L'abbé Ant. RICARD
PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE D'AIX

# LAMENNAIS

## ET SON ÉCOLE



PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS









# LAMENNAIS

## ET SON ECOLE

DU MÊME AUTEUR

GERBET, SA VIE, SES ŒUVRES, 1 beau vol. in-18 angl.

*En préparation :*

LACORDAIRE ET SES ŒUVRES.
MONTALEMBERT.

MARSEILLE.— Imp. J. CHAUFFARD, r. des Feuillants, 20.

L'abbé Ant. RICARD

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE D'AIX




# LAMENNAIS

## ET SON ÉCOLE



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

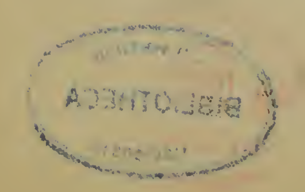
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1881







*L'hiver dernier, je traitais, à la Faculté de Théologie d'Aix et à la Faculté des Sciences de Marseille, des doctrines de Lamennais et de l'influence de son École sur la direction de l'apologétique contemporaine. Cette étude, appréciée avec indulgence par mes bienveillants auditeurs, pouvait, pensaient-ils, devenir un livre, qui fixerait entre leurs mains des souvenirs forcément fugitifs et serait lue ailleurs avec quelque intérêt.*

*J'ai cédé à cette appréciation peut-être trop indulgente, et, moins la forme toujours un peu oratoire de la Leçon, moins aussi certains développements purement dogmatiques qui auraient gêné la marche du récit, ce livre n'est guère que la reproduction de mon Cours de 1881.*

*Le sujet est grave, il touche à une foule de points de la plus haute importance, et aussi, je ne me le suis pas dissimulé, de la plus périlleuse actualité. J'ai osé espérer que les lecteurs seraient bienveillants comme l'ont été les auditeurs, et qu'on me pardonnerait d'avoir mis au jour une pensée qui, à défaut d'autres mérites, peut arguer d'une conviction très-sincère, et d'un ardent dévouement à ce que j'ai cru*

*être les vrais intérêts de l'Église et de mon pays, dans leurs rapports nécessaires.* (1)

*Sous le bénéfice de ces observations, je présente avec confiance cette étude au public. S'il lui fait un accueil encourageant, je lui donnerai une suite, et je parcourrai successivement les phases de l'École Menaisienne dans la personne et les écrits de ses principaux représentants.*

Marseille, le 5 novembre 1881.

(1) *C'est pour moi un devoir de prévenir ceux qui me liront que j'ai utilisé, dans ce travail, les éléments d'informations et quelquefois les appréciations, puisés dans les auteurs les plus divers. Qu'il suffise de citer M. Blaize, le Père Chocarne, M. Foisset, Sainte-Beuve, le comte de Montalembert, Lacordaire, M. Renan, Charles Sainte-Foi, M. Ferraz, M. de Sacy, Maurice et Eugénie de Guérin, Gerbet, Salinis, Mgr de Ladoue, le cardinal Wiseman, M. de Pontmartin, etc. Ces écrivains, à des titres divers, ont été amenés à parler de Lamennais et de ses œuvres ; je leur ai emprunté ce qui m'a paru entrer dans le plan que je me suis proposé, et ce secorus m'a puissamment aidé, comme on le reconnaîtra sans peine.*

# LES DÉBUTS DE LAMENNAIS

*Sommaire.* — Saint-Malo et les Malouins. — La famille Robert de Lamennais. — La Chesnaie. — Un cœur de mère. — Pendant la Terreur. — Ils ne voient pas ce que je vois ! — Education. — Première communion. — Rien que la croix ! — La vocation. — Professeur de mathématiques. — Première tonsure. — A Paris. — Les Cent jours. — En Angleterre. — L'abbé Carron. — Il avait l'air trop bête ! — L'abbé Teyssère décide de la vocation de Félicité de Lamennais. — Première messe. — Morne désespoir. — Cet homme-là me pèse comme un monde ! — Prêtre, on l'est toujours.

L'étranger, que l'été amène sur les rives bretonnes, admire Paramé et ses gracieuses villas. Dinard et ses châteaux, Saint-Servan mirant dans la Rance ses maisons et ses ombrages. Mais, il s'arrête toujours, frappé d'étonnement, en face de Saint-Malo, ceint de ses remparts comme une forteresse du moyen-âge, et assis fièrement sur son rocher battu par les flots.

A la marée basse, l'étranger court dans les algues, gravit un escalier de granit, escalade le Grand-Bey. Là, en face de la double immensité de la mer et du ciel, dort, dans un tombeau

sans épitaphe, l'auteur du *Génie du Christianisme.*

Chateaubriand est une des gloires de Saint-Malo. Ce n'est pas la seule.

Madame de Sévigné y a vécu.

Duguay-Trouin y est né.

A un moment, les Malouins furent les premiers commerçants du monde. Jetant l'or à pleines mains, ils transformèrent leurs bizarres maisons de bois en maisons de granit ; puis, ils s'estimèrent assez riches pour prêter des millions au plus puissant des rois (1).

Aspirant à une renommée plus haute que celle d'habiles marchands, ils s'en allèrent un jour découvrir et civiliser des terres inconnues, planter avec Jacques Cartier la croix au Canada, « n'étant pas parti pour ce voyage, dit la chro-

(1) Saviez-vous, dit un chroniqueur contemporain, que tous les Malouins sont gentilshommes ? Non. Eh bien, voici l'histoire, qui n'a rien de commun avec celle de Vérone, dont tous les habitants furent déclarés nobles par Charles-Quint, qui voulait la paix avec les quémandeurs de parchemins. Les Malouins se targuent d'indépendance, et n'ont jamais rien demandé aux rois de France, au contraire, ce fut Louis XIV qui, dans un jour de détresse, leur emprunta quatorze millions ; lorsque l'échéance arriva, le roi ne put rembourser et s'avisa alors de les payer en monnaie... de roi. Il les déclara tous nobles et leur octroya le droit de porter l'épée à la cour... et leurs doléances aux oubliettes.

« nique, sans prendre la bénédiction du révérend « évêque et père en Dieu, M. de Saint-Malo. »

Bref, dans cette pure, fière et religieuse atmosphère, on vit s'épanouir, avec les prospérités humaines, toutes les vertus qu'inspirent la foi chrétienne et un caractère magnanime, jusqu'à cet héroïsme du sire de la Barbinais, qui, nouveau Régulus, retourna à Alger se faire trancher la tête plutôt que de manquer à sa parole.

Les hautes et superbes fortifications de Saint-Malo l'enferment hermétiquement. C'est comme un corset de pierre, dans lequel étouffe la puissante cité.

C'est là, dans cette même rue des Juifs, où Chateaubriand avait vu le jour treize ans auparavant, à l'ombre de la vieille cathédrale qui domine la vieille cité féodale, que naquit, le 19 juin 1782, Hugues-Félicité Robert de Lamennais.

## I.

La famille Robert était de vieille race bourgeoise. Son chef, armateur considéré et fort riche, avait fait honorablement de brillantes affaires, et avait été anobli par Louis XIV pour

plusieurs actes de patriotisme. Il prit alors le nom de la Mennais, en breton *menez*, qui signifie « Montagne. » C'était le nom d'une métairie, située daus la commune de Trigavon, arrondissement de Dinan.

Quatre ans avant la naissance de ce fils qui devait jeter une si grande illustration sur ce nom nouveau, le grand-père maternel de l'enfant avait acheté une terre, dont le nom est resté non moins célèbre et qui exerça, par cette influence mystérieuse des lieux et des paysages sur l'esprit de l'homme, une action si grande sur le développement intellectuel et la formation morale du futur chef de l'école menaisienne.

C'est la terre de la Chesnaie, à deux lieues de Dinan.

« Aucun lieu n'était plus propre à l'étude et à la méditation. La maison avait été bâtie par le père de M^me^ de Lamennais, au milieu des bois, sur la lisière de la forêt de Coël uen. Des landes où ne poussaient alors que des bruyères et des ajoncs, des champs à peine cultivés, un étang encaissé entre des rochers et dont les eaux profondes réflétaient les longues branches des hêtres et des chênes séculaires, donnaient à La Chesnaie un aspect calme, mais un peu triste. »

A ces harmonies de la nature se joignit l'in-

fluence d'un tempéramment bilieux et hypocondriaque. Dès qu'il eut la libre manifestation de ses premières pensées et de ses pr..miers sentiments, tout le monde remarqua que l'enfant était naturellement triste.

Puis, ce sourire charmant qui avait veillé sur son berceau et qui seul parvenait à épanouir cette nature mélancolique, le sourire de sa mère s'éteignit, en 1789, au moment où ce fils préféré atteignait sa septième année.

Le souvenir de la mort de Mme de Lamennais laissa dans le cœur de l'enfant une de ces plaies profondes qu'un rien ravive, et, chose qui ne surprendra point ceux qui ont étudié ce caractère si singulièrement trempé, ce souvenir réveillait en lui une colère sourde contre la Providence et une sorte de jalousie contre les jeunes gens qui avaient encore leur mère.

Mais, rien ne remplace un cœur de mère. C'est le chef-d'œuvre de la création. Pour arrêter le lion de Florence, il n'y eut qu'une mère, à genoux, suppliant la bête fauve de lui rendre son enfant. Pour dompter cet autre lion, dont les rugissements rempliront la première moitié de ce siècle, il fallait un héros, et tout espoir s'éteignit, quand la mère du lionceau fut morte.

Puis, on était en 1789. Le besoin, la soif de

réformes qui amena la convocation des Etats Généraux, trouva, dans l'Eglise et dans la Monarchie, un concours et une bénédiction qui permettent d'affirmer, avec tous les esprits de bonne foi, que la Révolution partit d'un mouvement chrétien.

Hélas ! le mouvement fut bientôt dévié. A force d'excès et d'orgies sanglantes, le règne de la Terreur succéda à la généreuse résurrection des forces vives de la France. Le clergé fidèle se cacha ou s'enfuit, les églises se fermèrent ou ne se rouvrirent que pour servir au culte immonde d'une chair publique.

L'enfant, à peine sorti des bras de sa mère mourante, nourri dans la vieille foi catholique et monarchique — en Bretagne c'était tout un — grandit tout naturellement dans l'horreur de ceux qui traquaient alors les prêtres comme des bêtes fauves.

Ses biographes nous le montrent, assistant, la nuit, en cachette, sous la Terreur, aux messes d'un prêtre non-assermenté, dans une mansarde, devant une table transformée en autel, l'oreille au guet pour écouter si la police soupçonneuse n'avait point découvert ces nouvelles catacombes, où l'Eglise était redescendue après quatorze cents ans de splendeurs au grand jour.

Les fidèles, ramassés et tremblants autour du prêtre proscrit, s'interrompaient, dans leurs prières, pour regarder et reconnaître chacun des nouveaux arrivants : un traître pouvait se glisser dans leurs rangs, et, en ces temps de troubles, tout était suspect. L'enfant, fier de la confiance qu'on avait en sa discrétion absolue, sentit se développer là le germe de la sombre mélancolie qui le caractérise de bonne heure, et y conçut cette haine vivace qu'il nourrit si longtemps contre le XVIII^e^ siècle et la Révolution.

## II.

Comment son instruction ne se serait-elle pas ressentie du malheur des temps ?

*Féli* (abbréviation de Félicité) — c'est le nom qu'on lui a donné jusqu'à la fin dans sa famille — n'avait eu proprement de maîtres que lui-même : il n'en accepta malheureusement jamais d'autres.

Or, si jamais nature d'enfant eut besoin de sentir le joug de l'éducation qui redresse et trans-

orme, c'était bien celle-là. Je n'en citerai qu'un trait que je relève dans ses *Œuvres Inédites.*

Un jour, il se promenait, avec la bonne chargée de veiller sur lui, et il marchait lentement sur les remparts de Saint-Malo. La mer était furieuse. Soulevée par une violente tempête, elle venait déferler en rugissant aux pieds des murs de granit. « Je crois voir l'infini, dit Lamennais, et sentir Dieu ! » Etonné de ce qui se passait dans son âme, une immense complaisance en lui-même s'empara de lui, il se retourna fièrement vers la foule des promeneurs vulgaires, et se dit : « Ils regardent ce que je regarde, mais « ils ne voient pas ce que je vois ! » Il avait huit ans !...

Plus tard, il aimait à raconter cette anecdote, et ne manquait jamais d'ajouter : « Toutes les « fois que mes souvenirs se reportent vers ces « temps éloignés, une telle pensée d'orgueil « dans un enfant de huit ans me fait encore fré- « mir. »

Les deux maitres qu'il eut n'effacèrent pas dans son âme les premières impressions qu'elle avait reçues.

Il fut élevé tant bien que mal par son oncle Robert de la Saudrais, traducteur d'Horace et de Job, grand ennemi des jacobins et des philo-

phes, et par son frère l'abbé Jean-Marie, douce figure qui mériterait une étude spéciale et à laquelle nous consacrerons un chapitre.

Mais, à côté des maîtres qu'on voit, les enfants précoces en ont généralement d'autres qu'on ne voit pas : ce sont les grands écrivains dont ils dévorent les ouvrages avec d'autant plus d'avidité qu'on ne les leur impose pas.

Pour dompter ce caractère rétif, M. Robert de la Saudrais avait imaginé, dit-on, de l'enfermer dans sa bibliothèque. Fatale prison qui plut si bien à Féli, qu'il s'y fit remettre sans cesse.

A l'âge où les autres enfants apprennent le rudiment, le jeune Félicité, enfermé pour ses mutineries dans une vaste bibliothèque, y lisait tous les auteurs qui lui tombaient sous la main, anciens et modernes, sacrés et profanes.

Là, une imagination de feu, une curiosité sans frein, emportaient cet esprit sans repos vers les études les plus divergentes, comme vers les lectures les plus périlleuses. Il dévorait pêle-mêle les langues et les livres, sans aucun plan suivi, et, par conséquent, sans songer à se faire un corps de connaissances liées entre elles et solidement coordonnées. Aussi, loin d'être, comme on l'a écrit, l'un des hommes les plus

complets de son temps, ne devait-il jamais devenir ni un humaniste, ni un philosophe, ni surtout un théologien.

Vers l'âge de douze ans, l'enfant de génie s'était passionné pour ce Rousseau, qu'il devait un jour attaquer avec tant de violence, mais pour lequel il conserva toujours une secrète sympathie.

M. Ferraz, l'éminent professeur de philosophie à la Faculté des Lettres de Lyon, a écrit une be le page sur l'éducation de Lamennais. Je l'emprunte à son ouvrage intitulé : *Traditionalisme et Ultramontanisme*.

« Cette éducation ne fut ni aussi complète, ni « aussi profonde, qu'on s'est plu à le dire. Elle « offrit, au contraire, comme celle de la plupart « des solitaires, d'assez grandes lacunes, car « elles expliquent celles que nous trouverons « plus tard dans son esprit et dans ses œuvres. « Réduit par la délicatesse de sa santé et par « l'état de ses finances, à vivre au fond de la « Bretagne, à deux lieues de Dinan, dans sa « solitude un peu sauvage de la Chênaie, il « n'apprend point à connaître la société, avec la « diversité et la richesse des aspects qu'elle pré- « sente à l'observateur. Ces passions qui font « l'éternel objet des méditations des moralistes,

« et dont l'étude est si propre à vous remplir
« d'indulgence, en même temps que de calme
« et de sérénité, il ne les analyse pas ; ces opi-
« nions, qui se donnent si ardemment carrière,
« en s'appuyant sur des raisons à peu près éga-
« lement plausibles, il ne les compare pas ; ces
« lettres profanes elles-mêmes, qui peuvent
« suppléer jusqu'à un certain point à la connais-
« sance directe de la vie, parce qu'elles en re-
« produisent la fidèle image, il ne les cultive
« presque pas... Il s'habitue à considérer sous
« un angle étroit toutes les choses humaines. De
« là ce singulier mélange d'ignorance en ma-
« tière pratique et de vigueur en matière spécu-
« lative, qui distingue la plupart de ses ouvra-
« ges, et le caractère un peu chimérique dont
« ils portent trop souvent l'empreinte. Par ce
« côté, Lamennais nous paraît inférieur à de
« Maistre et à de Bonald, qui avaient été plus
« ou moins activement mêlés aux grandes affai-
« res de leur temps, et qui possédaient le sens de
« la réalité à un degré plus ou moins remar-
« quable. »

Ce qui est certain, du moins, c'est que, perdu dans cet abîme de lectures incohérentes, où les livres du XVIII[e] siècle tenaient une grande place, Féli de Lamennais y vit périr la foi, et,

avec la foi, l'innocence de ses premières années.

Il en fait lui-même l'aveu dans une lettre, écrite le 17 février 1809, et qui a été imprimée au recueil de ses correspondances : « Quand je « réfléchis sur ma vie passée, sur cette vie *toute* « *de crimes*, que les austérités les plus rigou- « reuses, la pénitence la plus sévère et la plus « longue, ne seraient pas suffisantes pour ex- « pier... »

Sans doute, il peut y avoir quelque exagération dans cette confession d'une âme toujours excessive et en tout, mais les biographes ont conservé un souvenir, devant lequel il faut bien s'incliner.

On sait ce qu'est dans la vie d'un chrétien ce moment où, appelé à la plus mystérieuse des opérations de la grâce divine en nous, il est tout d'un coup élevé à une participation si directe et si intime de la divinité, qu'il en est tout transfiguré et se sent grandir en un instant de toute la hauteur qui sépare la créature de l'infini.

Je veux parler de la première participation à la communion eucharistique

C'est une heure solennelle dans une vie d'homme que l'heure de la première communion.

Au-dessus des trophées de Marengo et des

splendeurs du soleil d'Austerlitz, le grand capitaine des temps modernes plaçait, avec une naïve fierté, le souvenir de sa première communion.

Quand l'heure en fut venue — interrogez votre mémoire, que vous soyez demeuré croyant ou que les orages de la vie vous aient ballotté sur les rivages de l'incrédulité — quand l'heure vint de vous asseoir à cette table, entrevue longtemps à travers les ombres des plus saints désirs, quand votre mère tressaillit, parce qu'on vint lui dire que le fils de ses entrailles allait devenir le temple de son Dieu, une révolution s'empara de votre être, et, ouvrant la porte de votre âme au divin visiteur qui frappait, parmi les flots d'encens, au bruit des saints cantiques, vous vous écriâtes, avec un accent, qu'on n'oublie plus, quand il a retenti une fois dans les échos d'une âme humaine : « Entrez, Seigneur, « tout est prêt, entrez et soyez le maître ! »

Le petit enfant de Saint-Malo se cabra contre les pieux entraînements de cette journée.

Il avait douze ans.

Un prêtre, de ceux qu'il vénérait comme des confesseurs de la foi, dont il entendait la messe dans le mystère de la persécution, se présenta à cette jeune âme, et lui proposa de le préparer à sa première communion.

Savez-vous quel accueil lui fit le néophyte ? Il courut dans la fameuse bibliothèque, et, à la seconde leçon du catéchisme préparatoire, il apporta un tel bagage d'incrédulité que le prêtre se retira épouvanté.

Il fallut y renoncer. Le futur défenseur du catholicisme, le prêtre qui remplira bientôt du bruit de son nom l'Eglise entière, s'approcha de la sainte table seulement en 1804, quand, regagné à Dieu par la tendresse fraternelle de Jean-Marie, il se fut décidé à faire sa première communion.

Il avait 22 ans.

Mais, tout aussitôt, par une de ces contradictions dont sa vie abonde, à cet âge, où d'ordinaire les jeunes gens se laissent entraîner aux séductions de la vie, il se raidit contre les ardeurs qui le dévorent, et le voilà qui se tourne vers Dieu, avec un élan qui fait presque peur :

« Oh ! s'écrie-t-il, j'ai trop aimé les joies amè-
« res du monde, les consolations du monde, les
« espérances du monde ! Maintenant, je ne
« veux que la croix, la croix seule, la croix de
« Jésus et encore la croix. Je vivrai sur le cal-
« vaire, en esprit d'amour, de renoncement et
« de sacrifice absolu. Oh ! quelle vie ! quelle
« douce, quelle heureuse vie ! C'est le ravisse-

« ment de mon cœur d'être crucifié avec Jésus
« par les souffrances, les contradictions, les mé-
« pris, les rebuts, les ingratitudes, les haines,
« les outrages, les persécutions et tout ce qui
« peut le plus crucifier mon cœur et ma chair !...
« Je veux m'abreuver à longs traits des saintes
« délices de l'humiliation. Mon Dieu ! mon Dieu !
« encore une fois, la croix, la croix, et rien que
« croix ! »

## III.

Toute créature raisonnable a une voie, hors de laquelle le but de son passage sur cette terre est difficilement atteint. C'est ce qu'on nomme la Vocation.

Grande et périlleuse mission que de déterminer une vocation. Combien le savent, pour l'avoir appris trop tard et après une douloureuse expérience !

Féli de Lamennais se posa bientôt la question fatale.

Que serait-il ?

En vain, son père, homme d'ailleurs fort ins-

truit, avait-il voulu se reposer sur lui des soins de son commerce : il rencontra dans cette nature, exceptionnellement douée pour les spéculations de l'esprit, une répugnance invincible à se plier à celles du négoce.

Le fils aîné, Jean-Marie, s'était senti de bonne heure fortement entraîné vers l'état ecclésiastique, Un troisième fils se destinait à la marine, et l'honorable armateur perdit bientôt toute espérance de reposer sur une tête chère l'avenir de sa maison.

Un jour, il exprimait sa peine à M. de Pressigny, le dernier évêque de Saint-Malo, et ce saint prélat, qui a laissé chez les Malouins un haut renom de vertu, prédit, assure-t-on, à M. de Lamennais père que ses enfants deviendraient la gloire du clergé français, et lui conseilla de ne point contrarier les vues que la Providence pouvait avoir sur eux.

A 22 ans, Lamennais se posa le redoutable problème.

Il venait de se convertir et il vivait dans cet élan d'exaltation mystique, dont j'ai cité quelques aspirations.

Il était alors professeur de mathématiques à Saint-Malo, obligé de travailler pour vivre, car la grande fortune de son père avait été emportée

dans la tourmente révolutionnaire. L'emprunt forcé et les corsaires avaient ruiné le riche armateur.

Tout d'un coup, Féli se décida à entrer dans la cléricature, c'était en 1809. Il revêtit l'habit ecclésiastique et se fit tonsurer.

Ce premier pas franchi, il s'arrête, indécis, incertain de sa voie.

Pendant six ans, il hésite, il interroge, il écoute, sans pouvoir se décider.

En 1814, nous le trouvons à Paris, luttant contre la pauvreté, dans une méchante mansarde de la rue Saint-Jacques.

Il se compromet en faveur des Bourbons, et, quand la nouvelle se répandit que l'aigle impériale volait du golfe Jouan sur Paris, de clocher en clocher, poussée par l'impérieuse volonté du captif de l'île d'Elbe, le jeune Féli ne se crut en sûreté, ni à Paris, ni à Saint-Malo. Il passa le détroit et se réfugia en Angleterre.

Après avoir longtemps erré sans ressources, il finit par trouver un asile et un directeur.

L'asile lui fut ouvert par trois demoiselles nobles, en qui nul orage ne put déraciner les sentiments d'affectueuse estime, qu'elles conçurent dès lors pour celui qui demeurera toujours pour elles le bon, le cher, le très-cher abbé Féli.

Ces saintes filles l'amenèrent à leur directeur, un prêtre éminent, le Vincent de Paul de l'émigration, le saint abbé Carron, dont Lamennais conserva toujours le portrait, et de qui il écrivait : « Quel homme ! ou plutôt quel saint !...
« Dieu m'avait préparé en ce pays le secours
« dont j'avais besoin... Pleine d'amour pour un
« enfant rebelle, la Providence m'a conduit au
« terme où elle m'attendait. »

L'abbé Carron le recommanda à la belle-sœur de Lord Stafford, pour l'éducation de ses enfants. Mais cette grande dame, physionomiste distinguée, ne l'invita pas même à s'asseoir, et le renvoya d'un ton dégagé, parce qu'il *avait l'air trop bête !*

Elle ne fut pas la seule à juger ainsi cet homme de génie sur la mine. Au séminaire de Saint-Sulpice, en 1815, les directeurs lui firent une réputation d'imbécillité et presque de folie, parce que la nature indépendante du nouveau séminariste se plia mal aux exigences minutieuses des règlements de la maison.

Le bon abbé Carcon l'encourageait, le consolait. Il avait pris d'ailleurs un grand ascendant sur un jeune homme naturellement affectueux et qui éprouvait vivement — il l'avoue lui-même — le besoin d'être dirigé.

Or, être dirigé, c'est une heureuse fortune, mais à la condition cependant qu'on ne fera pas, comme Lamennais, abnégation de soi-même, au point de ne plus y voir clair au-dedans de soi. Consulter un directeur, c'est bien ; se consulter beaucoup soi-même, c'est encore mieux. Ainsi parlent les maîtres en spiritualité. Ainsi parle le bon sens.

Aussi, n'est-ce pas sans frisson qu'on relit aujourd'hui ces paroles de l'abbé Teyssère, le directeur de Saint-Sulpice, qui décida la vocation de Féli de Lamennais : « Mon cher ami, « j'adore les desseins de miséricorde du Sei- « gneur sur votre âme. Je vous félicite de ce « qu'il vous prive de tout bonheur en ce monde, « en sorte que vous n'éprouviez pas même la « douceur de son amour et que vous ne ressen- « tiez pas même la gloire du sacerdoce. Vous « allez à l'ordination comme une victime au sa- « crifice... »

Ces paroles font frissonner, quand on songe à ce qui suivit cette première messe, où Lamennais, nouveau prêtre, prétendit avoir entendu très-distinctement Dieu lui dire, quand il tenait l'hostie nouvellement consacrée dans ses mains tremblantes : « Je t'appelle à porter ma croix, « rien que la croix, ne l'oublie pas ! »

C'était à Rennes, en 1816.

Hélas ! le pas décisif une fois franchi, le jeune prêtre s'en repentit amèrement. Il tomba — on le sait aujourd'hui — dans un morne désespoir qu'il renferma toute sa vie en lui-même, mais qui éclate pourtant dans deux ou trois lettres, en quelques mots rapides et heurtés :

« Je revins hier de Saint-Sulpice, écrit-il à son frère, après avoir reçu le sous-diaconat « Cette démarche m'a prodigieusement coûté »

Et plus tard : « Quoique M. Carron m'ait plu-« sieurs fois recommandé de me taire sur mes « sentiments, — je crois pouvoir et devoir « m'expliquer avec toi une fois pour toutes. Je « suis et ne puis qu'être extraordinairement « malheureux. » Puis, il ajoute trait énergique : « Tout ce qui me reste à faire est de m'ar-« ranger de mon mieux, et, s'il se peut, de « m'endormir au pied du poteau où l'on a rivé « ma chaîne. »

En conclurons-nous, que les directeurs de Lamennais se sont trompés et qu'il s'est trompé lui-même, quand il a cru, comme eux, être appelé à la redoutable et sublime dignité de prêtre catholique.

Dieu me garde de trancher ces questions, ardues et délicates entre toutes, des voies de la

Providence, des appels de Dieu et des secrets de la vocation.

Ce que je sais, c'est qu'on peut être appelé et devenir infidèle à l'appel qu'on a entendu ! Mais, ce que je sais aussi, c'est que rien n'est lamentable comme l'état d'une âme hors de sa voie, soit qu'elle ait pris celle qui ne lui convenait point, soit que, se trouvant dans sa voie propre, elle ait perdu la ligne droite et l'esprit de son état.

## IV.

C'était en 1848.

Lacordaire entrait, pour la première fois, à l'assemblée constituante, vêtu de sa blanche robe de frère prêcheur.

Lamennais l'aperçoit. Il baisse les yeux et semble regarder très-attentivement une feuille de papier placée sur son pupître.

— Savez-vous qui nous arrive là ? lui dit un de ses voisins, car, on ne l'a point oublié, le restaurateur des dominicains de France était allé s'asseoir sur les bancs de l'extrême gauche, sur cette même montagne où siégeait Lamennais.

Celui-ci ne répond pas. Le voisin insiste :

— Mais, retournez-vous donc. C'est Lacordaire !...

Lamennais ne bouge pas. Le voisin lui tire la manche :

— Là, voyez-vous, tout à fait au-dessus, il est là !

— Eh ! pour Dieu, laissez-moi, dit Lamennais poussé à bout. Ne comprenez-vous pas que cet homme me pèse sur les épaules, comme un monde ?

Il n'osa pas dire : comme un remords !

Oui, comme un remords ! Le disciple était resté fidèle à la grâce de son ordination. Le maître, hélas ! avait prévariqué !...

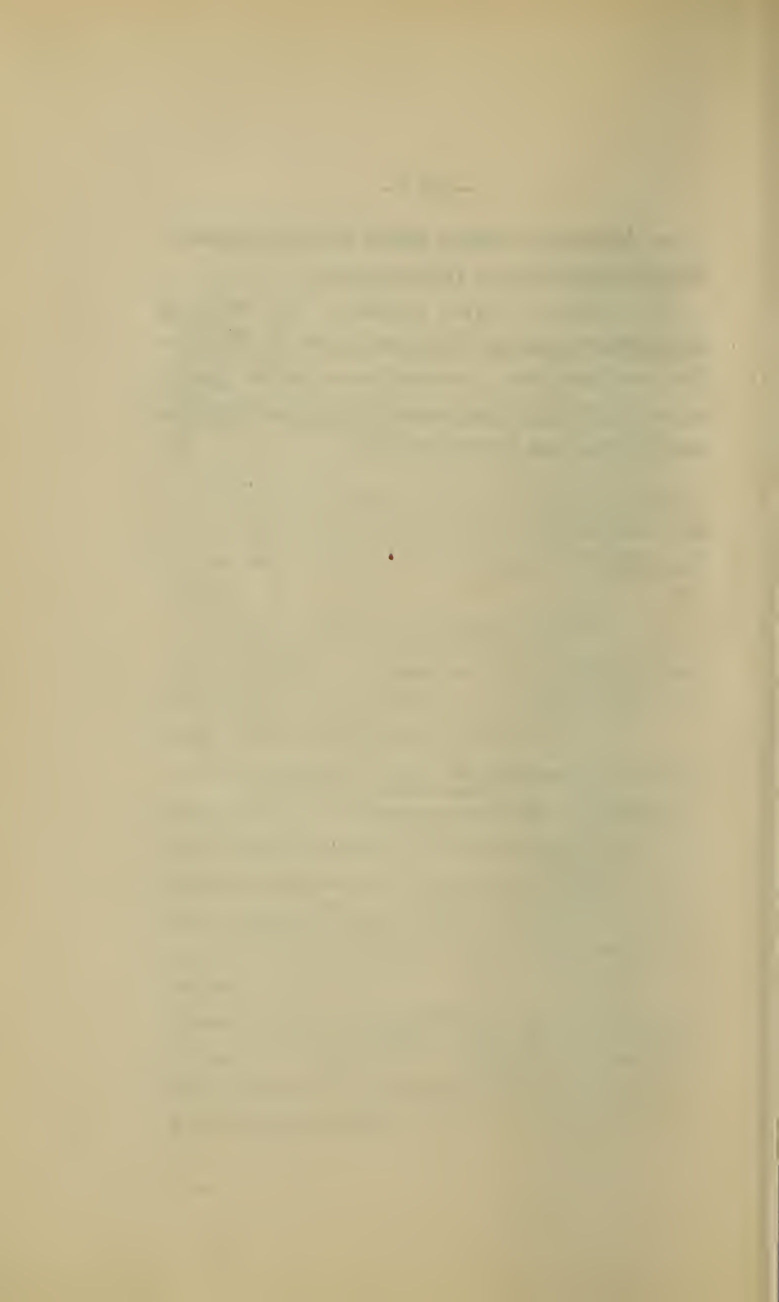
A quelques jours de là, M. de Lamennais était à la tribune. De cette voix sombre et caverneuse qui faisait tressaillir, il débitait une de ces harangues enfiellées, où la haine de l'Eglise, qu'il avait si glorieusement servie, débordait en une sorte de torrent de rage et de fureur mal concentrée.

Tout à coup, il s'interrompt, et, enveloppant la Chambre entière d'un regard enflammé, il s'écrie d'une voix stridente comme un sarcasme : « Quand j'étais prêtre !... »

— Monsieur, cria aussitôt un interrupteur, Monsieur, prêtre, on l'est toujours !...

Oui, prêtre, on l'est toujours, sur terre et dans l'autre monde. C'est un sceau de bénédiction sur une âme, quand elle est fidèle, que ce caractère du sacerdoce catholique, c'est un sceau maudit pour les prévaricateurs !.

---



# L'ABBÉ JEAN-MARIE DE LAMENNAIS

*Sommaire.* — Ils n'étaient pas frères. — Les deux Lamennais devant la postérité. — Vicaire-général de la grande aumônerie. — Nominations épiscopales. — Refus de l'épiscopat. — La devise d'une vie. — Naissance. — Le dernier évêque de Saint-Malo. — Un prêtre réfractaire chez les Lamennais. — Prêtre et martyr. — Ordination. — Vicaire à Saint-Malo. — A Saint-Sulpice. — Vicaire-général à Saint-Brieuc. — Administration capitulaire. — Les Petits-Frères. — Développements de l'Institut de Ploermel. — Réponse à M. Salverte. — La toilette d'un vicaire-général à la cour de Louis XVIII. — La tour de Ploermel. — Les cinq dames normandes. — Amabilité et fermeté. — A l'audience de M. de Salvandy.— Souvenirs des premiers temps de l'Institut. — L'amour des livres. — Sur les quais de Paris. — Une statue bien méritée. -- Féli, Féli, où es-tu ?...

L'éminent religieux, qui a succédé au fondateur de l'Institut de Ploermel (1), était un jour admis à l'audience de Pie IX.

Ce pape, dont la figure souriante et le fin re-

(1) Dans ce chapitre, nous avons suivi exclusivement les données biographiques de l'auteur des notices sur le clergé contemporain, dans le volume qu'il a consacré à l'abbé Jean-Marie. (Paris. Bray, éditeur, in-12.)

gard domineront l'histoire ecclésiastique de ce temps, l'interrogeait sur les souvenirs que je cherche précisément à faire revivre.

Le visiteur dit au pape :

— « Saint-Père, les deux de La Mennais étaient deux hommes de génie, mais d'un génie bien différent. Si l'un avait le génie des lettres, l'autre avait au suprême degré le génie du bien, des œuvres utiles, et par-dessus tout l'amour de l'Eglise. »

Pie IX avait la répartie prompte, et il trouvait toujours le mot juste :

— « Oh oui, répondit-il, l'abbé Jean était bon, bien bon !...

Il s'arrêta, puis, avec un accent de douloureuse amertume :

— « Hélas ! ajouta-t-il, ils n'étaient pas frères ! »

## I.

Etrange parole, dont j'ai voulu faire l'épigraphe de cette courte étude sur le frère de Lamennais.

Deux hommes, à l'aube de leur vie, dormirent dans le même berceau.

Sur les genoux de la même mère, ils ont bégayé la même prière. Tous deux ont aimé l'Eglise dès leur enfance et reçu ses leçons.

L'un d'eux — le plus jeune — entraîné par la fougue de la jeunesse, a quitté un instant la voie régulière et pieuse que leur avaient tracée des maîtres communs, il y rentra, avec le secours de l'autre, et on les retrouve, travaillant ensemble, dans la paix de l'âme et dans la ferveur, à des œuvres de régénération religieuse et de salut social.

L'Eglise accueille avec joie leur entrée dans le sacerdoce.

L'un d'eux surtout — toujours le plus jeune — est considéré par l'Eglise, comme un champion ardent et intrépide, comme une sorte d'archange victorieux, qui combat l'enfer et terrasse le schisme.

Mais, un jour, l'archange a touché l'arbre maudit du bout de son aile, ces ailes pures qu'un rien ternit et brûle.

C'en est fait : les ténèbres recouvrent cette âme lumineuse ; le poison gagne cette belle intelligence, et ce front marqué du génie ne brille plus que des sinistres lueurs de l'orgueil humain.

Félicité de La Mennais n'écoute plus son frère ; il méprise ses conseils, il le repousse de ses bras.

Cet autre Tertullien, cet homme qu'on allait appeler le Bossuet de son siècle, persiste dans ses égarements, et, d'erreur en erreur, d'apostasie en apostasie, il roule jusqu'au fond de l'abîme.

Où est aujourd'hui sa renommée ?

Qu'est-il resté des applaudissements qui enivrèrent le prêtre révolté ? — Plus rien, pas même un écho ! Pour les retrouver, il faut la patience d'un chercheur, qui ne recule pas devant le fastidieux labeur d'une longue exploration, dans les journaux — hélas ! chose bien éphémère qu'un journal et ses louanges — et les gazettes de l'époque.

La renommée de l'humble prêtre, de celui des deux frères qui est demeuré fidèle, se perpétue, et, après avoir *achevé sa fonction* sur la terre, ce *défunt* parle encore par ses œuvres et les fils de ses œuvres !

Pie IX l'a dit : « Ces deux hommes n'étaient pas frères ! »

L'un a donné aux ennemis de la Foi des gages à jamais lamentables ; il a eu des complicités à

faire tressaillir, jusqu'aux pieds de Dieu même, l'âme de sa mère chrétienne.

L'autre, ferme dans sa croyance, intrépide dans la prédication de la saine doctrine, est resté constamment, partout et toujours, le fils soumis de l'Eglise et l'infatigable ouvrier de la vigne sainte. Son nom glorieux est inscrit dans les Annales sacrées du XIX[e] siècle : il ne s'effacera plus de ce livre d'or de l'apostolat, et de nombreuses générations viendront, au XX[e] siècle, quand on ne parlera plus de Félicité, s'incliner avec amour sur la tombe vénérée de Jean-Marie !

II.

Le cardinal prince de Croï, grand aumônier de France, cherchait, en 1822, à s'adjoindre des *releveurs de ruines*, afin de rendre à l'Eglise de de France sa sève perdue depuis longues années.

M. de Croï demanda pour vicaire-général un prêtre breton, qui, depuis vingt ans, donnait les

preuves d'une intelligence supérieure et d'une activité rare.

Difficilement il triompha des résistances de l'humble prêtre, si digne d'être élevé et si capable de remplir une charge difficile.

On réussit enfin à vaincre ses scrupules.

Les évêques, que le nouveau vicaire-général de la Grande-Aumônerie choisit lui-même et proposa directement à la nomination du Roi, furent des prélats modèles, dont il connaissait les vertus, ne s'en fiant point à des recommandations plus ou moins suspectes ou à des témoignages passionnés, pour les choisir ou les rejeter.

La plupart des nouveaux évêques le conservaient pour guide et pour conseiller. Il leur écrivait des lettres comme savait en écrire saint François de Sales.

Et, chose admirable, cet homme, qui dirigeait les évêques après leur avoir donné la mître, cet homme qu'ils appelaient leur père, dont ils proclamaient la sagesse et la prodigieuse habileté administrative, refusa constamment pour lui-même un siége épiscopal.

Il lui fut offert à dix-sept reprises différentes.

Convaincu que l'unique moyen de porter remède aux maux de la patrie était de purifier la

source même des générations, il avait créé une ruche chrétienne, destinée à former des instituteurs pour l'enfance, et il renonça à toute dignité ecclésiastique pour s'ensevelir dans l'humble direction de cet établissement, au frontispice duquel on peut lire encore les paroles divines du Maître, dont s'inspira le fondateur de l'Institut de Ploermel : *Sinite parvulos venire ad me!*

Eloquente devise, qui explique la vie et résume l'œuvre de l'ancien vicaire-général de la Grande-Aumônerie, l'abbé Jean-Marie de Lamennais.

## III.

Il naquit à Saint-Malo, en 1780, le 8 septembre, deux ans avant Féli, et fut baptisé par l'évêque.

C'est l'évêque encore qui, prévoyant les déviations révolutionnaires, lui fit faire sa première communion et le confirma. Il avait 9 ans.

« Souvent, la vue d'un enfant de l'Eglise attire soudainement le regard d'un autre Siméon, blanchi dans les travaux d'un laborieux aposto-

sat. On le voit poser avec attendrissement les deux mains sur cette jeune tête et contempler respectueusement ce visage sur lequel il vient de découvrir la trace du doigt de Dieu. »

L'épiscopat du plus grand évêque que Marseille ait eu, depuis saint Lazare et Belsunce, Mgr de Mazenod, est fécond en divinations de ce genre. Son histoire aura souvent à les relater.

L'évêque de Saint-Malo sentait trembler sous lui le sol que sa chaire épiscopale consacrait depuis tant de siècles. Certes, ce n'était ni l'Eglise catholique, ni la Bretagne, qui pouvaient s'alarmer au seul mot de liberté, mais, il ne fallait pas être grand prophète pour entrevoir que la nouvelle devise allait bientôt mentir et que la France, oubliant le baptistère de Reims et le couronnement de Charlemagne, essayerait de rester un grand peuple, en effaçant de ses chartes le titre de nation très-chrétienne.

L'ange de l'Eglise de Saint-Malo parla à Mgr de Pressigny, et. à la demande du pontife attristé : « Que pensez-vous que sera cet enfant? » l'ange répondit : « Il relèvera les ruines d'Israël. »

Aussi, quand l'évêque dut prendre le bâton de l'exil, un petit enfant se trouva sur sa route, lui aussi un bâton à la main et un paquet de hardes

sous le bras. On l'interroge. — « Monseigneur, répond l'enfant, vous êtes mon évêque ; je veux être prêtre, et je vous suis ! » On eut toutes les peines du monde à le retenir à la maison paternelle.

A quelque temps de là, un proscrit frappait à la porte de cette maison hospitalière : « N'est-ce pas, dit le jeune adolescent, que vous ne nous quitterez plus ? Je servirai votre messe tous les jours. »

Et il ajoute : « Je serai prêtre aussi, moi ; je me dévouerai à cette religion qu'on veut détruire, et je travaillerai toute ma vie, pour que le peuple n'abandonne pas le culte de ses pères. »

Une larme descendit sur la joue du prêtre. Il se cacha à Saint-Malo. L'abbé Vielle — c'était le nom du proscrit — initia Jean-Marie aux premières études cléricales.

Au retour de l'exil, Mgr de Pressigny vit arriver à ses pieds l'enfant qu'il avait béni et qui venait d'atteindre sa vingt-deuxième année.

— « Ainsi donc, dit-il, c'est bien décidé, Jean, vous voulez entrer dans les ordres. Mais, savez-vous à quoi cela vous engage? Venez, mon fils, je vais vous l'apprendre.

Il conduisit le jeune homme, rue de Vaugirard, à Paris.

— « Nous sommes, dit le prélat, dans la chapelle de l'ancienne abbaye des Carmes. Ici même, une foule d'évêques et de prêtres, il y a neuf ans, ont été sabrés ou fusillés, en haine de la foi. Voici la large tache de sang, qui n'est point effacée, et les bourreaux vivent encore. Pensez-vous, mon fils, qu'ils ne recommenceront pas ?

— « Avec la grâce de Dieu, Monseigneur, j'aurai la force. Etre ministre de Dieu et martyr, n'est-ce pas double bonheur ?

L'évêque attira le jeune homme dans ses bras :

— « Je vous avais bien jugé, mon fils. Préparez-vous à l'ordination.

C'était le 21 décembre 1801. Jean-Marie de Lamennais reçut le sous-diaconat. Il reçut la prêtrise trois ans après, à Rennes.

Nommé vicaire à Saint-Malo, il s'abandonna aux labeurs du ministère avec un zèle si oublieux de lui-même que sa santé dépérit rapidement, et les médecins le condamnèrent au repos absolu.

Il l'alla prendre à la Chesnaie, où la miséricorde de Dieu attendait Féli, que l'exemple et les exhortations de son frère décidèrent à revenir aux pratiques religieuses.

Nous reviendrons sur ce séjour à la Chesnaie, où, disait le jeune prêtre, « nous avons défendu, mon frère et moi, à l'ennui de s'approcher de nous, et il n'a pas osé se présenter une seule fois à notre porte. »

C'est l'époque des premières publications de Féli qu'il nous faudra étudier avec soin, dans un prochain chapitre. Elles furent faites en collaboration avec Jean.

L'abbé Jean n'avait pas fait de séminaire.

Une fois rétabli, il voulut essayer de la vie de Saint-Sulpice, où, sous la direction de M. Duclaux, il développa merveilleusement cette force immuable de vérité et de justice, qui fut le fond de son caractère. Il apprit à lui unir la grâce délicate, l'attrait irrésistible de l'accueil et du sourire, et cette merveilleuse aptitude de se prêter à tout et à tous, qu'il conserva jusqu'à la vieillesse.

Il connut, à Saint-Sulpice, Gabriel Bruté, le futur apôtre de l'Amérique ; l'abbé Emery, qui sera bientôt l'âme du clergé français ; Hyacinthe de Quélen, plus tard archevêque de Paris, qui écrira un jour à son ancien condisciple : « Mon cher ami, aimez-moi toujours dans la foi chrétienne et bretonne : Vous le devez au tendre retour dont je vous donne la fidèle assurance. »

et le charmant correspondant de répondre : « Adieu, je vous aime trop pour essayer de vous dire combien je vous aime ! »

Après divers essais du ministère, à Saint-Malo, le jeune vicaire reçut, de l'évêque de Saint-Brieuc, une lettre où il était dit :

« Venez, nous vivrons comme deux frères, nous aidant et nous encourageant à porter le fardeau de l'épiscopat, que vous partagerez avec moi. Vous me le rendrez moins pesant. Je tâcherai de vous le rendre le moins désagréable possible. »

Lorsqu'il reçut cette lettre, Jean avait écrit à l'abbé Bruté :

— « Mon bon ami, hier je dis à mon imagination : Va, je te suivrai, pénétrons ensemble dans l'avenir. Nous marchâmes pendant cinq minutes, la tête me tournait. Cependant, ma pauvre raison eut encore assez de force pour me dire : Jean, dans une heure peut-être, tu ne seras plus ici-bas, pourquoi donc veux-tu savoir ce qui se passera demain ? Attends dans une profonde paix, confie-toi en Celui qui peut tout et qui ne trompe jamais. Tu as sa parole ; cette parole a créé le monde, et tu craindrais que le monde fût plus puissant qu'elle ! »

La lettre de Saint-Brieuc lui répondit, et il

s'en alla prendre possession de son vicariat-général et d'un logement chez l'évêque.

L'évêque mourut au bout de peu de temps, et le conseil des Chanoines n'hésita pas à nommer le jeune homme vicaire capitulaire, c'est-à-dire à remettre entre ses mains la direction du diocèse.

Le Chapitre ne tarda pas à se féliciter d'avoir si bien choisi. Aux Cent-Jours, il fallut tout le courage et toute la prudence du jeune grand-vicaire pour sauver le diocèse de Saint-Brieuc des réactions jacobines. Lui-même — il nous l'apprend — il vécut pendant trois mois sous le poignard, au milieu de menaces et d'outrages sans nombre, croyant qu'on revenait aux plus mauvais jours de 93 et que sa visite aux Carmes était une prophétie.

Mais l'énergique fermeté de l'abbé de Lamennais et les coups droits qu'il leur portait en pleine poitrine déconcertèrent les dissidents, qui se contentèrent de maugréer à la sourdine.

Un peintre a fait son portrait à cette époque, et nous l'avons encore.

Sans doute, cette figure pèche comme régularité de lignes, mais il y a, dans l'ensemble, un cachet de beauté mâle et une incontestable révélation de sou génie particulier.

Front vaste et prédominant, indice d'une belle intelligence.

De grands yeux bleus, limpides et doux, qui s'illuminaient d'une sainte hardiesse aux heures du combat.

Sa constitution s'était affermie au point de le rendre capable d'affronter les plus rudes fatigues.

Passé maître en équitation, on l'a vu faire trente lieues à cheval, dans la même journée, pour aller à l'autre bout du diocèse, et, le lendemain, on le retrouvait, tranquille et doux, dans son cabinet de Saint-Brieuc. Le plus souvent, on ne s'était pas même aperçu qu'il eût quitté la ville.

Racheter les biens ecclésiastiques, restaurer les séminaires, ouvrir leurs portes à de vaillantes recrues, organiser des missions, convertir les pères et préserver les fils des séductions du siècle : c'était le plan du jeune vicaire capitulaire. Il le réalisa, tout en travaillant au retour des malheureux apostats, qui avaient oublié leurs devoirs sous la Terreur.

## IV.

Il est temps de parler du plus beau titre de gloire de cet apôtre.

C'était au mois de juin 1819.

Féli, alors à Paris et en train d'écrire le premier volume de son *Essai sur l'indifférence*, entendit parler de la grande fondation que Jean faisait en Bretagne.

Saisi d'enthousiasme, il s'écria :

— « Quelle belle œuvre !... Si je n'étais pas prêtre, je me ferais *petit frère* pour l'instruction du peuple. »

C'est Chateaubriand qui l'a dit :

« Celui qui fonde une famille religieuse se prolonge sur la terre. Son action dans la société humaine échappe à tous les calculs et reste le secret de Dieu. »

On l'a bien vu pour le fondateur des *Petits Frères*.

Dès 1824, l'Institut établit sa maison-mère à Ploërmel, et il compte 133 instituteurs, exerçant dans les écoles bretonnes.

Les fondations se multiplient, et aujourd'hui, c'est par milliers que se comptent ces humbles religieux. La maison de Ploërmel a donné naissance à un nombre prodigieux d'établissements, en France et aux Colonies.

« Il y a, dans les forêts de l'Afrique et de l'Inde, un arbre, dont chaque branche, se projetant d'abord aussi loin que le permet le poids

de son feuillage, arrive doucement à appuyer son extrémité sur la terre, produit au point de contact des racines et de nouveaux rameaux, et forme un nouveau tronc qui étend à son tour ses fruits et son ombrage, si bien qu'au bout de quelques années ce groupe majestueux est à la fois un arbre et une forêt. Chaque rejeton vit de sa propre vie, et pourtant le vieux tronc primitif continue de partager entre tous sa sève toujours abondante et son inépuisable fécondité. » C'est l'image des développements de l'Institut de Ploërmel.

Mais, il ne faut pas croire que ce prodigieux développement se soit accompli sans résistances. Les dernières années de la Restauration furent laborieuses, et, en 1830, il fallut lutter pied à pied.

« Quel homme ! s'écriait un municipal de Guingamp qui avait entamé une lutte contre l'œuvre populaire de l'abbé Jean. Je n'ai jamais vu son pareil ; on le chasse de la cave, il monte au grenier ! »

Un beau jour, la Chambre des députés fut saisie de la question, par quelques députés hostiles, parmi lesquels M. Salverte, lequel affirma, en pleine tribune, que les Frères de Ploërmel étaient de véritables moines, liés par des vœux irrévocables.

Le fondateur publia aussitôt sa réponse, dont un passage est devenu historique.

— « Et moi, j'affirme, écrivait-il, que les Frères ne prononcent aucun vœu monastique. Il y a sans doute des rapports de dépendance entre eux et leurs supérieurs ; mais, n'y en a-t-il pas aussi entre le soldat et ses chefs, et, à cause de cela, prétendra-t-on que les soldats sont des moines ? Je ne connais pas de loi qui me défende, par exemple, de promettre, même devant Dieu, à l'honorable M. Salverte d'être son très-obéissant serviteur, et qui s'oppose à ce que je l'appelle : Mon Révérend Père ! »

Quant on lut ce paragraphe à la Chambre, il excita des éclats de rire homériques.

Le député Salverte en devint presque fou ; car, jusqu'à la clôture de la session, ses collègues ne l'abordaient plus qu'en s'inclinant avec respect devant lui, et en disant :

— Bonjour, mon Révérend Père.

Les saillies du spirituel abbé sont demeurées célèbres.

Il avait la réplique leste et le trait vif.

Un jour — il était alors vicaire-général de la grande aumônerie — son habit de cour, taillé à grands frais au profit d'un prêtre qui n'a pas toujours sacrifié aux grâces dans l'agencement de

son costume, ce fameux habit de cour, dont il riait aux éclats, quand il le porta pour la première fois, n'avait pas tardé à perdre beaucoup de sa fraîcheur et à ressembler aux soutanes et aux petits collets de Saint-Brieuc, devenus légendaires par leurs coutures échappées, leurs taches fort nettes et leurs accrocs persévérants.

Cette négligence de tenue exposait le digne homme aux taquineries des dames de la cour, qui l'agaçaient sans cesse à ce propos.

Mais, la riposte ne se faisait pas attendre, même devant le roi.

— Eh ! mesdames, s'écria-t-il un jour, ne voyez-vous pas que ma toilette fait pénitence pour les excès de la vôtre ?

— Bravo ! voilà qui s'appelle répondre, dit Louis XVIII, d'autant plus porté à donner à ces paroles une entière approbation, que lui-même n'était pas très soigné dans sa mise. Bravo, monsieur le grand-vicaire. Le beau sexe a trop de coquetterie, nous n'en avons pas du tout, cela fait compensation. »

Une autre fois, un de ses religieux, de nature fantasque et capricieuse, s'avisa d'écrire, à propos d'une certain clocher que le Père faisait bâtir à la maison-mère :

— « La tour que notre Père fait bâtir à Ploërmel est une haute folie. »

On crut devoir montrer la lettre à M. de Lamennais, qui répondit au Frère, courrier par courrier.

— « Tu trouves, mon cher enfant, que la tour de Ploërmel est une haute folie !.. Je ne regrette qu'une chose, c'est qu'elle ne soit pas encore assez haute, pour que je puisse découvrir d'ici tout ce tu fais de travers là-bas. »

Une autre fois encore, en tournée de visite dans ses maisons, pendant la récréation qu'il égayait de ses joyeuses causeries :

— Mon Père, lui demanda un religieux, y a-t-il du nouveau à Ploërmel ?

— Mais oui ; nous y avons reçu, le mois dernier, cinq dames normandes, dont nous n'avons pas à nous plaindre. Elles sont très-convenables sous tous les rapports. Ce qu'il y a de bon et de rare, c'est qu'elles savent parler et se taire, quand il le faut. Bien plus, s'il leur arrive de parler toutes ensemble, elles s'accordent on ne peut mieux : c'est un plaisir.

— Et que font ces dames à Ploërmel ? demandent les Frères, qui tombent positivement des nues.

— Ce qu'elles font ?... Elles nous rendent

service. Elles sont très-haut et fort bien placées ; nous les trouvons utiles pour l'ordre et la régularité de la maison.

Les visages surpris, les yeux écarquillés, amusaient beaucoup le bon supérieur.

Il se décida néanmoins à mettre un terme à l'ébahissement, et il donna le mot du logogriphe.

On juge des éclats de rire et des bravos, lorsqu'on apprit que les « dames normandes » étaient des cloches, provenant de la fonderie de Villedieu, en Normandie.

L'anecdote a une variante.

D'après cette variante, M. de Lamennais aurait laissé en suspens ses auditeurs, sans expliquer l'énigme, et ceux-ci, prenant à part le Frère conducteur, lui auraient dit :

— Mais enfin, vous devez savoir cela, vous ? Quelles sont ces dames qui logent à Ploërmel ?

— Eh quoi ! grands innocents que vous êtes, vous ne comprenez pas que ce sont nos cloches ! Est-ce que cinq dames pourraient parler toutes ensemble, en restant d'accord ?

## V

Je me suis attardé avec complaisance sur ces

souvenirs anecdotiques, parce qu'ils peignent bien cette aimable physionomie, qui, par tous les côtés, contraste si fort avec celle de Féli.

D'ailleurs, pour bien comprendre ce dernier, durant les années qu'il consacra au service de la défense religieuse, il fallait se rendre compte des influences et du contact de ce frère aîné, si gai, si spirituel, et en même temps si bon, si pieux et si humble.

Cette nature de Breton aimable gagnait tous les cœurs.

Les enfants l'adoraient.

Les religieux l'idolâtraient.

Le clergé ne songea pas une seule fois à contester son mérite ni à critiquer ses œuvres.

M. Guizot lui a consacré plusieurs passages de ses graves *Mémoires*. On y lit :

« La congrégation de l'Instruction chrétienne, fondée en Bretagne par l'abbé J.-M. de Lamennais, attira particulièrement mon attention. Le nom du fondateur, son esprit cultivé, son entier dévouement à son œuvre ; son habileté pratique, son indépendance envers son propre parti, sa franchise dans ses rapports avec le pouvoir public, tout en lui m'inspirait une confiance, et il y répondit au point de provoquer

lui-même l'inspection du gouvernement dans ses écoles. »

Ce n'est pas cependant que le prêtre fît jamais aucune concession indigne de lui. Il savait, vis-à-vis de tous, conserver son indépendance et la faire accepter :

Un jour, à la fin d'une audience, M. de Salvandy, ministre de l'Instruction publique, lui dit :

— A propos, mon cher abbé, voici un ouvrage, que je viens d'approuver, comme livre de lecture, pour les écoles de petits enfants, vous seriez bien aimables de l'adopter dans celles de vos Frères. »

M. de Lamennais feuilleta le volume et ne tarda pas à y reconnaître un recueil de balivernes romantiques, composé par quelque bas-bleu de la connaissance du ministre.

— N'est-il pas vrai que vous me ferez ce plaisir ? ajouta M. de Salvandy, sans remarquer que son interlocuteur fronçait le sourcil.

— Désolé de vous refuser, monsieur le Ministre... Je ne peux pas, je ne peux vraiment pas !... Mes écoles sont instituées pour faire connaître Jésus-Christ, et le livre que vous me présentez n'en dit pas un mot.

C'est lui qui écrivait, dans le célèbre Mémoire sur son Institut.

« La congrégation des Frères de l'Instruction Chrétienne a été fondée, à Saint-Brieuc, en 1817. Trois jeunes Bretons qui savaient à peine quelques mots de français, en formèrent le noyau.

« A cette époque, il n'existait en Bretagne que six ou sept écoles publiques, dans lesquelles les enfants du peuple fussent reçus gratuitement, et elles étaient toutes placées dans les villes.

« La nouvelle congrégation eut pour but de fournir des instituteurs chrétiens à nos pauvres campagnes, si complètement dénuées de tout moyen d'instruction, et qui, je dois le dire, en sentaient si peu l'importance ; mais, pour la répandre au milieu d'elles, il était nécessaire que les maitres d'école inspirâssent aux familles une grande confiance par le titre et l'habit religieux, et, de plus, que la dépense des écoles fût très-modique. »

Il entrait ensuite dans de charmants détails sur les privations de la première heure et les provisoires dont il fallut longtemps se contenter.

« Plus on était mal, dit-il, mieux tout allait. C'était le bon temps. »

Et il ajoute, avec un accent du cœur :

« O pauvreté, ô simplicité de nos anciens jours, que vous m'étiez chères, et que je vous regrette ! .. »

Et ne croyons pas, que cette vie si active, ces préoccupations de la piété, nuisissent en rien au goût si vif de l'abbé Jean pour les travaux de l'intelligence.

Personne n'eut à un plus haut degré l'amour de la lecture et de l'étude.

Quand il était malade, il affirmait très-sérieusement aux médecins que les livres seuls pouvaient le guérir.

Il avait réuni une des plus belles bibliothèques qui existàssent alors, remplis d'ouvrages précieux et d'editions rares.

— Pour avoir tant de beaux et bons livres, vous avez dû dépenser bien de l'argent, mon cher supérieur ? lui disait un prêtre, émerveillé de ces richesses bibliographiques.

— Non, mon ami, cela m'a coûté quelques défaillances de l'estomac, mais fort peu de chose en plus.

— Des défaillances d'estomac ? fit l'interlocuteur, avec un geste qui doublait le point d'interrogation.

— Oui. Je n'en suis pas mort, comme vous

le voyez, et, Dieu merci ! j'ai des livres. Du reste, voici le mot de l'énigme, mon cher curé

Quand je suis à Paris, au lieu de dîner à l'hôtel, j'achète deux sous de pain, deux sous de fromage, et je fais, dans ma chambre, sans inviter personne, un repas modeste, qui ne m'a jamais donné d'indigestion, au contraire. Par ce moyen j'économise, et je vais me promener sur les quais, où je bouquine de droite et de gauche. Ces brocanteurs de la capitale ont de véritables trésors qu'ils ne connaissent pas. Mon dîner me revient à quatre sous, et souvent pour trois sous j'ai un chef-d'œuvre. Quand je reste seulement là-bas une quinzaine, vous figurez-vous ce que je rapporte ? »

Il disait vrai. Toutes les fois qu'il revenait de Paris, on était sûr que son bagage privé, consistant en un sac de nuit, se trouvait accru de trois ou quatre énormes caisses, pleines de livres.

Chez lui, d'ailleurs, ce n'était pas de la bibliomanie, ni même pure satisfaction de bibliophile.

Un prélat, qui l'a beaucoup connu, disait :

« On peut affirmer que le supérieur de Ploërmel connaissait à fond chaque ouvrage de cette riche collection de livres. Sa ténacité à garder la mémoire de ce qu'il avait lu plongeait ses

religieux dans la stupeur. Il n'était étranger à aucune branche de l'érudition ecclésiastique ou profane, et ce fut peut-être l'homme le plus universellement érudit de son siècle. »

## V

Tel fut le frère du fondateur de l'Ecole menaisienne, l'homme qui a contribué à donner à cette école son grand et catholique éclat des temps primitifs.

Lorsqu'il mourut, il y a quelques années à peine, — car il parvint, malgré les labeurs d'une activité prodigieuse, à la plus extrême vieillesse, — la douleur fut universelle.

Il a laissé un souvenir immortel.

Il reste la gloire la plus pure de la Bretagne contemporaine et la vraie gloire du nom de Lamennais.

A Ploërmel, trois générations l'avaient connu, l'avaient respecté, l'avaient aimé.

Quand la vieille cité bretonne érigera une statue à ce bienfaiteur de l'humanité, qu'elle a vu, pendant près d'un demi-siècle, passer et repasser dans ses murs de granit, en faisant

chaque jour un bien nouveau, la France entière applaudira Ploërmel, comme elle a applaudi, récemment, la capitale normande, procédant avec tant d'enthousiasme à l'érection d'un monument à l'abbé de la Salle.

## VI

Quand il mourut, l'abbé Jean emporta dans la tombe une douleur, dont il ne se guérit pas, depuis que son frère, l'abbé Féli, l'avait précédé dans la mort, sans consentir à le recevoir, sans vouloir entendre parler du fier et glorieux compagnon d'armes d'autrefois.

Depuis la rupture, dit son propre neveu, le panégyriste du révolté, l'abbé Jean avait cherché la résignation dans le développement de son œuvre, il fonda de nouvelles écoles pour les pauvres, « et cette âme, si élevée et si tendre, conclut M. Blaize, trouva sa consolation dans le sentiment du devoir accompli et dans le sourire des enfants et des mères. »

La consolation ne fut jamais complète.

Dans les premiers jours de mars 1854, quand il pprit, à Rennes, la mort de son frère, l'abbé

Jean revint à Ploërmel, accablé, méconnaissable; plusieurs jours s'écoulèrent sans qu'il prît aucune nourriture, et il fut plus d'un mois sans recouvrer le sommeil.

Au mois de juin, il voulut revoir, afin d'y célébrer la messe pour l'âme du défunt, la Chesnaie, la chère et studieuse solitude, où les deux frères avaient été si heureux, et où nous les suivrons dans notre prochain chapitre.

Au sortir de la chapelle, ses yeux s'arrêtèrent sur le pavillon qu'avait constamment habité, à toutes les époques, l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence.*

Il étendit vers l'une des fenêtres ses mains tremblantes, comme s'il y voyait apparaître la chère image de celui qui avait quitté ce monde, et il s'écria, d'une voix coupée de sanglots :

— Féli! Féli!... où es-tu?...

Et il tomba sans connaissance dans les bras des Frères qui l'accompagnaient.

# ŒUVRES COMMUNES

*Sommaire.* — Maladie joyeusement supportée. — Conversion de Féli. — Les *Réflexions sur l'Etat de l'Eglise.* — Réformes demandées. — Une question vitale ajournée. — Les origines du pouvoir et le droit divin. — Lamennais royaliste. — La censure impériale. — Lion et renard — Une rancune persistante. — La panacée de l'abbé Jean. — Louis de Blois. — Le *Guide spirituel.* — Nouveaux horizons ouverts à la piété chrétienne. — M. Emery et Napoléon Ier. — La *Tradition de l'Eglise sur l'institution des Evêques.*

Le 16 août 1807, l'abbé Jean-Marie de Lamennais écrivait :

« Nous nous sommes retirés (Féli et moi), dans une maison de campagne, qui nous appartient, située à une lieue et demie de Dinan, et nous avons défendu à l'ennui d'approcher de nous. Il n'a pas osé encore une seule fois se présenter à notre porte. Mais, la santé n'a pas été si docile. Cependant, mon état n'est pas plus mauvais, et le médecin prétend que, n'être pas plus mal, c'est être mieux... »

Puis, avec cette joyeuse humeur que nous lui connaissons, et que ne purent vaincre, à aucune époque, ni la maladie ni la souffrance, il ajoute, avec sa pointe accoutumée d'ironie spirituelle :

« Je veux bien en croire ce cher Esculape, et même, si cela continue, je ne désespère pas de mourir en bonne santé. »

## I.

Cette maladie de l'abbé Jean devait avoir pour résultat la conversion de son frère, plus jeune que lui de deux ans.

Féli, qui jusqu'alors avait essayé de s'étourdir dans les dissipations coupables et n'y avait trouvé qu'une ivresse pleine d'amertume, devint tout à coup réservé, solitaire, ami de l'étude.

Un de ses biographes le dit :

« Sous la douce influence de l'affection et de la science fraternelle, il retrouva la foi qu'il avait perdue. A partir de ce moment, les études sacrées absorbèrent son activité dévorante. Il se familiarisa avec le latin, le grec, l'hébreu, afin de posséder comme la sienne toutes les langues

de l'Eglise ; il y joignit l'anglais et l'allemand, pour être en mesure de répondre à tous les systèmes et à tous les sectaires. »

Pendant trois années, les deux frères ne se quittent plus, vivant ensemble, priant ensemble, travaillant ensemble.

Leurs études sont communes et visent au même but.

Il en sortit trois œuvres capitales, sur lesquelles il nous faut porter notre attention.

## II.

La première éveilla fortement les susceptibilités du régime impérial, qui en fit saisir les exemplaires chez l'éditeur. Celui-ci put néanmoins en dérober aux recherches de la police un certain nombre.

L'œuvre fut lue et commentée.

Beaucoup d'esprits droits et d'âmes sincèrement chrétiennes en firent publiquement l'éloge.

Elle contribua puissamment à montrer que la protection accordée à l'Eglise, au sortir de la Révolution, par Bonapartn, dégénérait en un asservissement du Saint-Siège et des âmes.

L'ouvrage est intitulé : *Réflexions sur l'état de l'Eglise en France pendant le XVIII<sup>e</sup> siècle et sur sa situation actuelle.* Il parut en 1808.

Ecrit au milieu des bois, dans cette solitude de La Chesnaie, si inconnue alors, aujoud'hui si célèbre, ce livre annonçait à l'Eglise des champions dignes d'elle.

Les vues abondent dans ce travail.

On y gémit hautement de l'insuffisance des études dans le clergé, quant à l'exégèse biblique et aux langues orientales

Bien plus, les solitaires de La Chesnaie, devançant leur siècle, comme il arrive souvent au génie, y réclament une foule de réformes, que la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, alors à son aurore, ne devait pas suffire à réaliser.

On demandait les Conciles provinciaux — les synodes diocésains — les Retraites ecclésiastiques — les Conférences doctrinales entre prêtres — la vie de communauté dans les presbytères — la restauration de l'instruction cléricale par des congrégations enseignantes — l'évangélisation des paroisses par des missionnaires — l'éducation confiée à des instituts religieux d'hommes et de femmes — le retour aux prescriptions du droit canonique — le rétablissement des officialités ou tribunaux destinés à garantir l'honneur

et les intérêts des simples prêtres contre les dénonciations plus ou moins suspectes auxquelles les évêques peuvent être exposés à prêter l'oreille.

Je n'ai pas à me prononcer sur la valeur de ces réformes. C'est à l'Eglise de juger quelles sont celles qu'il lui convient d'adopter. Mais, je dois, fidèle historien, constater que l'initiative qui les demandait déjà en 1808 fut acclamée avec enthousiasme par le clergé et les catholiques. C'est un signe, qu'il est toujours imprudent de méconnaître...

Les *Réflexions sur l'état de l'Eglise en France* touchaient donc à une grande question, vitale pour notre chère Eglise de France, et, pour la résoudre, elles en appelaient aux règles de l'Eglise universelle, fixées par les Conciles, les Constitutions des Papes et l'expérience des siècles, celle des rapports, des droits et des devoirs du corps épiscopal et du clergé inférieur.

Malheureusement, on sortait de la Révolution. Il fallait courir au plus pressé. La restauration religieuse semblait exiger qu'on parlât beaucoup plus de devoirs que de droits. Puis, les traditions du Gallicanisme et du Jansénisme aidant, l'exemple du régime impérial essentiellement autocrate suggéra d'adopter une façon de gouverner, qu'on a justement appelée le système dictatorial.

Mais, il ne faut pas l'oublier, la dictature n'a jamais été et ne saurait jamais être qu'un régime essentiellement transitoire.

Dans un style, un peu travaillé peut-être, et d'un mouvement un peu trop uniforme, mais qui n'en sent pas moins une excellente école et présage les grands ouvrages qui suivront, les *Réflexions sur l'état de l'Eglise en France* établissaient donc que l'obéissance pour le prêtre ne consiste pas à renoncer au bénéfice des lois ecclésiastiques qui la règlent et à se taire, quand il se croit lésé ou puni à tort ; mais, elles étaient aussi appelées à traiter la question des origines du pouvoir et du droit divin dans les gouvernemenfs des nations.

Les auteurs n'hésitaient pas à se déclarer partisans de la monarchie héréditaire en France, car, c'est une remarque à faire, Lamennais, qui devait finir par professer les doctrines de la démocratie, et même de la démagogie, a d'abord été un ardent royaliste.

Pour lui, la monarchie de droit divin est la seule véritable, la seule légitime, parce qu'elle descend du ciel — il l'affirme du moins. — Pour lui, l'idéal du Roi, du vrai Roi, c'est Louis XIV, ce monarque, dit-il, qui se distingue par sa « noble décence » et par la « majesté de ses

mœurs ». — Cela se trouve à la page 19 de l'ouvrage que j'examine en ce moment.

Par une habile diversion, — qui ne fut pas encore assez habile pour tromper le régime impérial — les *Réflexions* prennent une tangente et s'inclinent, en passant, devant « l'homme de génie, qui vient, disaient-elles, de *refonder* en France la monarchie et la Religion ! »

Hélas ! les habiles trouvent encore plus habiles qu'eux. On était en 1808. Déjà, le général Miollis occupait Rome, et Fouché, qui dirigeait la police impériale, supprima le livre.

Les deux frères de Lamennais ne l'ont jamais pardonné à Napoléon.

Jean-Marie, lui-même, si bon et si facile à accepter les situations qu'il ne pouvait pas empêcher, ne s'est jamais départi du jugement rigoureux qu'il porta dès lors sur le premier Empereur.

Il déclara jusqu'à la fin cet homme capable de sacrifier le monde entier à sa personnalité dévorante, et l'opinion qu'il avait de l'oncle, il la reporta, sinon totalement, du moins en partie, sur le neveu.

« — Autrefois, disait-il, j'ai connu le lion, et nous avons tous été menacés de sa griffe. Maintenant, c'est le renard que je vois. Il flatte l'Eglise,

mais j'ai peur que ce ne soit pour la trahir et pour la déchirer plus tard. »

Une anecdote peindra les suites de la mesure de Fouché sur l'esprit des auteurs des *Réflexions*.

Vers le milieu du second empire, et surtout après la guerre d'Italie, le fondateur de Ploërmel, devenu très-vieux, mais conservant toute la force et toute la vivacité de son caractère, ne se gênait peut-être pas assez — car l'Eglise et la loi de Dieu veulent qu'on respecte toujours le pouvoir établi — pour manifester son indignation et ses ressentiments.

Napoléon III faisait sa fameuse tournée en Bretagne.

On était au mois d'août.

Les Frères se trouvaient réunis pour la retraite annuelle, qui se fait tous les ans vers cette époque, et comme Napoléon ne devait pas honorer Ploërmel de sa présence, plusieurs membres de l'Institut s'imaginèrent que M. de Lamennais jugerait convenable de choisir une députation, qui irait présenter à l'Empereur les hommages respectueux de l'Institut tout entier, soit à Vannes, soit à Lorient, soit à Napoléonville — à moins, disaient-ils, que le Père ne préférât y aller lui-même.

Donc, on chargea des délégués de sonder là-dessus M. de Lamennais.

Celui-ci avait l'habitude de se coucher de bonne heure et d'attendre le sommeil, en s'occupant d'affaires avec l'un ou l'autre des directeurs de la maison.

Il était au lit, lorsque les délégués vinrent frapper à sa porte.

— Allez ouvrir, et voyez ce qu'on demande, frère Joseph-Marie, dit-il au religieux, qui causait avec lui ce soir-là.

— Mon Père, ce sont dix ou douze de nos Frères qui désirent vous parler.

— Bon, qu'ils entrent.

Les délégués parurent, se rangèrent en ligne au fond de la pièce, et celui qui devait prendre la parole s'avança près du lit, en disant :

— Nous venons vous consulter, mon Père, afin de savoir si vous êtes d'avis que la maison de Ploërmel, à l'exemple d'autres communautés religieuses, envoie quelques-uns de nous saluer Sa Majesté.

A ces mots, le vieillard, surpris et rouge d'indignation, se dressa sur son séant :

— Mon frère, dit-il, vous allez vous rendre à la chapelle, et vous resterez une demi-heure devant le Saint-Sacrement, pour lui demander

pardon d'être venu me faire une proposition semblable !

Le délégué se retira confus. — Déjà, ses compagnons, voyant éclater l'orage, s'étaient empressés de quitter la chambre et se trouvaient au bas de l'escalier.

— Comprend-on pareille chose ? continuait M. de Lamennais, qui ne se calmait pas encore ; pourquoi ne me demandent-ils pas aussi permission d'aller saluer Victor-Emmanuel, Cavour ou Garibaldi ?...

## III.

Revenons à La Chesnaie, où la vie des deux frères eut été d'une sérénité parfaite, sans les craintes que donnait la santé de Jean.

Mais nous savons le secret de cet homme dans ses maladies. Tout son *Codex* pharmaceutique tenait dans une phrase :

— Je ne connais pas d'autre remède pour guérir toute espèce de maux, que les livres.

Jean et Féli se plongeaient à qui mieux mieux dans les livres.

Mais, l'esprit a besoin de repos, comme le pa-

tron de l'ainé des Lamennais, l'aigle de Pathmos, le démontra un jour, en jouant avec la perdrix apprivoisée.

Or, je ne sais pas de meilleur repos pour l'esprit que le cœur : le cœur repose l'esprit !

Les deux frères le savaient, et, dans l'intervalle de leurs fiers travaux sur la philosophie de l'histoire contemporaine et plus tard sur l'importante question dont ils s'occupèrent ensuite, comme je vais le dire bientôt, leur cœur cherchait l'aliment et la quiétude de leur grand esprit.

Pour le trouver, ils rebroussèrent chemin jusqu'au XVI[e] siécle.

Une figure douce et forte les y attira et les y fixa.

En 1506, au château de Chatillon, dans le pays Liégeois, naissait un enfant, de noble race, destiné par sa famille princière à briller à la cour de Charles-Quint. Il fut le page favori de ce grand prince. Mais, à 14 ans, le noble adolescent entendit l'appel du ciel. Il quitta la cour et s'alla ensevelir dans l'abbaye bénédictine de Liesse.

Dix ans après — il n'avait que vingt-quatre ans — le suffrage des moines lui confia la crosse

abbatiale, tant la sagesse devança chez lui les années.

Devenu abbé, il établit, avec force et suavité, la réforme dans son monastère, y fit fleurir science et vertu.

Un trait peindra ce caractère. Quand Philippe II mourut, ce prince, austère et rigide, sentit le besoin d'adoucir ses derniers moments, sans rompre avec la sévère ligne de sa vie tout entière. Comme autrefois Samson, il se dit : « Qu'y a-t-il de plus doux que le miel ? Qu'y a-t-il de plus fort que le lion? C'est aux lèvres du lion que je demanderai le rayon de miel qu'il me faut pour mourir, » et il manda le jeune abbé bénédictin, qu'il avait connu à la cour de son père et qui l'assista à son agonie.

L'abbé s'appelait Louis de Blois.

Cette physionomie, forte et douce, devait attirer les Lamennais : cela leur ressemblait si bien, à ce moment-là surtout.

En 1809 parut, sous le titre de *Guide spirituel*, le résultat de leur commerce assidu avec le bénédictin du XVI^e^ siècle.

C'est un livre qu'on lit encore, et dont les âmes pieuses ont fait leurs délices pendant plus de cinquante ans, alors que la librairie ascétique n'était pas encore inondée par le torrent des pa-

blications qui l'ont envahie depuis, et où, trop souvent, on ne sait lequel plus regretter, de la mièvrerie d'un style langoureux ou de la médiocrité du fond, ce qui explique — pour le dire en passant — l'affadissement progressif de la piété contemporaine.

On sortait des traités spirituels du XVIII^e siécle, désespérément secs et distillant l'ennui goutte à goutte, tant ces ouvrages ascétiques, même ceux de Grou, de Baudrand, de Saint-Jure, de Dupont et des ennemis les plus déclarés du Jansénisme, se ressentent de l'influence fatale exercée par cette hérésie diabolique sur le caractère de la direction des âmes.

Le *Guide* de Lamennais, sans tomber dans les ridicules popularisés par nos petites images dévotes, où l'on ne voit que cœurs blessés et colombes qui becquettent, rompait avec les fastidieuses traditions des spirituels en renom, et ouvrait aux âmes une voie large, avec de beaux horizons illuminés par le sourire de Dieu, où le cœur respire à l'aise dans la dilatation de la vraie piété catholique, qui n'est point cet encapuchonnement, dont certains types de dévotes avaient popularisé le ridicule consommé.

## IV.

J'aborde le dernier des trois ouvrages qui constituent dans l'histoire bibliographique la collaboration littéraire et philosophique des deux frères de Lamennais.

« Dès 1802, dit un biographe de l'abbé Jean, nous le voyons préoccupé de la question souveraine de l'autorité de l'Eglise et de la recherche des origines de l'histoire ecclésiastique. Il a deviné la menace du schisme sous les habiletés diplomatiques du Concordat; il a compris le point d'appui que le despotisme cherchait dans les prétendues libertés gallicanes, et avec l'ardeur, la ténacité, l'unité de vues, qui furent toujours les qualités éminentes de son esprit, il prépare déjà les matériaux de ce livre capital, et pour lequel Féli ne fut que son collaborateur. »

Dans cet ouvrage, auquel Féli prêta sa plume et Jean son érudition, rien ne fait encore pressentir le Lamennais de l'avenir. Nulle âpreté de ton, nulle amertume de sentiments. Le controversiste est plein de modération, il est maître de lui et singulièrement tempéré. Le calme des

champs, la paix de l'âme et l'influence fraternelle ont dompté Féli.

Pour comprendre l'importance des recherches qui remplissaient ce livre, il nous faut revenir sur certains incidents graves de notre histoire ecclésiastique, depuis la constitution civile du clergé.

Un jour l'abbé Emery se promenait, dans la cour du Séminaire, à Saint-Sulpice, quand on vint l'avertir qu'un cardinal demandait à le voir. La visite d'un cardinal au séminaire et à l'abbé Emery, déjà alors l'oracle du clergé français, n'était point chose rare. Le supérieur se rendit au parloir, où l'Eminence attendait. C'était le cardinal Fesch.

Quand il sortit, l'abbé Emery était soucieux.

— Messieurs, dit-il, en rejoignant la récréation, l'Empereur me mande à Fontainebleau. Je ne sais pas ce qu'il veut me dire. Peut-être veut-il me consulter sur ses démêlés avec le Pape ? Peut-être va-t-il supprimer la compagnie ? Ainsi, il faut beaucoup prier pour moi, afin que Dieu m'inspire des réponses convenables.

L'abbé Emery partit pour Fontainebleu. Le César le fit attendre trois jours, avant de lui donner audience. L'abbé passa une grande partie de ce temps, dans la chapelle du château, priant pour les princes de la branche de Valois, qui

l'avaient fait bâtir, et pour lesquels, disait-il, il y avait bien longtemps qu'on ne faisait plus de prières.

Puis, il préparait ses phrases, et arrangeait son petit discours.

« Sire, dirait-il au puissant empereur, je suis sur le bord de ma tombe : aucun intérêt humain ne peut agir sur moi ; mais le seul intérêt de V. M. m'oblige à lui déclarer qu'il est très-important pour elle de se réconcilier avec le Pape, et qu'autrement elle est exposée à de grands malheurs. »

Hélas ! l'excellent abbé en fut pour ses préparatifs oratoires.

En effet, introduit à l'audience, pendant qu'il s'inclinait jusqu'à terre et commençait : « Sire.. » l'Empereur s'approchait vivement et prenait le bon sulpicien par l'oreille, en la lui secouant avec force.

C'était une gentillesse que Napoléon se permettait quelquefois, vis-à-vis de ceux dont il était content. Il se la permit avec le prince-primat ; ce dernier s'en plaignit plus tard à l'abbé Emery, qui lui répondit :

— Monseigneur, j'ai reçu la même faveur que Votre Altesse ; je n'osais pas m'en vanter, mais, à présent que je la partage avec un aussi grand

seigneur que vous, je vais le dire à tout le monde.

Après lui avoir tiré l'oreille, Napoléon commença à débiter au supérieur de Saint-Sulpice un long monologue contre le Pape, et il le termina, en disant :

— Pie VII est un très-brave homme, malheureusement environné de cardinaux encroûtés d'ultramontanisme, qui lui donnent de mauvais conseils.

Puis, il ajouta :

— Avec cela, il est bien étonnant que vous, qui avez appris toute votre vie la théologie, vous et tous les évêques de France, vous ne trouviez aucun moyen canonique pour m'arranger avec le Pape. Quant à moi, si j'avais seulement étudié la théologie pendant six mois, j'aurais bientôt débrouillé toute chose, parce que — il porta le doigt à son front — Dieu m'a donné l'intelligence. J'aurais un quart d'heure d'entretien avec Pie VII. Je ne parlerais pas si bien latin que le Pape ; mon latin serait un latin de cuisine ; mais bientôt j'aurais éclairci toutes les difficultés.

L'abbé Emery se permit de sourire et il fit un signe qui disait :

— Vous êtes bien heureux de vous croire en état de savoir toute la théologie en six mois, tan-

dis que je ne la sais pas, moi qui l'ai étudiée toute ma vie.

L'huissier annonça que le roi de Bavière, le roi de Wurtemberg et le roi de Hollande se présentaient à l'audience.

— Qu'ils attendent ! dit sèchement l'empereur.

Et il entama, avec l'abbé Emery, sans plus se soucier autrement des rois qui faisaient antichambre, une longue discussion sur les rapports de son gouvernement avec l'Eglise, cherchant à amener, par toute espèce de séductions, le vieux Sulpicien à dire comme lui.

Le vénérable octogénaire tint bon.

Loin de s'irriter, l'empereur se radoucit, et il le disait plus tard, à quelques prélats courtisans qui lui faisaient observer que M. Emery, accablé d'un grand âge, lui avait peut-être déplu.

— Vous vous trompez ; je ne suis pas irrité contre l'abbé Emery ; il a parlé comme un homme qui sait et qui possède son sujet ; c'est ainsi que j'aime qu'on me parle. M. Emery ne pense pas comme moi ; mais chacun doit avoir ici son opinion libre.

Cette leçon de suprême dédain à la courtisanerie d'évêques trembleurs fut donnée, à propos de la convocation du Concile de 1811, dans la

fameuse séance préparatoire où M. Emery tint tête à l'empereur, qui voulait, en s'appuyant sur Bossuet, démontrer qu'on pourrait bien se passer du pape pour gouverner l'Eglise de France. Le savant théologien savait son Bossuet par cœur et il récita, de mémoire, ces magnifiques pages où le grand évêque a fixé sa croyance aux prérogatives divines de la papauté dans l'Eglise.

Le cardinal Fesch voulut se mettre au milieu.

— Taisez-vous, lui dit sèchement son impérial neveu, vous êtes un ignorant. Où avez-vous appris la théologie ? C'est avec M. Emery, qui la sait, que je dois m'en entretenir.

Puis, il ajoutait : « Un homme tel que M. Emery me ferait faire tout ce qu'il voudrait, et peut-être plus que je ne devrais. »

Malheureusement, l'abbé Emery tomba malade, et mourut le 28 avril 1811.

— Il faut lui faire des obsèques extraordinaires, dit Napoléon ; je veux qu'il soit enterré au Panthéon.

Il fallut de vives instances pour qu'il consentît à ce que cette gloire du clergé français reposât, modestement, au milieu des siens, à Issy, maison de campagne du Séminaire de Paris.

Une fois l'abbé Emery mort, Napoléon ne trouva plus, en face de lui, un seul homme.

« Bonaparte, dit le cardinal Pacca dans ses *Mémoires*, ne serait jamais devenu persécuteur de l'Eglise si, dès le principe, il eût trouvé plus de fermeté et de courage dans les évêques français, moins de facilité et de condescendance dans la cour de Rome. »

On sait comment, dans son omnipotence, Napoléon réunit les évêques ses sujets, et décora cette assemblée du titre de Concile national, auquel il proposa de décréter que, faute par le pape d'avoir institué dans les six mois les élus de l'empereur, ceux-ci seraient faits évêques par le métropolitain.

Il crut avoir trouvé le moyen de se passer du pape.

On voit bien que M. Emery n'était plus là.

En effet, les évêques de la commission qui précéda le Concile, commission dont l'abbé Emery faisait partie, voulaient que l'empereur envoyât un message au Pape, pour lui demander d'accorder cette énormité. Napoléon se tourna vers l'abbé Emery :

— Et vous, dit-il, croyez-vous que le Pape fera cette concession ?

Directement interpellé, le vénérable sulpicien

jeta les yeux avec déférence sur les évêques, comme pour s'excuser d'opiner contre eux.

— Sire, répondit-il, que Votre Majeste ne se fasse aucune illusion. Le Pape ne fera pas cela, il ne doit pas le faire, parce que ce serait anéantir son droit d'institution.

— Eh bien ! messieurs les Evêques, reprit Napoléon, vous vouliez me faire faire un pas de clerc, en m'engageant à demander au Pape une chose qu'il ne doit pas m'accorder !

On sait la lamentable conclusion de toute cette intrigue.

Napoléon connaissait la répugnance invincible de l'Europe catholique pour une papauté à la russe, dont les bénédictions paternelles seraient des coups de bâton et de knout.

Il voulait donc conserver le Pape et les Evêques, mais en les subordonnant aux vues de sa politique et aux intérêts de sa dynastie, qu'il croyait perpétuelle.

Il croyait cela une idée bien neuve de son génie : il n'était, dit Rohrbacher, que le centième répétiteur des plus pitoyables empereurs du Bas-Empire.

La Providence, qui veille sur l'Eglise — car il n'est rien au monde, dit l'histoire ecclésiastique, que Dieu aime à l'égal de la liberté de son

Eglise — la Providence répondit au défi du César victorieux.

Quand Pie VII le frappa des foudres de saint Pierre, il se prit à rire :

— Que prétend-il avec son excommunication? Pense-t-il faire tomber les armes des mains de mes soldats ?

Le 9 mai 1812, il sortait, jusque-là toujours triomphant, d'un palais où il ne rentrera plus victorieux. Il commande 650,000 hommes, il a sous ses ordres huit rois qui viennent s'incliner à Dresde devant sa tête fière et demeurée couverte, il court faire la guerre à son ami Alexandre de Russie, il assiste à l'incendie de Moscou, et, contraint par les neiges de revenir en arrière, il verra, dans une triste retraite, les armes tomber des mains de ses soldats, désormais impuissantes à les retenir !...

J'ai dû rappeler ces souvenirs atttristés pour expliquer le grand travail des deux solitaires de la Chesnaie.

Il est intitulé : *Tradition de l'Eglise sur l'institution des Evêques.*

On y établit, par l'autorité de l'Evangile et de la Tradition, que la juridiction spirituelle a été donnée *immédiatement* à Pierre seul, pour la communiquer aux autres pasteurs. De siècle en

siècle, on entend la même voix sortir de toutes les églises

La première partie de cet ouvrage, digne des Bénédictins des grands siècles, commence par l'histoire des Patriarches, tous institués par l'autorité de saint Pierre, et dont les priviléges, parmi lesquels il peut compter le pouvoir de confirmer les évêques, n'étaient qu'une émanation de la primauté du siége apostolique.

La seconde et la troisième partie sont consacrées à prouver que la doctrine de l'Eglise d'Occident n'a jamais différé sur ce point de celle de l'Eglise orientale.

L'histoire des conciles de Constance et de Bâle, de la pragmatique sanction et du concile de Trente, prouve qu'en France on n'a jamais mis en question le droit des Pontifes romains sur la confirmation des évêques, droit que l'Eglise gallicane, fidèle aux principes qu'elle avait hérités de ses saints fondateurs, s'est plu à proclamer jusque dans ces derniers temps, avec une fermeté et une constance aussi honorables pour elle que désespérantes pour les novateurs.

Ces novateurs, la *Tradition* les réfute vigoureusement, depuis l'apostat Antoine de Dominis, jusqu'aux jansénistes Richer, Van Espert, Ellies Dupin, Tabaraud et autres.

Pendant leurs promenades, racontent les éditeurs de ce savant travail, les deux frères s'entretenaient des maux de l'Eglise, des efforts que faisaient Napoléon et ses évêques de cour pour affaiblir l'autorité du Pape.

Le plus jeune disait, comme d'inspiration :

— Telle ne peut pas être la tradition de l'Eglise, il faut chercher dans les conciles et dans les Pères.

De retour à la maison, ils cherchaient dans les livres, et ils trouvaient qu'ils avaient bien deviné, et que, depuis deux siècles, les jansénistes et autres sectaires avaient prodigieusement altéré les faits et les doctrines.

Et ils rédigeaient leurs découvertes.

Puis, ils en cachaient soigneusement les feuillets, de peur que la police impériale ne vînt à mettre la main dessus.

L'ouvrage ne put paraître qu'en 1814.

Il produisit une grande impression, moins grande cependant que si les auteurs eussent eu le courage, ou plutôt la possibilité, de le publier en 1811.

---

## LE PREMIER VOLUME DE L'*Essai sur l'indifférence*

*Sommaire.* — Transformation de l'écrivain. — Comment elle s'explique. — Sage direction de l'abbé Carron. — Succès prodigieux expliqué par Lacordaire. — Cet homme-là avait compris son siècle. — Frayssinous et Lamennais. — Encouragements de M. de Bonal et de Joseph de Maistre. — Dieu l'avait fait soldat ! — Une double précaution oratoire. — Le mouvement de régénération sociale et religieuse au début du XIX[e] siècle. — Chateaubriand et Lamennais. — Influence de M. de Bonald et de M. de Maistre. — Son éloquence réveillerait un mort ! — Le rôle de Lamennais et de son Ecole. — La première page de l'*Essai*. — Les quatre restaurations opposées aux quatre négations. — Tempête. — Le jeune clergé français s'enthousiasme. — Un souvenir marseillais. — L'homme, la vigne et le marrais. — A l'étranger et à Rome. — Les haines de la jalousie. — Anathème !

Quatre ans après la publication du dernier ouvrage que nous venons d'étudier, le nom de celui qui avait rédigé la *Tradition de l'Eglise sur l'institution des Evêques*, ce nom que nul ne savait la veille, devenait, tout d'un coup, le premier nom de l'Eglise de France.

Le tome premier de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*, venait de paraître.

On était en 1818.

Quant on ouvre ce livre, aujourd'hui encore, après soixante ans écoulés sur ce charbon, couvert des cendres du passé, on en sent encore la chaleur, et si l'on vient, comme nous, de fermer le livre de la *Tradition*, on ne s'explique pas cette soudaine transfiguration. Puis, quand on écoute le concert bruyant et enthousiaste qui s'élève autour de ce livre, on se demande pourquoi une si prompte apothéose.

Sans doute, les temps étaient changés : en remuant la France à une plus grande profondeur qu'on ne saurait le dire, le retour de Napoléon en 1815 avait ravivé au plus haut point des passions qu'on croyait éteintes à jamais : elles provoquaient et enflammaient naturellement les passions contraires. Je ne dis pas cela au hasard, je raconte ce que nos pères ont vu et ce que la génération qui nous a précédés a consigné dans ses livres et dans ses souvenirs.

Sans doute encore, ordonné prêtre à trente-quatre ans, le 9 mars 1816, deux ans après la publication de la *Tradition de l'Eglise*, M. Félicité de Lamennais s'était senti un homme nou-

veau : la flamme sacerdotale brûlait dans son âme, elle y avait allumé l'éloquence.

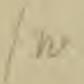
Voilà, à mon sens, ce qui explique la transformation de l'écrivain.

Quelques jours avant son ordination, le 19 février 1816, il avait reçu de son maître vénéré, l'abbé Carron, une lettre qui nous émeut encore, quand nous la relisons à une si longue distance, surtout quand on la relit devant la fosse où le jeune prêtre, qui la reçut, repose, sans que la croix ombrage ses restes mortels.

« Que votre lettre m'a fait du bien, mon tendre fils, écrivait le bon prêtre, de qui Lamennais a dit : « M. l'abbé Carron a rendu un véritable « service à la religion, en publiant les *Vies des* « *Justes*. Elles sont toutes éminemment propres « à édifier, à instruire, à faire aimer et bénir la « religion. Il en est une qui, si jamais elle est « écrite, ne produira pas moins sûrement les « mêmes effets, c'est celle de l'auteur. — Que « votre lettre m'a fait du bien, mon fils, comme « elle m'a fait verser de douces larmes. Je bénis « de toute mon âme notre cher et divin maître « des dispositions qu'il met en votre âme, et je « le conjure de les y conserver : mais, je crois, « ajoutait le sage directeur, comme s'il eut « pressenti l'avenir, je crois, mon bien bon ami,

« qu'il n'est pas prudent de demander à Dieu
« des croix, et que nous devons nous borner à
« solliciter l'amour des souffrances, laissant à
« notre Dieu le soin de nous exposer à celles
« qu'il ne jugera pas au-dessus de notre faiblesse.
« Il n'y a pas eu de jour, je dirais mieux, de
« moment, depuis votre départ, où je n'aie prié
« de toute mon mon âme pour mon bien-aimé
« fils en Jésus-Christ. Dites à votre bon frère,
« en l'embrassant, que l'esprit d'égoïsme, si
« répandu en France, m'a bientôt gagné, et
« qu'il faudra bien qu'il me rende le trésor que
« je lui ai confié — Pourquoi, mon Féli, cette
« vilaine mélancolie ? Est-ce que le bon chrétien
« n'est pas comme dans un festin continuel ?
« Est-ce que le simple souvenir de Dieu ne nous
« donne pas la joie ? *Memor fui Dei et delectatus*
« *sum*... »

Triste, inquiet, en proie à cette mélancolie que poursuivait chez son cher Féli le vénérable abbé Carron, le jeune prêtre cherchait sa voie, toujours, partout, écoutant les voix du siècle et s'impatientant de la solitude, sentant bouillonner en lui une ardeur qu'il prend pour du zèle, et qui n'est que de l'impatience.



Dès lors, tandis que son frère travaille à « édi-
« fier toujours quelque coin des merveilles de

« Jérusalem, » comme disait saint François de Sales, Féli songe à faire une immense ruine de tout ce qui l'a précédé, et à bâtir, sur le terrain déblayé, un monument neuf, vraiment neuf, où n'entrera aucune pierre des murs démolis.

Le 14 avril 1817, il écrit à son père :

« La chose la plus essentielle est de mettre sa « conscience à l'abri. Il n'y a que cela de solide « et de durable. Tout le reste passe, et bien « tristement, et bien vite. Plus je vis et plus je « réfléchis, plus je me confirme dans la convic- « tion qu'il n'existe ici-bas de sagesse et de « bonheur que dans un christianisme pratique. « Hors de là, je ne vois que folie et misère sans « ressource. J'espère rendre ceci sensible pour « tout homme de bonne foi, dans un ouvrage « auquel je travaille depuis un an. »

Mais, tout ceci nous explique, jusqu'à un certain point, la transformation de l'écrivain : cela ne suffit point à nous faire comprendre le prodige du succès qui l'acclama.

Qui nous dira ce secret ?

Écoutons l'abbé Lacordaire :

« Cent quatorze ans avaient passé sur la tombe « de Bossuet, cent-trois ans sur celle de Féne- « lon, soixante-seize ans sur celle de Massillon, « le seul des hommes célèbres que Louis XIV

« eut oubliés derrière lui, lorsqu'il jeta sur son
« règne ce regard dont a parlé de M. de Cha-
« teaubriand, pour s'assurer qu'il emportait le
« reste des « splendeurs de la monarchie. »
« Massillon fut laissé au siècle incrédule qui
« allait s'ouvrir comme un reproche doux et
« ingénieux, afin qu'il fût dit un jour que les
« derniers sons éloquents de l'ancienne Eglise
« de France étaient sortis d'une bouche qui avait
« annoncé la parole de Dieu à Louis XVI. Après
« que la mort eut fait taire cette bouche harmo-
« nieuse, l'Eglise de France eut encore des
« hommes distingués, des savants, des contro-
« versistes, des prédicateurs ; elle n'eut plus de
« ces noms qui vont loin dans la postérité. Au
« moment même de sa ruine, l'abbé Maury
« manqua une gloire élevée, parce qu'il n'avait
« qu'infiniment d'esprit, et que la gloire vient du
« cœur comme « les grandes pensées. » — Il y
« avait donc soixante-seize ans qu'aucun prêtre
« catholique n'avait obtenu en France le renom
« d'écrivain et d'homme supérieur, lorsqu'ap-
« parut M. de Lamennais, avec d'autant plus
« d'à-propos que le dix-huitième siècle avait
« tout récemment repris les armes. Son livre,
« destiné à le combattre, était une résurrection
« admirable des raisonnements antiques et éter-

« nels qui prouvent aux hommes la nécessité de
« la foi, raisonnements rendus nouveaux par
« leur application à des erreurs plus vastes
« qu'elles n'avaient été dans les siècles anté-
« rieurs. Sauf quelques phrases où le luxe de
« l'imagination annonçait une sorte de jeunesse
« qui rehaussait encore la profondeur de l'ou-
« vrage, tout était simple, vrai, énergique, en-
« trainant ; c'était de la vieille éloquence chré-
« tienne, un peu dure quelquefois. Mais l'erreur
« avait fait tant de mal, elle se reproduisait de
« nouveau avec tant d'insolence, malgré ses
« crimes et sa nullité, qu'on prenait plaisir à la
« voir châtiée par une logique de fer. L'en-
« thousiasme et la reconnaissance n'eurent pas
« de bornes ; il y avait si longtemps que la vérité
« attendait un vengeur ! En un seul jour, M. de
« Lamennais se trouva investi de la puissance de
« Bossuet. »

C'est être bien hardi que d'oser ajouter quelque chose, quand Lacordaire a parlé. Mais, il faut ajouter un mot à l'explication que l'éloquence vient de vous donner par la magie du style lacordairien, pour achever de révéler le secret du succès prodigieux qui, d'un seul bond, plaça le jeune écrivain à la hauteur d'un Père de l'Eglise.

Je viens de relire ce premier volume de l'*Essai sur l'indifférence.*

Depuis Origène et saint Augustin, on n'a rien écrit de plus beau. Cet homme a la taille d'un apologiste de génie, et les vieux docteurs catholiques durent tressaillir, dans leur tombe, devant ce coup de maître qui s'intitulait un *Essai.*

Puis, quand on est le fils de son siècle, qu'on a senti les battements de la vie qui vous entoure, oh ! alors, on parle que Lamennais fut un génie !

Oui, cet homme-là avait compris son temps : c'est si rare toujours, c'était encore plus rare alors (1). Le vieil épiscopat français se morfondait dans des palais peu fréquentés, le vieux clergé se contentait de maudire la révolution devant un clan privilégié et fort restreint.

(1) S'il y a une vérité en fait de principes administratifs, c'est que tout administrateur, tout politique, tout homme d'Etat ou d'Eglise, doit, avant tout, connaître son temps. Et ici, qu'il nous soit permis de saluer, sur la Chaire de Pierre, l'homme des temps nouveaux. Avant de monter sur le Siège Pontifical, le cardinal Pecci écrivait des pages merveilleuses sur l'*Eglise et la Civilisation*, pages empreintes d'un admirable sentiment des besoins de la société contemporaine. Devenu Léon XIII, il veille sur elle, il guide les pasteurs, il encourage le troupeau. Dans cette mêlée ardente, où le difficile est beaucoup moins de faire son devoir que de le connaître, les Evêques et le clergé, pour être de leur temps, n'ont qu'à regarder du côté de Rome et à écouter la parole qui vient du Vatican!

Lamennais posa hardiment la main sur le cœur de son siècle, il en compta les pulsations, et soudain il tressaillit : il avait compris de quelle maladie profonde son siècle était malade !

Aussi, quelle commotion électrique dans le jeune clergé d'alors, ce jeune clergé où vibrent toujours les pensées généreuses que tout prêtre rapporte de l'ordination ! Du clan des vieillards du sanctuaire, sortait déjà une clameur de malveillance et de méfiance. Mais, les prêtres, jeunes et ardents, se rangeaient de toutes parts autour du nouveau défenseur de l'Eglise.

Frayssinous se vit tout d'un coup délaissé.

Celui-là s'était borné à se mettre sur la défensive vis-à-vis de l'incrédulité. Lamennais, lui, prenait contre elle une offensive hardie et entraînait tous ceux qui se laissent séduire par l'audace et la vaillance. Aussi, l'auteur des *Conférences* disait-il, après l'avoir lu : « En voilà un qui va nécessairement grandir, pendant que moi je diminuerai : *illum necesse est crescere, me autem minui.*

Lamennais eut contre lui la plupart des docteurs de Sorbonne, il eut pour lui M. de Bonald : « Laissez, lui écrivait le célèbre philosophe, lais-« sez coasser toutes ces grenouilles. »

Joseph de Maistre l'engageait à ne pas même

se défendre contre ses agresseurs : « Ne laissez « pas dissiper votre talent, lui écrivait-il. Vous « avez reçu de la nature un boulet, n'en faites « pas de la dragée. »

M. de Lamennais, nous le verrons plus tard, ne suivit ce sage conseil qu'à moitié. Ce prêtre breton avait l'humeur guerroyante de ses ancêtres et son frère Jean disait fort bien de lui : « Dieu l'a fait soldat ! »

## II.

Analyser un livre, quelque beau qu'il soit, c'est le disséquer, et, dès lors, lui enlever son charme principal, celui de l'union entre ses parties et de la couleur qui les revêt. L'Apollon du Belvédère et la Vénus de Milo n'ont plus de charme, si vous les étendez sur les tables de dissection, dans nos amphithéâtres d'hôpital.

D'ailleurs, je vais toucher des questions d'une délicatesse extrême, et, quelle que soit ma confiance en mon lecteur, il y a toujours à craindre de froisser une opinion respectable et de s'exposer à mécontenter un sentiment. Puis, un mot qui a déplu devient l'objet de commentaires, et,

quand il arrive à d'autres que des lecteurs bienveillants, détaché de son contexte, enluminé de commentaires qui ne valent pas ceux de saint Thomas d'Aquin sur les épîtres de saint Paul, il devient le point de départ de griefs implacables.

l paraît, du reste, que le mal n'est pas particulier à notre temps, et que, dans l'Eglise, il est aussi ancien que l'Eglise même.

De son temps déjà, un des premiers apologistes du Christianisme, saint Justin, l'écrivait, à Rome, en plein centre de la catholicité :

« Prononcez, dit-il, dix mille paroles où il n'y « ait rien à redire, mais laissez échapper une « syllabe qui déplaise, qui ne soit point parfaite- « ment claire ou tout à fait exacte, on ne fera « aucune attention à ce que vous aurez dit de « bien, mais on s'acharnera sur cette pauvre « syllabe, et l'on s'efforcera d'en faire sortir « quelque chose de faux et d'impie. »

N'est-ce pas, cher lecteur, que ces paroles d'un Père de l'Eglise primitive semblent écrites tout exprès pour certains contradicteurs que vous connaissez et que vous coudoyez ?...

Sous le bénéfice de cette double observation, je n'hésite plus à tout dire, même ce qui pourra déplaire.

## III.

Les premières années du XIX^e siècle ont été marquées par un mouvement de régénération sociale, qui n'a peut-être pas encore été suffisamment étudié dans ses causes, apprécié dans ses éléments caractéristiques et dans ses conséquences.

Les uns se contentent de crier à tue-tête que la Révolution fut l'œuvre de Satan et que les principes de 89 sont le grand mal de notre époque. — Les autres, au contraire, ne voient plus rien en-deçà de la proclamation des Droits de l'Homme, et, pour eux, l'histoire de la France commence ave la Constituante.

La vérité est que, dès que la France put respirer librement du côté du ciel, les croyances catholiques, longtemps comprimées, se manifestèrent par des démonstrations où il était difficile de ne pas lire l'âme du pays.

C'est que, malgré toutes les excitations du philosophisme incrédule, malgré les persécutions iniques des terroristes, le peuple français était

resté profondément attaché à ses vieilles croyances.

L'incrédulité avait surtout exercé ses ravages parmi les classes lettrées, parmi les hommes qui dirigeaient le mouvement scientifique.

D'abord agressive et raisonneuse quand elle s'attaquait à une religion protégée et soutenue par le pouvoir, elle était descendue, par une pente naturelle, à un matérialisme abject, à un indifférentisme brutal.

Cet état de sommeil, disons mieux, cet état de mort ne pouvait pas durer, surtout en France Aussi, dès les premières lueurs du siècle nouveau, un sentiment, vague encore, comme une aube indécise, se montrait à l'horizon noir.

Ce fut la gloire et l'honneur de Châteaubriand de l'avoir compris, et il y aurait plus que de l'injustice à ne pas attribuer au *Génie du christianisme* une part immense dans le mouvement de régénération, dont le grand écrivain donna le signal.

Sans doute, encore une fois, ce n'est pas encore le plein jour, ce n'est pas encore la lumière complète, mais c'est comme ces irradiations, ces jets, ces élancements de rayons lumineux qui précèdent le lever du soleil.

Incontestablement, l'auteur des *Martyrs* fut l'initiateur du monde nouveau.

Châteaubriand offrit à tous les naufragés du Philosophisme et de la Terreur, le Christianisme comme la seule planche de salut, et il faut dire qu'ils la saisirent avec avidité.

Ainsi, les deux hommes, qui devaient, l'un commencer, l'autre fixer le mouvement de régération religieuse, furent deux bretons. Le même rocher les avait vus naître, leur berceau fut baigné des mêmes flots, et tous deux furent envoyés, comme une ironie de la Providence, du fond de leur Bretagne, la province sauvage et illettrée que Paris regardait en pitié, comme les apôtres furent envoyés jadis pour railler les philosophes et les docteurs de la Loi.

Mais, n'anticipons point.

Avec Chateaubriand et le *Génie du Christianisme*, le premier pas était fait. Le Christ n'était plus l'*infâme* qu'avaient dit Voltaire et Diderot.

Une nouvelle impulsion fut donnée aux esprits par deux hommes, dont la gloire, comme celle de Chateaubriand, mérite d'être saluée au passage. J'ai nommé de Maistre et de Bonald.

Le premier, dans ses belles *Considérations sur la France*, l'un des livres les plus éloquents qui soient jamais sortis de la plume d'un défenseur

de la religion catholique, cherchait à expliquer la cause de tous les maux qui avaient accablé la société, en signalait le remède et en prophétisait la guérison. Or, c'est beaucoup pour un malade à peine convalescent que d'entrevoir la santé comme possible et de rencontrer un médecin qui prophétise avec un accent convaincu !

De Bonald, lui, élargit le point de vue, afin de rendre la démonstration plus saissante. Il remonte jusqu'aux lois imposées par Dieu à la société humaine, et il montre que la sanction apposée par le législateur souverain à cette *Législation primitive*, était le bonheur ou le malheur temporel.

Ainsi, le *Génie du Christianisme* de Chateaubriand, les *Considéartions sur la France* de de Maistre et la *Législation primitive* de de Bonald préparèrent la voie.

A côté et parallèlement, s'était formée une école purement philosophique qui battait en brèche, au nom de la raison, les erreurs que les catholiques combattaient au nom des éternels principes. Dans cette première période, l'Ecole spiritualiste, représentée par Royer-Collard et par Cousin, rendit un incontestable service.

Toutefois, ni les catholiques, ni les spiritualistes, ni les uns ni les autres, n'eurent par le

fait et ne pouvaient avoir sur la société cette influence décisive qui la retourne en quelque sorte sur elle-même, pour la faire rentrer dans la voie du salut.

Frayssinous, l'un des plus violents adversaires de celui qui tenta et opéra cette prodigieuse évolution de la société française, le disait, en parlant de l'éloquence de l'homme à qui nous la devons : « Eh ! comment n'en serait-il pas ainsi ? Cet « homme-là possède un genre d'éloquence, qui « réveillerait un mort ! »

Pour réveiller ce mort, qui s'appelait la France des premières années du siècle, il fallait faire avouer à la société qu'elle s'était égarée, lui faire toucher du doigt son erreur, et l'entraîner de force, à coups de génie, loin des sentiers de perdition, pour faire rentrer la cavale indomptée dans les routes de la vie.

Ce fut là le rôle de Lamennais et de son Ecole.

Ecoutez-le.

Voici la première page, le premier cri de cet homme, parlant à son siècle, et ouvrant, par ces paroles, presque brutales à force d'être hardies, le combat qu'il va livrer à l'indifférence religieuse de son temps.

« Le siècle le plus malade n'est pas celui qui

« se passionne pour l'erreur, mais celui qui né-
« glige, qui dédaigne la vérité. Il y a encore de
« l'espoir là où on aperçoit de violents trans-
« ports. »

« C'était dire à son siècle : L'autre siècle, celui de Voltaire, celui des persécutions sanglantes de Robespierre, valait encore mieux que toi ! Lui, du moins, donnait signe de vie !... C'était hardi, cela ! Lamennais continue, avec une ironie de plus en plus mordante :

« Mais, dit-il, lorsque tout mouvement est
« éteint, lorsque le pouls a cessé de battre, que
« le froid a gagné le cœur, qu'attendre alors
« qu'une prochaine et inévitable dissolution ? »

Ainsi donc, ô mon siècle, tu vas mourir, ou plutôt tu es mort, tu vas tomber en pourriture. Ah ! s'écrie l'ardent Breton :

« Qui soufflera sur ces ossements arides pour
« les ranimer ?

« Le bien, le mal, l'arbre qui donne la vie et
« celui qui produit la mort, nourris par le même
« sol, croissent au milieu des peuples, qui, sans
« lever la tête, passent, étendent la main et sai-
« sissent leurs fruits au hasard. »

Remarquez la belle image : ces hommes qui passent, trop faibles pour relever même la tête, trop insouciants pour regarder, et qui cueillent,

au hasard, les fruits dont ils se nourrissent avec une bestiale indifférence.

Lamennais continue :

« Religion, morale, honneur, devoir, les prin-
« cipes les plus sacrés, comme les plus nobles
« sentiments, ne sont plus qu'une espèce de
« rêves, de brillants et légers fantômes, qui se
« jouent un moment dans le lointain de la pen-
« sée, pour disparaître bientôt sans retour. »

Encore une fois, quel style et quelles images !

« Non, poursuit l'implacable satirique, non,
« jamais rien de semblable ne s'était vu, n'aurait
« pu même s'imaginer... Il a fallu de longs et
« persévérants efforts, une lutte infatigable de
« l'homme contre sa conscience et sa raison,
« pour parvenir enfin à cette brutale insou-
« ciance... Contemplant avec un égal dégoût la
« vérité et l'erreur, il affecte de croire qu'on ne
« les saurait discerner, afin de les confondre
« dans un commun mépris : dernier degré de
« dépravation intellectuelle, où il lui soit donné
« d'arriver : *Impius, cum in profundum venerit,*
« *contemnit.* Quand l'impie est descendu dans les
« profondeurs du mal, il méprise. »

Je ne sais si c'est une illusion. Mais, il me semble que cette éloquence âpre, bilieuse, amère et ironique, mord jusqu'à l'intime de

l'être et produit une sorte d'épouvante et de contraction irrésistible, qui jette un froid dans l'âme, comme si l'acier pénétrait dans la chair vive.

Mais, après ce lugubre et éloquent tableau, il est aisé de comprendre quelle tâche immense c'était de réveiller son siècle de cet assoupissement léthargique, d'aller le forcer dans les indolences de sa conscience amollie, et de reconstituer sur des bases solides la foi religieuse, dépouillée cette fois des prestiges de la poésie.

Lamennais l'entreprit.

Il avait conscience de la grandeur et de l'originalité de cette tentative. Il l'écrivait à Joseph de Maistre, quand il reprochait aux vieux théologiens, ses confrères, de s'imaginer que rien n'a changé depuis cent ans, et de continuer à prouver la religion, à l'ancienne manière, par les miracles et les prophéties.

« Ils ne voient pas, dit-il, que ce genre de
« preuves ne fait maintenant aucune impression
« sur les esprits... Depuis que la raison s'est
« déclarée souveraine, il faut aller droit à elle,
« la saisir sur son trône, et la forcer, sous peine
« de mort, de se prosterner devant la raison de
« Dieu. »

Il le fait. Hardiment, il s'avance vers ce trône où la Raison croit avoir assis son règne de ré-

voltée, et, sortant des généralités dans lesquelles personne n'aime à se reconnaître, il touche sans ménagement la plaie vive de la société, il y promène un fer impitoyable, et la convulsion heureuse s'annonça par le succès de cette hardiesse, « vrai coup de tonnerre dans un ciel plat et silencieux. »

D'un coup d'œil, qui est celui du génie, l'abbé de Lamennais, tout le long de ce premier volume de l'*Essai sur l'indifférence*, dont l'immense retentissement resterait sans cela inexplicable, signala la cause principale, unique, du désordre social, dans a *négation du principe d'autorité.*

Négation de l'autorité divine de l'Eglise dans l'ordre surnaturel ;

Négation de l'autorité de la Révélation dans l'ordre philosophique et scientifique ;

Négation de la loi divine interprétée par l Eglise dans l'ordre politique ;

Négation de la loi de charité dans l'ordre social.

Le mal connu, le remède était facile :

Il consistait dans la restauration du principe d'autorité.

J'ose appeler toute l'attention du lecteur sur ces quatre points : ils nous serviront de jalons dans la suite de nos Etudes Menaisiennes. Faute

de les avoir bien compris et nettement présents, bien des adversaires de Lamennais lui ont prêté des doctrines et des vues qu'il n'a jamais eues, ce qui, pour le dire en passant, n'a pas peu contribué à irriter l'irascible chef d'Ecole.

Donc, quatre restaurations.

Restauration du principe surnaturel par la soumission de tous les dissidents qui, en présence des ruines accumulées par leurs principes, doivent comprendre qu'il n'y a de salut pour eux que dans le bercail.

Restauration du principe d'autorité dans la philosophie par la reconnaissance des droits qui appartiennent à l'Eglise, dépositaire et interprète de la révélation divine, de diriger et de préserver la raison humaine.

Restauration du principe d'autorité dans la société politique, par la reconnaissance des droits qui appartiennent à l'Eglise d'interpréter la loi morale et de résoudre les cas de conscience politiques comme les cas de conscience individuels.

Enfin, restauration du principe d'autorité dans l'ordre social, ou reconnaissance du droit de l'Eglise de continuer à exercer son action charitable, en servant d'intermédiaire entre les diverses classes sociales.

Tel était le programme !

Inutile de dire qu'il blessait trop de préjugés, froissait trop d'intérêts, contrariait trop de passions, pour ne pas amener une lutte !

## IV.

La lutte s'engagea aussitôt, vive, ardente, passionnée. En peu de jours, ce fut un orage, une tempête.

Il sera nécessaire de la raconter en détail, et d'exposer successivement les controverses religieuses, philosophiques et politiques, auxquelles elle donna lieu et dont nous apprécierons les résultats.

Nous entrons dans le cœur du sujet. Dès le prochain chapitre, nous y serons en plein.

Ici, je n'ai voulu qu'y introduire le lecteur, comme le premier volume de l'*Essai sur l'Indifférence* y introduisit la France et l'Europe.

En effet, tandis que le jeune clergé battait des mains et portait aux nues le nouvel Origène, le public se passionnait pour ce livre. On en vendait rapidement 40,000 exemplaires, et pas un

esprit, tant soit peu lettré, n'eut voulu avouer qu'il ne s'était point encore nourri de cette lecture, dont tout le monde parlait. La mode s'en mêla, les salons de l'époque se seraient crus déshonorés, si on n'y avait vu le volume en belle place.

Nos anciens nous ont souvent raconté que l'effet produit à Marseille ne fut pas moindre qu'ailleurs. Deux jeunes prêtres y jouissaient tous deux d'une réputation méritée, et la bonne société d'alors se disputait l'honneur de les recevoir. C'étaient l'abbé Eugène de Mazenod, plus tard notre évêque, et l'abbé Caire, qui faillit le devenir en 1839. Tous deux hommes de grand mérite et de grande vertu, les petites passions politiques du moment en avaient fait comme deux rivaux — c'est toujours la même histoire, et la veille nous indique sûrement ce que sera le lendemain. — Chacun d'eux avait dès lors son parti, et les salons de Marseille se divisaient sur leur nom. Mais, tous deux se rencontrèrent dans un ardent enthousiasme pour l'*Essai sur l'Indifférence*, et c'était une fête, chez tous, quand l'abbé de Mazenod, de sa voix vibrante, lisait une page éloquente, ou quand l'abbé Caire, avec ce ton d'exquise distinction qui le caractérisait, interprétait une autre page plus calme et mieux

dans son diapason, une page comme celle-ci, par exemple.

C'est intitulé : *l'homme, la vigne et le marais*, et Lamennais se propose d'y démontrer que le siècle nouveau, en suivant les errements du siècle précédent, court à l'abime. Selon lui, l'*Indifférence*, ce grand mal de la société à laquelle il s'adresse, n'est pas un mal primitif, originel, et ce n'est qu'après « avoir roulé d'abime en abime, « après avoir parcouru dans sa chûte tous les « degrés de l'erreur, sans pouvoir s'arrêter dans « aucun, » que la raison humaine s'est endormie dans cette tranquillité stupide.

Il ne fallait pas mettre le pied dans le sentier du mal et dans les voies de l'erreur, en se disant : Je m'arrêterai là ! On s'arrête mieux sur la terre ferme que dans la boue !

C'est ce que Lamennais veut démontrer.

Voici comment il s'y prend :

« Il faisait une chaleur pesante. Un homme aperçut, au bas d'un coteau, une vigne surchargée de grappes, et cet homme avait soif, et le désir lui vint de se désaltérer avec le fruit de la vigne.

« Mais entre elle et lui s'étendait un marais fangeux qu'il fallait traverser pour atteindre le coteau, et il ne pouvait s'y résoudre.

« Cependant, la soif le pressant, il se dit :
« Peut-être que le marais n'est pas profond ;
« qui empêche que je n'essaye, comme tant d'au-
« tres? Je ne salirai que ma chaussure, et le mal,
« après tout, ne sera pas grand. »

« Là-dessus, il entre dans le marais, son pied enfonce dans la bourbe infecte, bientôt il en a jusqu'au genou.

« Il s'arrête, il hésite, il se demande s'il ne serait pas mieux de retourner en arrière. Mais la vigne et ses grappes sont là devant lui, et il sent sa soif qui augmente.

« Puisque j'ai tant fait, pourquoi, dit-il, revien-
« drais-je sur mes pas ? Pourquoi perdrais-je
« ma peine ? Un peu plus de fange ou un peu
« moins, cela ne vaut guère désormais que j'y
« regarde. J'en serai quitte, d'ailleurs, pour me
« laver au premier ruisseau. »

« Cette pensée le décide ; il avance, il avance encore, enfonçant toujours plus dans la boue : il en a jusqu'à la poitrine, puis jusqu'au cou, puis jusqu'aux lèvres, elle passe enfin par dessus la tête. Etouffant et pantelant, un dernier effort le soulève et le porte au pied du coteau.

« Tout couvert d'une vase noire qui découle de ses membres, il cueille le fruit tant convoité, il s'en gorge. Après quoi, mal à l'aise, honteux

de lui-même, il cherche de tous côtés une eau limpide pour s'y nettoyer, Mais il a beau faire, l'odeur reste ; la vapeur du marais a pénétré sa chair et ses os, elle s'en exhale incessamment, et forme autour de lui une atmosphère fétide. S'approche-t-il, on s'éloigne. Les hommes le fuient. Il s'est fait reptile ; qu'il aille vivre parmi les reptiles (1). »

Ce style, ces allégories, cette vigueur de pensées et d'expressions saisissaient tout le monde.

Les étrangers eux-mêmes se sentirent entraînés dans le mouvement, on traduisit l'*Essai* dans toutes les langues européennes. Les rois se faisaient inscrire chez l'auteur, et plus d'un grand prince fit le voyage de France pour le connaître.

Le Pape voulut le voir, et, quand Lamennais se rendit pour la première fois à Rome, Léon XII, après l'avoir tendrement embrassé, le conduisit dans son appartement privé, où, à sa grande surprise, le jeune écrivain put se convaincre qu'il n'y avait, pour tout ornement, qu'un Christ, une belle image représentant la Mère de Dieu et le portrait de l'auteur de l'*Essai sur l'Indifférence.*

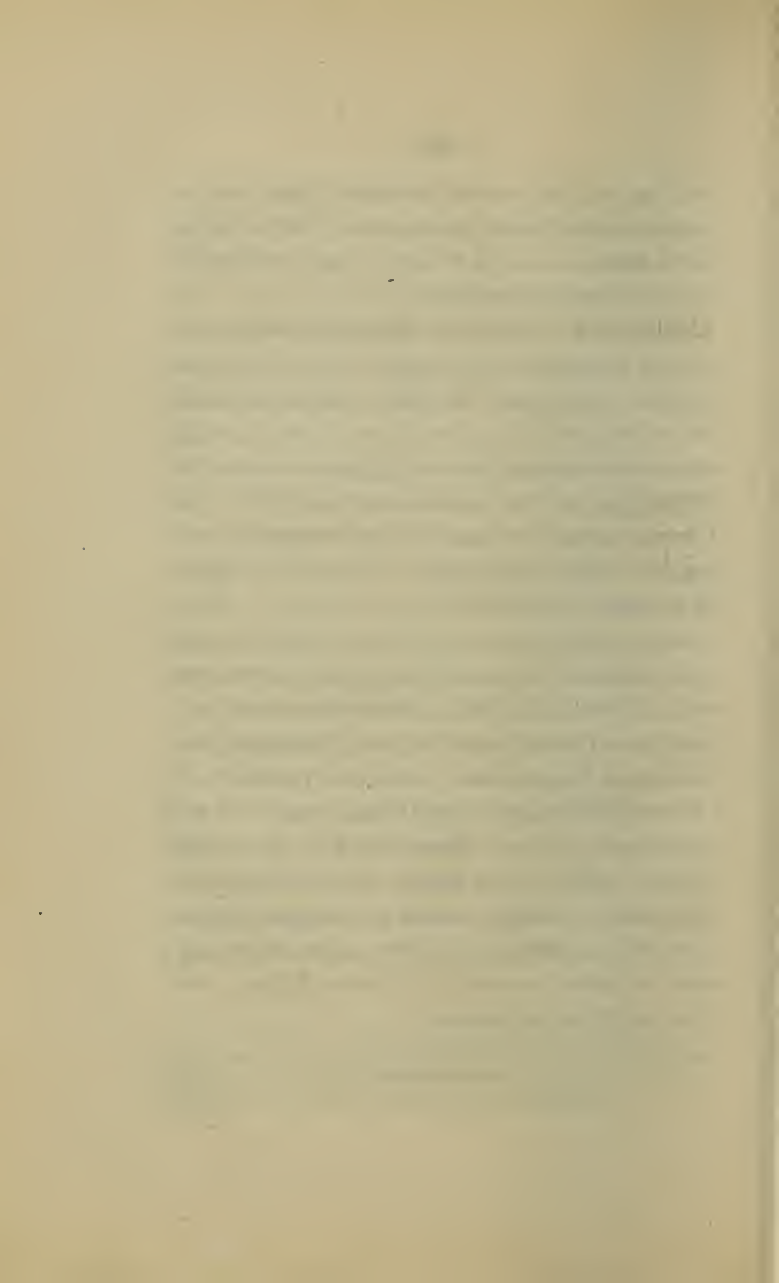
(1) Ce morceau, plus tard inséré dans un autre livre, dont nous parlerons en son lieu, circulait dès lors dans le public et ne contribuait pas peu à recruter d'ardents admirateurs au génie littéraire de Lamennais.

— Partout, chez les Cardinaux, chez presque tous les chefs d'ordre, partout on prédit au jeune prêtre français qu'il ne tarderait pas à être élevé aux honneurs du cardinalat.

Hélas ! il n'en fallut pas davantage pour soulever les haines de la jalousie. S'il avait voulu écouter, le nouveau Tertullien aurait entendu les prédictions de la malveillance envieuse, et si, après avoir écouté, il avait pu pénétrer dans les antres noirs de ces consciences basses et viles, il aurait surpris le secret de ces misérables, faisant des vœux pour que la chute de ce génie fût prompte et profonde !

Lamentable histoire, qu'il nous faudra suivre dans ses pages honteuses, et, quand nous aurons vu le prêtre tombé, déchu, découronné de sa couronne sacerdotale, nous n'aurons peut-être pour lui que de la pitié, mais, en toute hypothèse, et s'il nous faut lui jeter l'anathème, nous nous retournerons, un fouet d'ignominie à la main, vers les misérables qui ont hâté sa chute, et nous les cinglerons au visage, comme on marque les faux frères et les traîtres, que Dieu abomine et qui sont les pires ennemis de la sainte Eglise, dont ils se disent les serviteurs !

---



# LES DOCTRINES DE LAMENNAIS SUR LA CERTITUDE

*Sommaire.* — Un tremblement de terre sous un ciel de plomb. — Le plus célèbre et le plus vénéré des prêtres français. — Le dernier des Pères de l'Eglise. — La continuation de l'*Essai*. — Le défaut de la cuirasse. — La question de la certitude. — La Doctrine du Sens Commun. — Le Criterium de la Certitude. — L'Erreur de Lamennais. — Réfutation. — Absence de sens philosophique. — Les ennemis du dedans. — L'objection. — Une conclusion inattendue. — Absence de critique. — Une belle page de Lacordaire. — Les deux voies. — La foi est un don de Dieu. — Les adversaires de bonne foi. — Une devise orgueilleuse. — Le Lamennais de 1820 était déjà le Lamennais de 1832. — Il se fait le champion de la monarchie absolue. — Spectacle singulier. — Réservé cardinal *in petto*. — Le ton de la polémique religieuse à partir de cette heure. — Conclusion de Lacordaire.

L'effet produit par le premier volume de l'*Essai sur l'Indifférence en matière de religion* fut immense.

« Ce fut, selon la saisissante image de Joseph de Maistre, un tremblement de terre sous un « ciel de plomb. »

Montalembert a dit — et ce mot n'est qu'une constatation historique—que Lamennais se trou-

« va subitement « le plus célèbre et le plus vé-
« néré des prêtres français. »

Son premier volume de l'*Essai* l'avait fait proclamer hardiment par ses enthousiastes, « le der-
« nier des Pères de l'Eglise. » Nul, même parmi les envieux, n'osa réclamer.

## I.

Telle était la situation du grand écrivain, quand il se décida à publier la suite de son œuvre.

« L'Europe, dit Lacordaire, attendait la conti-
« nuation de son ouvrage. Il n'avait encore éta-
« bli que l'importance et la nécessité de la foi.
« Mais, où était la foi véritable ? Comment par-
« venir à la discerner ? Quelle était l'autorité
« régulatrice de la raison humaine ? Voilà les
« questions qui restaient à résoudre, et dont la
« solution, impatiemment désirée, devait causer
« plus tard de si profonds dissentiments. »

Ce fut, en effet la pierre d'achoppement. D'un coup-d'œil, les adversaires virent le défaut de la cuirasse, et, tandis que les admirateurs continuaient d'applaudir, fascinés par les entraîne-

ments de l'éloquence menaisienne, les ennemis ricanaient à la sourdine et fourbissaient les armes qui le tueraient à coup sûr.

« Après deux ans d'attente, dit encore Lacordaire, le second volume de l'*Essae sur l'Indif-*
« *férence* fut publié... Des hauteurs de la défense
« antique de la foi, du sein de l'éloquence qu'il
« avait répandue par flots contre les ennemis de
« la vérité, M. de Lamennais était descendu aux
« discussions arides de la philosophie, à la ques-
« tion de la certitude, tout à la fois la plus claire
« et la plus obscure de l'esprit humain. »

Lacordaire a raison.

La question de la certitude dans les connaissances humaines est le problème le plus redoutable, et cependant le plus important de la recherche philosophique de la vérité.

Qu'est-ce que l'homme peut savoir?

Et, quand il croira savoir, qu'est-ce qui lui indiquera avec certitude qu'il est en possession de la vérité, et non point le jouet d'une illusion ou la victime d'une erreur inévitable ?

Lamennais répond :

« Pris individuellement, l'homme ne peut rien
« savoir avec certitude ; mais, pris collective-
« ment, il peut savoir certainement quelque
« chose. »

En d'autres termes, la raison individuelle est impuissante, mais la raison commune ou universelle ne l'est pas.

De là, le nom de Doctrine du sens commun ou du consentement universel, donné au système de Lamennais sur la certitude.

## II

D'après le système de Lamennais sur la certitude, le consentement de tous les hommes est non pas un des moyens pour arriver à la vérité, mais le seul moyen qui puisse nous y conduire, c'est-à-dire pour employer la terminologie de l'Ecole, qu'il est le vrai *criterium* de la certitude.

C'est là l'erreur, et c'est de ce principe trop absolu que découleront plus tard les erreurs théologiques, philosophiques, politiques et sociales que, l'ennemi aura beau jeu de combattre chez l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence*.

Suivons à fond cette série de raisonnements, que la magie du style Lamenaisien empêcha plus d'un ardent défenseur de faire, comme nous le faisons aujourd'hui.

Le criterium de la certitude, c'est un principe par lequel nous pouvons distinguer le vrai du faux, le certain de l'incertain, et cela en dernier ressort et sans appel.

C'est un principe premier, universel, invariable, infaillible, que chacun de nous porte en lui-même, de manière à pouvoir le consulter sans peine et en toute circonstance.

Voilà la définition exacte et plénière du principe ou criterium de la certitude de nos connaissances.

D'après Lamennais, on n'a cette certitude que lorsqu'on a acquis la preuve que tous les hommes sont d'accord sur un point donné.

Voyons si ce consentement unanime, ce sens commun de tous les hommes, présente les conditions que nous venons de reconnaître indispensables au criterium de la certitude, savoir qu'il doit être premier, universel, invariable, infaillible.

Si nous examinons le principe Lamenaisien de sang-froid, nous serons amenés à reconnaître qu'il est erronné, non pas, encore une fois, que le consentement unanime des hommes ne puisse, en certains cas, être un indice certain de la vérité, mais parce qu'il est inexact d'affirmer

que ce sens commun est l'unique moyen de certitude.

En effet, ce n'est pas là un principe premier. Car, si j'admets que le consentement de tous les hommes est un indice de vérité, c'est parce que cela me paraît évident. Donc, ce prétendu principe premier en suppose un autre, qui est l'évidence.

De plus, ce n'est pas là un principe universel. S'il s'applique à un certain nombre de vérités premières, à ce qu'on appelle les axiômes, en revanche, les vérités déduites, celles qui supposent des raisonnements dont peu d'hommes sont capables, et les vérités de fait, qui ne sont accessibles qu'à un ou plusieurs individus, lui échappent complètement.

Il n'est pas invariable, car le sens commun d'une époque n'est pas toujours exactement le sens commun d'une autre.

Il n'est pas infaillible non plus, la longue histoire des variations de l'esprit humain sur une foule de points le démontre surabondamment.

Qu'on me pardonne ces discussions, un peu abstraites, et forcément concises. Elles sont indispensables à la suite de cette étude.

Mais, entre tous ses défauts, le criterium de

Lamennais en a un autre, qui est extrêmement grave : il est contradictoire.

D'après lui, en effet, les sens, la conscience et la raison nous trompent également, et seul, le consentement des hommes ne nous trompe pas.

Or, comment connaissons-nous le consentement unanime des hommes, si tant est qu'il nous soit donné de le connaître ? — Par les sens, qui seuls nous révèlent les choses du dehors.

Comment l'apprécions-nous ? — Par la raison, seul moyen d'appréciation que nous ait départi la sagesse divine.

Et comment connaissons-nous les opérations auxquelles notre esprit se livre pour la connaître et pour l'apprécier ? — Par la conscience, ou sens intime.

Mais, si les sens, la raison et la conscience sont des facultés trompeuses, elles nous tromperont sur le consentement universel comme sur toute autre chose. Singulier critérium dès lors, que celui auquel on ne peut avoir recours qu'au moyen de facultés incertaines !

Il est encore contradictoire dans un autre sens,

Il suppose que des individus, dont chacun en particulier est incapable de connaître la vérité avec certitude, la connaîtront avec cette certitu-

de là, dès qu'ils auront mis en commun les lumières qu'ils n'ont pas. C'est comme si on disait que tous les aveugles des deux mondes n'auraient qu'à se réunir pour voir clair. Je néglige beaucoup d'autres arguments. Celui-là me semble tellement concluant, qu'insister serait faire injure au lecteur : il a déjà reconnu que le système du consentement universel comme unique criterium de certitude porte en lui-même sa condamnation, et on peut dire à la lettre que sa fausseté est en raison directe de son originalité (1).

## III.

« La solution que proposa M. de Lamennais, dit Lacordaire, partagea violemment les esprits. »

Je le crois bien. Comment n'en eut-il pas été de la sorte ?

Dans son second volume, M. de Lamennais, ce champion si absolu de la foi, qui écrivait le 22

(1) Cette réfutation du système de Lamennais a été fort nettement présentée par l'éminent professeur de philosophie de la Faculté de Lettres de Lyon, M. Ferraz. Nous lui en avons emprunté la substance, et nous renvoyons le lecteur, désireux de plus longues déductions au livre du savant philosophe lyonnais.

janvier 1818 : « Je vais donner des preuves si « rigoureuses, qu'à moins de renoncer à dire *je* « *suis*, il faudra que l'on dise le *Credo* jusqu'au « bout, » ce même homme, sans s'en apercevoir, commence à faire cause commune avec les sceptiques.

Comme eux, avec les mêmes raisons qu'eux, il récusa tous les motifs de crédibilité reçus parmi les hommes : il n'y a d'autorité pour lui que celle qui résulte du consentement commun du genre humain.

Chose étrange assurément, dans un si grand esprit, à qui, nous le disions dès le début de ce livre, et c'est une conclusion qui s'imposera de plus en plus à nous, Dieu avait départi une intelligence merveilleuse et une éloquence incomparable, mais à qui il manqua toujours un sens, indispensable aux enseigneurs des peuples, le sens philosophique.

Chose étrange ! Il ne s'apercevait pas que précisément le consentement du genre humain le condamnait ; car, tous les motifs de croire, la sensation, la conscience, la raison, que rejetait l'*Essai*, le genre humain, comme on sait, les a toujours unanimement admis.

Encore une fois, en distinguant ce défaut de la cuirasse, les ennemis se frottaient les mains. Et,

par ennemis, — je n'ai guère besoin de le dire, — je n'entends pas ceux que, dans sa naïve simplicité, l'éloquent apologiste croyait peut-être seuls dignes de ce nom, les incroyants et les matérialistes que poursuivait sa verve intarissable. Non, ceux-là pouvaient être les ennemis du dehors, et, dans leur loyauté, se sentant battus, ils ne pouvaient s'empêcher d'applaudir à la vaillance du guerroyeur nouveau, qui tenait enfin, après cent ans et plus de triomphe pour elle, l'impiété à longueur de lance.

Je parle des ennemis du dedans, les pires de tous, de ceux qui tirent sur nous, par derrière, quand nous nous efforçons de faire notre devoir sur la brèche de la citadelle, où ils sont enfermés avec nous, traîtres glissés dans nos rangs fidèles, qui se réservent d'applaudir plus fort que les assiégeants, quand l'un des vaillants d'Israël sera tombé sur les remparts.

Ceux-là, quand ils virent où Lamennais s'engageait, se promirent de le tuer bientôt et de le tuer à coup sûr, en le déshonorant pour la gloire de Dieu et le plus grand bien de l'Eglise.

Lamennais eut l'instinct de leur projet, et il devina l'objection sous laquelle ils se disposaient à l'écraser.

Puisque le témoignage du genre humain est

tellement irrécusable qu'il doive être considéré comme un criterium infaillible, comme le criterium unique de la certitude, c'est au moyen de ce témoignage que nous devons distinguer la religion vraie des religions fausses. Or, le genre humain a longtemps été idolâtre. Le polythéisme ou l'idolâtrie est donc la vraie religion.

L'objection était sérieuse! Lamennais le sentit. Entêté comme un vrai Breton, il n'en voulut pas démordre, et il consacra de longs chapitres de la suite de l'*Essai sur l'indifférence*, à essayer de démontrer que l'idolâtrie ne fut pas un vain tissu d'erreurs, comme on se le figure ordinairement, car elle renferme des vérités importantes par lesquelles elle se rapproche du Christianisme.

Analysons les sophismes ingénieux, au moyen desquels l'habile écrivain essaie d'en arriver à une conclusion que l'on ne soupçonne pas.

Les idolâtres, dit-il, n'ignoraient pas le vrai Dieu ; mais, n'osant lever les yeux jusqu'à lui, ils honoraient des génies secondaires, destinés, dans leur pensée, à combler en quelque sorte l'abîme qui sépare le fini de l'infini : c'était, suivant lui, une corruption de la doctrine du Médiateur. — Ils avaient aussi coutume, pour la plupart, de rendre leurs hommages, soit à leurs

maîtres, soit aux morts vertueux qui avaient honoré la nation. Donc, concluait-il, l'idolâtrie « ne fut jamais que le culte des esprits bons ou mauvais, et le culte des hommes, distingués par des qualités éclatantes, ou vénérés pour leurs bienfaits, c'est-à-dire au fond le culte des anges et des saints. » Le mot *dieux* employé au pluriel ne signifiait pas autre chose. Mais, le culte que l'on rendait à ces anges vrais ou faux, et à ces hommes sanctifiés ou divinisés, n'excluait pas celui du Dieu éternel et suprême. Celui-ci était, en définitive, pour tout le monde, le seul et véritable Dieu, de sorte qu'on peut soutenir que le polythéisme n'a jamais existé !

Certes, voilà une conclusion inattendue !

Elle se trouve, tout au long développée, aux chapitres 3 et 4 de la 4[me] partie de l'*Essai*.

Lamennais fait valoir, en faveur de cette thèse originale, un grand nombre de preuves, qu'il emprunte, un peu confusément et sans beaucoup de critique, aux annales des anciens peuples.

Il consacra deux volumes à soutenir ce sophisme.

Telle était la fascination de ses admirateurs, que ces deux volumes, aujourd'hui si abandonnés

et si fatigants à relire, leur semblaient tout à fait sans réplique.

« Il nous en coûtait tant, dit un contemporain, « il nous en coûtait tant de brûler ce que nous « avions adoré ! »

Lacordaire a écrit une bien belle page sur cette fascination et sur le seul remède qu'elle put avoir.

Reposons-nous un instant à écouter ce beau langage, si humble dans sa magnificence, et si vrai dans sa pompe incomparable :

« Je me suis demandé, dit Lacordaire, com-« ment une philosophie, dont j'aperçois si claire-« ment le vice aujourd'hui, avait pu si long-« temps tenir ma raison en suspens ; et j'ai « compris que, luttant contre une intelligence « supérieure à la mienne, et voulant lutter « seul contre elle, il était impossible que je « ne fusse pas vaincu. Car la vérité n'est pas « toujours un auxiliaire suffisant pour rétablir « l'équilibre des forces ; autrement, jamais l'er-« reur ne triompherait de la vérité. Il faut donc « qu'il y ait dans le monde une puissance qui « soutienne les intelligences faibles contre les « intelligences fortes, et qui les délivre de l'op-« pression la plus terrible de toutes, celle « de l'esprit. Cette puissance, en effet, est

« venue à mon secours ; ce n'est pas moi qui
« me suis délivré, c'est elle. Arrivé à Rome, au
« tombeau des saints apôtres Pierre et Paul, je
« me suis agenouillé, j'ai dit à Dieu : « Sei-
« gneur, je commence à sentir ma faiblesse ;
« ma vue se couvre ; l'erreur et la vérité m'é-
« chappent également ; ayez pitié de votre ser-
« viteur qui vient à vous avec un cœur sincère ;
« écoutez la prière du pauvre. » Je ne sais ni le
« jour ni l'heure ; mais j'ai vu ce que je ne
« voyais pas, je suis sorti de Rome libre et vic-
« torieux. J'ai appris de ma propre expérience
« que l'Eglise est la libératrice de l'esprit hu-
« main ; et, comme de la liberté de l'intelli-
« gence découlent nécessairement toutes les au-
« tres, j'ai aperçu sous leur véritable jour les
« questions qui divisent le monde aujourd'hui ! »

Ah ! pourquoi le maitre n'a-t-il pas senti cela comme le disciple ? Pourquoi sort-il de Rome, plus obstiné que jamais dans son erreur superbe, tandis que le disciple, au front duquel rayonne, comme sur le sien, l'étoile du génie, a vu ses yeux se dessiller et la lumière rentrer à flots sous ses paupières engourdies ? Pourquoi ? Mystère !... La foi est un don de Dieu, et, quand l'âme l'a perdue, Dieu seul peut la rendre. L'éternité, en déchirant les voiles, nous révèlera les secrets

insondables de la sagesse divine dans le gouvernement des choses humaines.

Lacordaire vit clair tout d'un coup dans les questions qui divisent le monde aujourd'hui, et Lamennais s'enfonça dans les ténèbres des solutions antireligieuses et antisociales.

Ah ! c'est qu'on a beau être de son temps, on a beau sentir vivement les besoins de son époque, si l'on s'en fie uniquement à son sens privé, si l'on ne veut relever que de soi et laisser Dieu dans son ciel solitaire, sans regarder du côté où il montre la voie, on s'égare fatalement. Malheur aux hommes qui l'oublient ! Malheur aux croyants qui s'en passent ! Malheur surtout à l'apologiste, à l'apôtre, au prêtre qui enseigne autrement !

« Oui, s'écrie Lacordaire — et certes, de celui-là nul ne récusera le témoignage — le « monde cherche la paix et la liberté ; mais il « les cherche sur la route du trouble et de la « servitude. L'Eglise seule en fut la source pour « le genre humain, et seule, dans ses mamelles « outragées par ses fils, elle en conserve le lait « intarissable et sacré. Quand les nations seront « lasses d'être parricides, elles retrouveront là « le bien qu'elles ne possèdent plus. C'est pour« quoi le prêtre ne se mêlera pas aux querelles « sanglantes et stériles de son siècle ; il priera

« pour le présent et pour l'avenir ; il quittera
« son repas, comme Tobie, pour ensevelir les
« morts de la captivité ; il embaumera dans la
« charité les douleurs du monde, le plus qu'il
« pourra ; il prédira sans se lasser, aux généra-
« tions contemporaines, qu'il n'y a ni paix ni
« libertés possibles hors de la vérité ; il sera
« plein de compassion et d'espérance ; il recueil-
« lera les âmes qui souffrent et qui cherchent
« Dieu, versant sur leurs blessures la parole qui
« ranime ceux qui sont las ; il remerciera Dieu de
« vivre dans un temps où l'ambition n'est plus
« même possible ; il comprendra que, [illegible]
« hommes sont agités, plus la paix qui règne
« sur le front et dans l'âme du prêtre est une
« puissante chose ; que plus les hommes sont
« dans l'anarchie, plus l'unité de l'Eglise est
« une puissante chose : que plus les hommes
« sont forts en apparence, plus la faiblesse de
« l'Eglise, qui vit de la seule force de Dieu, est
« une puissante chose ; que plus le siècle pro-
« phétise la mort du christianisme, plus le
« christianisme en sera glorieux un jour, lorsque
« le temps, fidèle à l'éternité, aura balayé cette
« orgueilleuse poussière, qui ne se doute pas
« que, pour être quelque chose dans l'avenir, il
« faut être quelque chose dans le présent, et

« que rien ne mène à rien. Le prêtre enfin sera
« ce qu'est l'Eglise, désarmé, pacifique, chari-
« table, patient, voyageur qui passe en faisant
« le bien, et qui ne s'étonne pas d'être méconnu
« du temps, puisqu'il n'est pas du temps. O
« Rome, c'est ainsi que je t'ai vue!... »

Arrêtons-nous. Cette page, sublime de foi, d'éloquence et de poésie, nous achèverons de la lire quand nous achèverons ce chapitre.

Maintenant, il nous faut redescendre de ces hauteurs, où le génie a seul le privilége d'entraîner ceux qui l'approchent et suivre, dans la plaine où la mêlée est devenue si ardente, les phases du combat qu'a ouvert la continuation de l'*Essai sur l'Indifférence*.

## IV.

Tantôt, j'ai cru devoir flétrir ceux qu'animait le feu de l'envie, parmi les adversaires de Lamennais. On va le voir, tous ne le haïssaient pas, parmi ceux qui le combattirent, et plus d'un fut sincère. Ceux-là, nous les distinguerons comme on distingue, dans une guerre civile, un nuage de

tristesse sur le front des soldats forcés de tirer sur leurs frères révoltés.

Saint-Sulpice et tous les Séminaires de France protestent.

Les Evêques s'émeuvent en grand nombre contre les thèses menaisiennes.

Soyons attentifs : ici, l'âme de M. de Lamennais va se montrer à nu. Nous l'allons voir, capable de tout, sauf de se plier.

C'est lui-même qui l'a dit : « Si l'on me fait cardinal, ne croyez pas que je mettrai, dans mes armes, le roseau qui plie sans rompre, j'y mettrai le chêne, avec la devise : Il rompt, mais ne plie pas ! »

Le pieux abbé Carron, effrayé du déchainement universel, lui écrit une lettre touchante. En sage directeur qui pouvait tout dire, il n'hésite pas à mettre le doigt sur la lacune d'esprit de son cher dirigé, et le supplie de ne rien publier, dans des matières si graves, sans avoir, au préalable, consulté des théologiens éprouvés.

Savez-vous ce que répond Lamennais ? « Si
« l'on rejette mes thèses, je ne vois *aucun*
« moyen de défendre *solidement* la religion. »

Puis, il ajoute : « Au reste, j'ai demandé à
« Rome d'examiner mon livre : si le jugement

« m'est désavantageux, je suis décidé à ne plus
« écrire. »

Ainsi donc, d'une part, jamais avant lui, la Religion n'a été solidement défendue — et, d'autre part, si Rome n'est pas de son avis, il ne se rétractera point pour cela, il brisera sa plume.

Disons-le, avec tristesse, mais avec franchise.

Le Lamennais de 1820 était déjà le Lamennais de 1832.

L'humilité n'était pas là, et, ce grand homme oubliait qu'on n'est vraiment grand qu'à genoux devant Dieu.

## V.

Nous reviendrons sur ces choses.

En ce moment, je ne dois que suivre les débuts.

Désormais, l'auteur de l'*Essai* a trouvé sa veine : il sait comment on remue et domine les esprits. Il sent très-bien qu'il a pour lui les jeunes gens, les femmes, le jeune clergé, une foule d'âmes généreuses et dévouées, et qu'il en fera tout ce qu'il voudra.

Ce qu'il a d'absolu dans l'esprit et dans le langage plait aux natures ardentes, auxquelles les

nuances échappent et qui s'impatientent des objections de détail : le gros de la nation ne s'attache qu'aux couleurs tranchées, il devait suivre en masse le brillant étendard déployé si hardiment à tous les vents du siècle.

Puis, Lamennais sent bien qu'il n'est plus seul.

En 1818, c'était un simple apologiste de la Religion. Maintenant, il est devenu un écrivain politique, et, comme tel, l'idole d'un parti, de tout un parti, puissant alors en France, puissant dans toute l'Europe, où il finira, par certains excès, parfaitement notés par M. Foisset, par amener une réaction formidable et par faire acclamer l'avénement du parti libéral comme une délivrance, je veux parler du parti de la monarchie absolue.

En effet, après avoir combattu avec éclat dans le *Conservateur* (1818-1820), Lamennais était resté dans l'arène, quand Chateaubriand s'en retira, pour ne point accepter la censure.

Il avait écrit alors, avec de Bonald, dans le *Défenseur*, puis, dans une feuille quotidienne plus passionnée qu'aucune autre, le *Drapeau Blanc*.

Il éprouva dès lors combien le souffle de sa parole âcre et brûlante faisait vibrer à son gré la fibre catholique et la fibre royaliste.

Certes, je n'ai point dissimulé les fautes de l'ancien clergé. A ce moment, je n'en suis que plus autorisé à constater que ce fut une chose inouïe, de voir bientôt un simple prêtre gouverner souverainement les esprits dans l'Eglise de France, tout à fait en dehors et en dépit de l'Episcopat.

Et, pour que rien ne manquât à la singularité du spectacle, l'apôtre du gouvernement absolu, de la théocratie, ne dut cet empire qu'à l'application loyale du principe le plus antithéocratique qui soit au monde : le principe de la liberté de la presse.

Supprimez, en effet, cette liberté : à l'instant, le gallicanisme officiel a seul la parole, comme de 1682 à 1789, et l'abbé de Lamennais demeure frappé d'impuissance.

Au reste, ce n'était pas en France seulement qu'il était maître des esprits, l'Eglise entière l'acclamait comme son plus grand athlète.

Dans une allocution consistoriale, dont le cardinal Wiseman nous a conservé les termes, Léon XII déclare réserver *in petto* la création d'un cardinal, qu'il désigne par ces transparentes paroles : « C'est un écrivain accompli, dont les « œuvres ont non-seulement rendu un grand

« service à la Religion, mais réjoui et étonné « l'Europe. »

Ce cardinal, c'est Lamennais. S'il n'a point été publié alors, c'est que M. de Villèle n'admit point qu'un Français pût être décoré de la pourpre, sans la présentation du Roi, qu'il empêcha de le présenter.

Quoiqu'il en soit, à partir de son retour de Rome, l'auteur de l'*Essai* n'écoute plus qu'une pensée: la sienne !

Nul surtout ne savoura jamais avec autant de délices la volupté du mépris. Sous ce rapport, malgré tous les excès du journalisme contemporain, je ne crois pas qu'il eût un égal. Il introduisit dans la polémique chrétienne le procédé de Voltaire.

Bientôt, l'amertume de son langage devint contagieuse. Nous la suivons dans le *Mémorial catholique*, revue mensuelle de l'école Menaisienne. C'était une orgie d'esprit, de verve satirique et d'ironie impitoyable.

Une révolution fut opérée dans le ton de la polémique religieuse.

Certes, dit M. Foisset, sous la plume de Bossuet, au XVII^e^ siècle, la controverse n'avait manqué ni de vigueur, ni de puissance. Mais,

quelle mesure dans le langage, même à l'endroit de Luther et de Calvin !

M. Emery au XVIII$^e$ siècle, au XIX$^e$ M. Frayssinous, M. de Lamennais lui-même, dans sa *Tradition de l'Eglise*, étaient demeurés fidèles à ce grand exemple.

Mais, l *Essai sur l'indifférence* l'avait pris sur un tout autre diapason. La polémique du bien devint aggressive, hautaine, provoquante, prodigue d'amertume et d'ironie. Parfois même, en écoutant bien, on y surprenait des rires qui tournaient au ricanement.

D'abord, ce furent des représailles contre des hommes qui ne respectaient rien, fanatiques ennemis de Dieu et cyniques insulteurs de l'Eglise.

Bientôt, dans la *Défense de l'Essai* et dans le *Mémorial*, tous les adversaires de Lamennais, aigri par les contradictions, furent mis au pilori, et, dans ces exécutions périodiques, on ne saurait dire avec quel *dilettantisme* — passez-moi l'expression — les exécuteurs épuisaient toutes les formules de la dérision.

M. Guizot a rendu à bon droit au catholicisme ce témoignage que c'est une grande école de respect. Nul n'a moins mérité que Lamennais une part quelconque dans cet éloge. Parfois

même, comme nous aurons à le dire, l'injure dépasse les bornes de l'honnête, et, quand j'aurai à en citer des extraits, le respect que je dois à mes lecteurs m'empêchera de tout dire.

Du reste, la polémique était peu variée : il n'y avait que deux réponses, toujours couvertes des mêmes acclamations par le public des admirateurs fidèles.

Aux jésuites, qui tenaient en suspicion sa philosophie, il disait : « Vous n'y comprenez rien ! » — Aux sulpiciens et aux évêques, il répondait : Vous êtes des gallicans ! »

Sa tactique, nouvelle encore à ce moment, et, depuis si connue, consistait à écraser toute contradiction, en s'abritant du nom du pape.

Dès qu'il était contredit, il criait sus au gallicanisme ! On sait quel est l'empire des mots : Le gallicanisme, c'était la tête de Méduse ; sur les lèvres de M. de Lamennais et de ses amis, l'évocation du spectre gallican avait une vertu de répulsion magique, et Lamennais, « ce grand « esprit immodéré, » comme l'appelle Sainte-Beuve, en usait à plaisir.

Hélas ! quand cet ultramontain fougueux sera adjuré, au nom de ses principes, de se soumettre au pape, il établira une contradiction flagrante

entre ses principes et sa conduite. C'est alors que Lacordaire écrivit cette page merveilleuse, par laquelle s'achèvera ce chapitre, et que le disciple, fidèle aux enseignements reniés par le maître, s'écria :

« O Rome, c'est ainsi que je t'ai vue! J'ai « visité avec un amour infini les reliques toujours « pures de tes saints, et les reliques admirables « aussi de toutes tes grandeurs. Au pied soli- « taire de ton Vatican, je n'ai plus entendu les « clameurs de tes ennemis que comme une pâle « résurrection de ces voix d'esclaves qui, de « lustres en lustres, redisaient à ton Capitole « que ses triomphateurs étaient mortels. Mais « tu as hérité de leur gloire, et non de leur ca- « ducité. Après tant de siècles, je t'ai trouvée « debout, toujours vierge, toujouts mère, tou- « jours maîtresse, éternel outrage de l'erreur et « de l'impuissance humaine. Assise au milieu des « orages de l'Europe, il n'y avait en toi aucun « doute de toi-même, aucune lassitude; ton « regard, tourné vers les quatre faces du monde, « suivait, avec une lucidité sublime, le dévelop- « pement des affaires humaines dans leur liaison « avec les affaires divines ; seulement la tempête, « qui te laissait calme, parce que l'esprit de « Dieu soufflait en toi, te donnait, aux yeux du

« simple fidèle, moins accoutumé aux variations
« des siècles, quelque chose qui rendait son ad-
« miration compatissante. La croix brillait sur
« ton front, comme une étoile dorée et immor-
« telle ; mais c'était toujours la croix... O Rome!
« Dieu le sait, je ne t'ai point méconnue, pour
« n'avoir point rencontré de rois prosternés à
« tes portes ; j'ai baisé ta poussière avec une
« joie et un respect indicibles ; tu m'es apparue
« ce que tu es véritablement, la bienfaitrice du
« genre humain dans le passé, l'espérance de
« son avenir, la seule grande chose aujourd'hui
« vivante en Europe, la captive d'une jalousie
« universelle, la reine du monde. Voyageur sup-
« pliant, j'ai rapporté de toi, non de l'or, ou des
« parfums, ou des pierres précieuses, mais un
« bien plus rare, plus inconnu : la vérité. Une
« parole prophétique est sortie de ton sein ; et
« lorsque le temps aura fait un pas, lorsque sera
« accompli ce qui doit s'accomplir, cette parole,
« méconnue du monde présent, qui ne sait rien,
« éveillera dans son tombeau le pontife qui en a
« été l'organe, afin qu'il puisse entendre les ac-
« clamations de la postérité. O Rome ! un de tes
« fils, à qui tu as rendu la paix, de retour dans
« sa patrie, a écrit ce livre. Il le dépose à tes
« pieds, comme une preuve de sa reconnaissan-

« ce ; il le soumet à ton jugement, comme une
« preuve de sa foi ! »

Quelle école pourtant, que celle où les disciples parlaient un si beau langage ! Oh ! l'on aura beau dire, malgré ses fautes, malgré ses erreurs, l'Ecole Menaisienne est la plus grande chose de ce siècle. Il nous faut connaître à fond cette sublime institution, qui sera la gloire de notre temps et de notre pays, dans l'histoire universelle !

Le moment est venu de raconter la fondation, les origines et les premiers débuts de ce Port-Royal du XIX[e] siècle, l'Ecole de Lamennais.

---

# FONDATION ET DÉBUTS DE L'ÉCOLE MENAISIENNE

*Sommaire.* — Un entretien dans le salon des aumôniers de Henri IV. — Comment commença l'Ecole Menaisienne. — Un dessein insensé. — Une magnifique entreprise. — Vers la solitude. — Gerbet. — La Chesnaie. — Une peinture de Maurice de Guérin. — Lacordaire introducteur. — Souvenirs contemporains. — Ce qu'était l'homme chez le Maître. — Réponse au suprême appel des Jansénistes. — Puissance de l'Association. — Les premières racines. — La Congrégation de Saint-Pierre. — La maison de Malestroit. — Tristesses. — Le Chant des Morts.

## I.

C'est dans le salon des aumôniers du collége de Henri IV, à Paris, que naquit, sous le souffle pur d'une inspiration du prosélytisme catholique, l'école à laquelle la voix publique donna bientôt le nom de celui qui en fut l'âme.

L'histoire nous en a été conservée.

Deux jeunes prêtres, tous deux aumôniers du collége Henri IV, conversaient tristement, un

soir de décembre 1826, dans un petit salon, où ils aimaient à se réunir pour conférer ensemble des difficultés de leur ministère et des tristesses de la situation générale.

Le premier, vif et ardent, portait la tête haute et son regard s'animait à fréquents intervalles d'une flamme subite : c'était l'abbé de Salinis. L'autre, d'allures plus réservées, presque timide, écoutait plus volontiers qu'il ne parlait, c'était l'abbé Gerbet.

C'est l'abbé Gerbet cependant qui avait ouvert, ce soir-là, l'entretien, pour dire, avec une mélancolie toute religieuse, les déboires de sa journée d'aumônier.

M. de Salinis l'interrompit. Avec une verve toute juvénile, il exposa ses convictions sur la possibilité et les moyens d'exercer une action efficace en faveur du catholicisme.

« La France, dit-il, est lasse d'incrédulité,
« surtout de cette incrédulité brutale qui froisse
« le sentiment le plus intime de l'âme humaine,
« naturellement chrétienne, a dit avec tant de
« profondeur Tertullien : le respect pour Dieu
« créateur et pour son Christ ; elle aspire après
« une croyance positive qui satisfasse les besoins
« du cœur, sans blesser les lumières de l'intelli-
« gence. Pour tout dire en un mot, s'écrie le

« jeune aumônier, la France désire une croyance
« rationelle.

« Là est l'espérance, conclut-il, mais là aussi
« est le danger.

« Pour réaliser l'une et écarter l'autre, la mis-
« sion de l'apostolat catholique doit donc tendre
« à un double but : entretenir et développer le
« besoin de croire ; démontrer de toute manière
« que la seule croyance raisonnable est celle qui
« est contenue au symbole des apôtres, expliqué
« et développé par l'Eglise. »

Les deux jeunes prêtres en étaient là de leur entretien, quand un troisième interlocuteur, vêtu d'un habit sombre, et accueilli par les deux aumôniers avec une déférence visible, entra et prit part aussitôt à la conversation, dont il avait entendu les conclusions.

— « Vous voulez, dit-il, prouver à notre siècle
« que le catholicisme est la seule religion ration-
« nelle ; c'est bien, mais cela ne suffit pas, il faut
« lui démontrer que, s'il n'accepte pas le sym-
« bole catholique, il s'exile lui-même de la so-
« ciété des intelligences ; se met en dehors du
« sens, commun à tous les siècles et à tous les
« peuples ; en un mot, qu'il est fou. »

A ce langage, le lecteur aura reconnu, l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence.*

L'abbé de Lamennais continua, en s'animant :

— « Plus je vais, plus je me tiens sûr de con-
« traindre ces gens si fiers de leur incrédulité, à
« dire leur *Credo* jusqu'à la dernière syllabe, ou
« à avouer par leur silence, car je leur défendrai
« d'ouvrir la bouche, qu'ils ne peuvent pas dire :
« *Je suis !...* A l'œuvre donc, et nous sommes
« sûrs de courber le XIX$^e$ siècle sous le joug du
« catholicisme. »

Le doux abbé Gerbet, celui qui devait être le Mélanchton du nouveau Luther, répliqua timidement :

— « Maître, ne craignez-vous pas d'irriter la
« raison, au lieu de la courber par un procédé si
« absolu ? Ne vaudrait-il pas mieux réconcilier
« doucement l'âme humaine avec la religion, en
« lui montrant les harmonies intimes qui existent
« entre ses dogmes, ses préceptes, ses institu-
« tions et les besoins les plus profonds de l'hu-
« manité ? Comment résister, par exemple, à
« cette démonstration qui découvre dans l'Eucha-
« ristie la source la plus abondante de la vie mo-
« rale, de la vie sociale, le grand levier en un
« mot qui soulève l'humanité jusqu'au ciel ? Et,
« ce que l'on établit pour l'Eucharistie, on peut
« l'étendre à tous les sacrements, canaux abon-

« dants par lesquels la vraie vie se répand dans
« l'humanité. »

— « Eh bien ! dit Lamennais, ce point de vue
« complète le mien, et je ne le repousse pas. »
Puis, après avoir paru réfléchir, et fixant un
regard profond sur les deux jeunes prêtres, il
ajouta : « Mais, puisque nous voilà d'accord sur
« la possibilité d'exercer une action étendue sur
« notre société si malade, pourquoi ne réunirions-
« nous pas nos efforts ? Un seul homme n'a
« qu'une voix, toujours bien faible, malgré sa
« puissance, mais une association !... »

De là sortit une grande chose : une Ecole.

Quand on parcourt attentivement la marche
de l'humanité à travers les siècles, il n'est pas
difficile d'apercevoir que tous les développements
intellectuels, qui ont laissé un souvenir, ont trou-
vé leur principe dans l'influence exercée par une
Ecole.

Une Ecole ! c'est donc toujours, dans l'histoire
du monde, un fait grave, caractéristique, qu'il
importe d'étudier de près.

Je convie le lecteur à cette étude. Nous allons
commencer l'histoire de l'Ecole Menaisienne et
apprécier l'influence qu'elle exerçât sur la société
contemporaine.

## II.

A l'origine, il n'y avait aucun plan combiné, aucun projet sérieusement arrêté. Les âmes généreuses, qui avaient conçu la pensée d'unir leurs efforts, l'avaient fait dans l'unique dessein de réaliser un but, qui a frappé, par son impérieuse nécessité et son importance absolue, tous les bons esprits, au sein de l'Eglise, depuis la Révolution.

On ne remonte pas un courant impétueux, on l'endigue, on le dirige, en emprisonnant ses bonds désordonnés! Malheur à qui tenterait de dresser une barrière devant le Niagara : le torrent l'emporterait comme un fétu, et il se vengerait en inondant un peu plus les plaines environnantes.

On comprend ce que j'entends dire. Méconnaître les courants d'idées, au milieu desquelles nous nous mouvons, c'est insensé ! Vouloir les remonter et rebrousser chemin en arrière, c'est plus insensé encore. Disons-le, c'est criminel, parce que, devant l'obstacle, le torrent mugira

plus fort, tandis que, si vous lui bâtissez des rivages, il les caressera et les respectera !

Toutes les grandes âmes l'ont senti, et vous-même, qui que vous soyez, à quelque drapeau que vous ayez voué votre vie, dans cette évolution sociale, à laquelle les lois de l'histoire condamnent fatalement toute nation, au sein desquelles le militarisme précède toujours l'aristocratie, l'aristocratie précède le pouvoir centralisateur et monarchique, jusqu'à ce que la représentation nationale vienne tempérer ce pouvoir trop absolu, vous-même, dis-je, devant ce régime nouveau dont les soubresauts, parfois capricieux et violents, secouent le sol de la patrie, comme un géant qu'étouffe la montagne posée sur sa large poitrine, vous vous êtes posé la question mystérieuse et redoutable, vous avez interrogé l'horizon, et, écoutant le bruit des révolutions politiques, vous avez dit : Mon Dieu ! qui donc nous sauvera ? qui domptera la bête dont les rugissements nous épouvantent à intervalles de plus en plus rapprochés ?

La question se posa sur notre sol gaulois, il y a quatorze siècles. Au bruit des invasions franques, nos devanciers disaient : Qui donc musèlera le monstre barbare ? Anxieux et troublés, ils interrogeaient, comme nous, l'horizon. A l'ho-

rizon parut une croix, elle dominait un champ de bataille : c'était à Tolbiac ! Puis, cette lumineuse apparition, comme l'étoile de la Gentilité, courut au sein des firmaments assombris, et vint s'arrêter sur une basilique : c'était le baptistère de Reims !

L'Eglise avait soumis la race barbare, et, le pays des Francs domptés par elle devait s'appeler la nation très-chrétienne, celle dont Dieu se servira pour accomplir tous ses grands gestes dans l'histoire nouvelle, la France !...

Hommes de peu de foi, ne craignez rien ! L'Eglise a des promesses d'immortalité. Laissez-la faire, elle baptisera le régime nouveau, comme elle fit de l'ancien ! Mais, pour Dieu, laissons-la faire !..

L'Ecole, dont j'entreprends de parler, se donna cette mission :

Réconcilier la société moderne, sortie toute meurtrie de la Révolution française, avec le catholicisme, seule base possible et seul fondement solide de tout édifice social.

Certes, l'idée était grande, belle, généreuse : se faire les héritiers de saint Rémi, entreprendre de ramener au baptistère de Reims la race nouvelle, à qui l'avenir semble promis !

Cette pensée du génie et de l'apostolat avait be-

soin d'être mûrie. Le regard de Dieu seul pouvait la féconder.

Les fondateurs le comprirent, et, prenant le bâton du pèlerin à la main, comme autrefois les apôtres revinrent de la montagne où le Christ les avaient quittés, vers le Cénacle où les attendait son Esprit, ils quittèrent Paris, la capitale bruyante, où la mêlée empêche de voir clair et d'entendre, pour regagner la solitude : la solitude, le berceau de toutes les grandes œuvres.

## III.

Lamennais y arriva avec Gerbet, le doux abbé Gerbet celui de qui l'évêque de Tulle disait : « Il « était doux, aimable envers tous les hommes, ses « livres étaient de miel. Mais, quand la foi était « attaquée, quand l'impiété s'insurgeait contre « l'Eglise et le Christ, alors son génie s'enflam- « mait : il connaissait la colère aimante et la « haine parfaite, *perfecto odio oderam eos.* Il en- « trait en colère avec amour. »

Nous rencontrerons souvent, dans la suite, Gerbet à côté du Maître. Aujourd'hui, sur le chemin du désert, je salue avec amour et véné-

ration le compagnon, demeuré fidèle et qui ne cessa d'aimer, même quand il fallut se séparer du docteur, égaré loin de sa voie d'alors.

Il devint évêque, tandis que son illustre ami vivait loin du temple, où ils avaient prié et pleuré ensemble. Comme l'a dit le prélat éloquent, qui devait succéder à Gerbet sur le siége épiscopal de Perpignan : « Son caractère sincèrement ca-
« tholique était à la hauteur de son talent. Vous
« connaissez cette honorable histoire. Un jour,
« disciple et ami d'un nouvel Origène, il fut
« trop fidèle à son maître ; mais bientôt, comme
« Denis d'Alexandrie, mettant au-dessus des
« intérêts de l'école et des droits d'une intime
« amitié, les intérêts de la vérité et les droits de
« l'Eglise pour rester fidèle à la foi, il passa sur
« son propre cœur, suivant encore les traces
« du saint patriarche d'Alexandrie ; il réfuta par
« de savantes pages le philosophe égaré et pleu-
« ra sa chûte. »

L'abbé Gerbet avait alors 37 ans : à la fleur de l'âge, dans la ferveur de son sacerdoce, l'esprit ouvert à toutes les connaissances qui pouvaient servir la religion, et le cœur d'autant plus disposé à se donner que les affections les plus légitimes de la famille lui faisaient défaut ; avec cela, un grand dégagement des soucis tem-

porels, une grande douceur de mœurs, un caractère qui semblait aller de lui-même au-devant de la domination, en un mot, tout ce qui fait le disciple (1).

Lamennais, lui, avait déjà vécu 43 ans.

Ils arrivèrent tous deux à La Chesnaie, le 4 janvier 1825.

Aucun lieu, nous l'avons dit déjà, n'était plus propre à la méditation. Mais il nous faut faire plus ample connaissance avec cette retraite, alors si profondément inconnue du reste du monde, et depuis si célèbre.

La peinture en a été faite, de main de maître, par un des jeunes hommes que le nom magique de Lamennais attira plus tard à La Chesnaie, mort de bonne heure, mais immortalisé par les fleurs que jettera à pleines corbeilles, sur sa tombe gardée par l'amitié d'une sœur, le *Journal* si touchant et si beau de cette sœur, génie supérieur encore au frère, je veux parler d'Eugénie de Guérin.

(1) Nous avons consacré à Gerbet une étude, parue chez les mêmes éditeurs, où cette figure aimable et si attirante est peinte avec tous ses détails charmants.

## IV.

Le frère d'Eugénie, Maurice, accouru, comme tant d'autres, à la Chênaie, en écrivait :

« C'est du sein des bois, dans la retraite la « plus profonde et la plus sauvage que je vous « écris. Depuis trois semaines, me voici reclus, « mais reclus volontaire et trouvant dans un « désert, ce qui est bien rare : la société la plus « aimable et la plus douce amitié. Nous sommes « ici quatre fugitifs du monde, qui sommes venus « chercher auprès du Maître asile et lumière, et « c'est vraiment ici qu'il faut venir quand on « veut se réfugier dans l'étude et dans le Sei- « gneur.

« La Chênaie, continue Maurice de Guérin, est « une sorte d'oasis au milieu des steppes de la « Bretagne. Devant le château, s'étend un vaste « jardin coupé par une terrasse, plantée de til- « leuls, avec une petite chapelle au fond. J'aime « beaucoup ce petit oratoire où l'on respire la « paix de la solitude et la paix du Seigneur. « Au printemps, nous irons prier à travers deux « rangées de fleurs. A l'orient et à quelques pas

« du château, dort un petit étang, entre deux
« bois peuplés d'oiseaux dans la belle saison : et
« puis, à droite, à gauche, de tout côté, des bois,
« des bois, partout des bois. C'est triste mainte-
« nant que tout est dépouillé, que les forêts sont
« couleur de rouille, et avec ce ciel de Bretagne
« toujours nuageux et si bas qu'il semble vou-
« loir vous écraser ; mais, au retour du prin-
« temps, le ciel se hausse, les bois reprennent
« vie et tout sera charmant... »

Pas tant qu'il le croit, cependant !

Au printemps, ces beautés sylvestres, boca-
gères, seront bien près de redevenir sèches et
revêches. Alors, dira encore Maurice, « la Ches-
« naie me fait l'effet d'une vieille bien ridée, bien
« chenue, redevenue, par la baguette des Fées,
« jeune fille de seize ans et des plus gracieuses. »
Mais, sous la jeune fille gracieuse, la vieille, à de
certains jours, reparait. En plein juin, la belle
saison s'en est allée, un matin, on ne sait où ; le
vent d'ouest a tout envahi, comme un pasteur
humide, chassant devant lui ses innombrables
troupeaux de nuages ; à la verdure près, c'est
l'hiver, avec l'affligeant contraste de plus ; et
même, quand il y a splendeur, l'été, jusque dans
ses jours de solennité, a toujours, il le sent,
« quelque chose de triste, de voilé, de borné.

« C'est, dit-il spirituellement, c'est comme un
« avare qui se met en frais ; il y a de la ladrerie
« dans sa magnificence. Vive notre ciel du Midi,
« si libéral en lumière, si bleu, si longuement
« arqué. » Ainsi parle ces jours-là, presque en
exilé, celui qui ressonge à son doux nid du Cayla,
immortalisé par Eugénie !

J'ai voulu replacer sous les yeux du lecteur
ces tableaux, tracés par Maurice de Guérin et par
Sainte-Beuve : ils seront le fond de la scène à laquelle nous allons assister.

Calme, mais un peu triste, le séjour de la Chesnaie à déteint sur le génie de Lamennais et sur
les destinées de son Ecole.

Après le paysage, faisons connaissance plus
intime avec le Maître.

Je vais vous introduire, et c'est Lacordaire qui
nous annoncera.

## V.

L'homme que vous allez voir, dit Lacordaire,
« c'est un druide ressuscité en Armorique, et
« qui chante la liberté, d'une voix un peu sau-
« vage. Le ciel en soit béni ! Ce mot est éloquent

« sur toutes les lyres, même quand il n'y reste
« qu'une corde, comme à Sparte ! »

Mais, voici le Maître !

Les portraits, qui nous restent de lui, sont loin de faire revivre sa vraie physionomie, mobile, impressionnable, changeant avec les rapides impressions de son vaste et prompt génie.

Puis, il faut bien tout dire, il n'était pas beau.

C'est l'un de ses plus dévoués admirateurs qui le décrit en ces termes :

« Le grand homme est petit, grêle, pâle, yeux
« gris, tête oblongue, gros nez et long, le front
« profondément sillonné de rides qui descendent
« entre les deux sourcils jusqu'à l'origine du
« nez ; tout habillé de gros drap gris, des pieds
« à la tête ; courant dans sa chambre à fatiguer
« mes jeunes jambes, et, quand nous sortons
« pour la promenade, marchant toujours en
« tête, coiffé d'un mauvais chapeau de paille,
« vieux et usé... »

Et pourtant, il y a, dans la personne même de l'auteur de l'*Essai*, une séduction infinie.

J'en atteste le cardinal Wiseman, qui, de souvenir et trente ans plus tard, traçait de lui ce portrait :

« Il est difficile de dire comment il obtint sur
« les autres une influence si grande. Il était

« d'un aspect et d'une mine peu propres à com-
« mander le respect, dépourvu de dignité dans le
« maintien, de supériorité dans le regard et
« n'ayant aucune grâce extérieure. Plusieurs
« fois, à différentes époques, j'ai eu avec lui des
« entretiens prolongés ; il était toujours le mê-
« me. La tête penchée, tenant les mains jointes
« devant lui ou les frottant doucement l'une
« dans l'autre ; il savait, en répondant à ma
« question, se répandre en un flot de pensées
« coulant spontanément et sans rides. Il embras-
« sait en une fois le sujet entier et le divisait en
« ses différents points, aussi symétriquement
« que l'eussent fait Fléchier ou Massillon. Tout
« celà se faisait d'un ton monotone, mais doux,
« et son raisonnement était si serré, et pourtant
« si poli et si élégant, que, si vous eussiez
« fermé les yeux, vous auriez pu croire que
« vous assistiez à la lecture d'un livre accom-
« pli. »

Ses écrits nous ont peu préparé à faire sa connaissance intime et personnelle. Les livres sont pompeux et les polémiques sont acrimonieuses. L'homme, par contre, n'a nul éclat, et sa conversation n'a nul apprêt, nulle emphase, nulle pose.

Cet être frêle, chétif, souffrant, qui parle d'une

voix si basse et si unie, s'empare aussitôt de nous par sa simplicité même.

Plus l'écrivain vous aura choqué par son amertume et par sa hauteur, plus l'homme vous surprend, vous pénètre, vous charme, par sa simplicité, sa douceur et son abandon.

C'est par là qu'il s'empare, sans le chercher, ou sans paraître le chercher, de ceux qui l'abordent.

Maurice de Guérin en a rendu un naïf témoignage.

« J'éprouvais, dit-il, en abordant M. Féli (c'est « ainsi que nous l'appelons en famille), ce tremblement mystérieux dont on est toujours saisi « à l'approche des choses divines et des grands « hommes : mais bientôt ce tremblement se « changea en abandon et confiance, et je trouvai « que l'imagination nous donne une idée bien « fausse des grandes âmes, nous les représentant comme inaccessibles et en quelque sorte « redoutables pour le vulgaire ; bien loin de là ! « la gloire, vue de près, est simple et douce « comme un enfant, et nul n'est d'un plus facile « accès qu'un grand homme. M. Féli m'a, pour « ainsi dire, forcé à oublier toute sa renommée, « par sa douceur paternelle et la tendre familiarité de son entretien. Tout son génie s'épanche

« en bonté. Me voilà entre ses mains, corps et
« âme, espérant que ce grand artiste fera sortir
« la statue du bloc informe... »

Voilà ce qu'est Lamennais, le vrai Lamennais, tel que ses intimes l'ont connu. Nous sommes loin, on le voit, du caractère âpre, acariâtre, que les détracteurs systématiques lui ont prêté, pour le besoin de leurs thèses.

« Je ne saurais exprimer, dit un contemporain,
« à quel point il était bon, caressant, tendre
« même, » et Montalembert, longtemps après sa séparation du Maître, ne pouvait s'empêcher de dire : « M. de Lamennais savait être le plus
« caressant et le plus paternel des hommes. »

Toujours la même histoire ! Ce sont toujours ceux qui connaissent le moins qui parlent le plus volontiers de ce qu'ils ignorent, et, tandis que les amis se contentent de hausser les épaules, quand ils entendent raconter les détractions ridicules auxquelles leur ami a été en butte, les ennemis continuent de clabauder, et, comme ils crient plus fort, on finit par les en croire, et voilà une réputation faite !...

## VI.

Tel est donc l'homme qui, avec Gerbet, va

fonder cette grande chose, qu'on appelle une Ecole.

Au XVII[e] siècle, pour ruiner la pratique religieuse et pour détacher la France du centre catholique, les jansénistes avaient fait Port-Royal. Au XIX[e], pour ramener les âmes à la pratique sacramentelle, en les délivrant de l'indifférence en matière religieuse que Lamennais a flétrie, et en les attirant aux autels de l'Eucharistie que Gerbet a chantée, ces deux hommes veulent faire un Port-Royal nouveau, au frontispice duquel ils inscriront cette noble devise : réconciliation de la France avec le catholicisme romain !

Ah ! je l'ai déjà dit ailleurs (1), lorsque les derniers jansénistes se couchèrent dans leur tombe révoltée, ils avaient jeté une parole de mépris sur le Pontife de Rome et en avaient appelé du pape au futur Concile. J'ajoutais que ce Concile, en se réunissant, vit se dresser devant lui les spectres du jansénisme, réclamant une réponse à leur suprême appel, et que les Pères du Concile, réunis au Vatican, répondirent, en proclamant les droits du Siège de Pierre et en im-

(1) *Port-Royal.* Leçons professés en 1879-80 aux Facultés d'Aix et de Marseille.

posant, au nom du Saint-Esprit, silence aux sectaires.

Mais, ce que je ne pouvais pas dire encore à ce moment, c'est que la proclamation de ces vérités, tout opportune qu'elle fût, n'aurait pas été possible sans l'Ecole de Lamennais !

C'est elle qui a préparé les esprits, c'est elle qui a réduit au silence ces ennemis du dedans, dont j'ai déjà parlé, et dont je ne saurais assez indiquer la perfidie, car, ce sont eux qui tenaient en échec la parole apostolique et qui s'efforçaient, par mille entraves, de réduire à une suprématie presque purement nominale la primauté du vicaire de Jésus-Christ.

Nous le démontrerons avec surabondance.

Revenons-en au dessein des hôtes de La Chesnaie.

Hélas, que pourront-ils, confinés ainsi au fond de la Bretagne ? Sans doute, le maître a une plume assez puissante pour forcer toute raison à s'incliner devant Dieu, et le disciple sait parler au cœur le langage qui charme et fait aimer.

Mais les masses !... les masses resteront en dehors, et ce sont les masses qu'il faut atteindre, parce qu'elles font l'opinion, la plus grande puissance dans l'ordre intellectuel.

Ces deux hommes se recueillirent devant

Dieu, et, ouvrant l'Evangile, ils lurent cette parole du Maître souverain des intelligences et des cœurs : Là où deux ou trois — il n'en demande « pas davantage — là où deux ou trois seront « réunis en mon nom, je serai au milieu d'eux ! »

Quelle puissance ! L'expérience des siècles attestait l'irrésistible pouvoir sur les masses de ce grand levier, qu'on appelle l'Association.

Eh bien ! il faut s'associer, et s'associer au nom de Jésus-Christ.

Gerbet l'écrivait le 26 janvier 1825 à l'abbé de Salinis : « M. de Lamennais, en réfléchissant sur « le projet d'une société d'ecclésiastiques, dont « il a souvent parlé avec vous, a pensé qu'on « pourrait commencer par se réunir quatre ou « cinq, dans le but d'étudier et d'écrire. Le ca- « ractère de cette société fixerait de suite l'at- « tention publique.. Une fois l'établissement « formé, on pourrait prendre successivement « quelques jeunes gens... »

Il fallait des hommes ! Dieu se chargea d'en susciter.

On eût dit vraiment que le fondateur avait fait entendre, sur tous les points de la France, ce coup de sifflet dont il est question dans les prophètes, et qui rassemble les multitudes. « Un sifflement, dit Isaïe, s'entendra des extrémités de

la terre, et voilà qu'un peuple accourra aussitôt. »

Voyez plutôt.

La Lorraine envoie le savant abbé Rohrbacher, prêtre au cœur d'or, de foi naïve, d'une érudition presque sans bornes, qui écrira l'*Histoire de l'Eglise*, vengeresse des mensonges de Sismondi et de Fleury.

La Franche-Comté, qui avait donné déjà Gerbet, fournit d'autres prêtres de grand mérite : l'abbé Blanc, le vulgarisateur par excellence des doctrines romaines; l'abbé Godin, humaniste distingué ; l'abbé Gaume, dont le nom se mêlera à toutes les controverses religieuses de ce temps, et ce modeste abbé Bornet, à qui Gerbet mourant confiera ses dernières pensées et le soin de sa parole posthume, le fidèle disciple qui achève, à Bordeaux, dans la paix de Dieu, le soir pur et calme de sa belle carrière.

Le Dauphiné paie largement son tribut par une recrue qui vaut des multitudes, l'abbé Combalot, cette âme de feu, cet apôtre que tous ont entendu et qui, pendant plus de quarante ans, de sa voix puissante, soulèvera les masses. Quand Lamennais l'eut vu, il eut un enthousiasme qui s'épancha dans une admirable lettre à Gerbet, que je voudrais citer en entier, si elle était moins

longue : « Les temps se hâtent, dit-il, en empruntant le langage figuré des livres saints.
« *adesse festinant tempora*, *nox venit*, il faut
« laisser la cour et les abbés de cour. Les apô-
« tres n'allaient pas prendre conseil d'Hérode et
« de Pilate. Marchons droit et ne voyons que
« Dieu seul... »

La Bourgogne tenait en réserve la voix la plus éloquente et le cœur le plus apostolique de ce temps. On a nommé Lacordaire ! « Je ne
« l'avais vu que deux fois pendant quelques
« instants, dira-t-il sur son lit de mort, mais
« enfin c'était le seul grand homme de l'Eglise
« de France. M. de Lamennais, prévenu par une
« lettre qui lui annonçait ma visite et mon
« adhésion, me reçut cordialement. Il avait près
« de lui M. l'abbé Gerbet, son disciple le plus
« intime, et une douzaine de jeunes gens, qu'il
« avait réunis à l'ombre de sa gloire, comme
« une semence précieuse pour l'avenir de ses
« idées et de ses projets. »

Le Midi était représenté par les abbés de Salinis et de Scorbiac, qui, sans avoir fait acte d'adhésion abolue, pouvaient être considérés comme de la famille.

L'Anjou, la Normandie, notre Provence en

la personne de l'abbé Caire, avaient aussi répondu à l'appel.

Naturellement, la Bretagne devait occuper, dans cette phalange sacrée qui se formait sur son sol de granit, une place d'honneur, elle n'y manqua point, et, ces jours derniers, on célébrait à Rennes le cinquantième anniversaire d'un prêtre vénérable, qui proclame encore volontiers qu'il doit à la Chesnaie tout ce qu'il est devenu (1).

## VII.

Mais, la Providence semblait aller même au-delà des espérances que les fondateurs avaient pu concevoir.

Depuis quelques années, il existait, dans le diocèse de Rennes, une congrégation de prêtres, (connue sous le nom de *Saint-Méen*, parce qu'elle avait son siége principal dans l'établissement de cette petite ville), qui dirigeait les missions et le séminaire. Cette communauté avait été fondée par Mgr de Lesquen et par l'abbé Jean-Marie de Lamennais.

Or, en 1828, tous les prêtres profès de cette

(1) M. l'abbé Houet, aujourd'hui chanoine titulaire de la Métropole de Rennes.

congrégation, réunis pour la retraite, exprimèrent, à l'unanimité, le vœu que leur œuvre déjà florissante vint se fondre dans celle que l'abbé de Lamennais voulait établir, et, d'une voix également unanime, ils l'élurent supérieur-général.

L'œuvre, qui naissait ainsi du sein toujours fécond de l'Eglise et qui semblait devoir s'épanouir sans obstacle, sous les rayons de ce soleil qui a mûri tant de puissantes associations, avait un but réellement déterminé.

Rendre à Jésus-Christ, dans la personne de son Vicaire, l'empire que des mains sacriléges n'avaient que trop réussi à lui ravir ;

Renouer le lien qui rattache à l'ordre surnaturel tout l'ordre naturel de ce monde ;

Rendre à saint Pierre l'une des clefs déposée en ses mains pour le bonheur de l'humanité.

Cette pensée fondamentale se traduisit dans le titre même donné à la nouvelle association. On l'appela *Congrégation de Saint-Pierre.*

## VIII.

Mais, comment réaliser cette haute pensée.

Ici, suivons les intuitions du génie.

C'est par la science que l'on a voulu opérer le divorce entre la société du ciel et les sociétés de la terre, c'est principalement par la science qu'il faut travailler à rétablir l'ordre providentiel « L'Eglise, disait le Maître aux disciples enthou-
« siasmés, l'Eglise a une magnifique carrière à
« remplir : c'est à elle qu'il appartient de fécon-
« der le chaos et de séparer une seconde fois la
« la lumière dès ténèbres. »

C'est naturellement au clergé que revient cette mission.

Le clergé est-il à la hauteur de cette œuvre ?
« A entendre les hommes du monde, non ; on
« nous reproche, disait Lamennais, on nous re-
« proche amèrement, à nous, venus après la
« tempête, de manquer d'instruction, et l'impiété
« triomphe de ce qu'elle appelle notre ignorance.
« Il y a dans ce reproche une grande exagéra-
« tion et quelque fonds de vérité. Méprisons
« l'une et profitons de l'autre pour devenir le
« plus tôt possible ce qu'il est nécessaire que
« nous soyons. »

L'un des premiers buts de la nouvelle congrégation doit être d'élever le clergé à la hauteur de cet apostolat de la science.

De là à l'établissement d'une maison de hautes études, il n'y eut qu'un pas. Il fut bientôt fran-

chi, et l'on ouvrit à Malestroit, près de Ploërmel, cette maison qui devait être, comme on l'a dit, « le Cambridge ou l'Oxford de la France, « réparant les désastres du schisme! »

Un essaim d'intelligences d'élite y accourut, et ces jeunes gens, parmi lesquels Léon et Eugène Boré, ne formèrent bientôt qu'une famille, sous l'influence d'un principe admirable, qui tranchait dès lors sur les vieilles routines des maisons d'éducation, car, dit un contemporain, « c'était « un principe à Malestroit de laisser à chaque « individualité le plus de jeu possible, afin que « chacun pût se développer librement, et la « règle ne déterminait que les choses indispensa-« bles. »

A la vue de cette assemblée d'hommes d'élite, réunis pour la culture exceptionnelle des sciences sacrées, afin de veiller plus sûrement ensuite à l'arche sainte de l'unité catholique, la France s'émut et devint attentive.

Cette école ne devait être et ne fut que l'école de l'Eglise. Quelle force, même satanique, pourra rompre ce triple lien de la foi, de la science et de l'humilité !

Hélas ! je touche déjà à une lamentable histoire. Dès que l'arbre a verdi, l'insecte veni-

meux le salit de sa bave et commence à ronger les feuilles naissantes.

Nous le verrons à l'œuvre dès le prochain chapitre.

En ce moment, je ne peux que m'attrister, en voyant le fondateur, le chef de l'Ecole, s'émouvoir outre mesure des attaques de l'envie et des difficultés que l'homme ennemi suscitera toujours à toute œuvre, si elle est de Dieu, et à tout homme, s'il est le serviteur de Dieu.

« Il y a bien de l'amertume dans son âme, écrivait un des jeunes disciples du Chef, car i
« est bien amer, pour son génie, de voir sa
« pensée si mal comprise, de voir cette pensée
« si pure, si grande, si puissante pour le bien,
« poursuivie, harcelée comme une pensée anti-
« sociale ; de la voir si pieuse, si catholique, et
« chargée d'anathèmes comme une pensée im-
« pie... »

Cet homme, ce prêtre, qui avait demandé à Dieu la croix pour tout partage, succombait sous sa croix ! Il la trouvait trop lourde. Alors Gerbet, le doux abbé Gerbet s'approchait de lui, et demeurait son Cyrénéen.

C'est un autre de ses disciples, celui qui a signé de si charmants ouvrages, sous le pseudonyme de Charles Sainte-Foi, qui nous le raconte :

« D'ordinaire gai, aimable et charmant, il
« devenait tout à coup triste, taciturne... Et
« alors, tout notre petit Olympe était dans la
« gêne et dans l'émoi, comme lorsqu'un nuage
« fronçait les sourcils du grand Jupiter. Dans
« ces circonstances, c'était l'abbé Gerbet qui
« faisait les frais de la conversation, et qui, avec
« une grâce charmante, cherchait à voiler à tous
« les yeux les tristesses de son maître, et à in-
« terposer entre son chagrin et notre curiosité
« inquiète les saillies douces et aimables de son
« esprit toujours si placide et si serein. »

Le cœur de Lamennais devenait de plus en plus sensible aux mauvais procédés. L'injustice, les basses intrigues, les dénigrements systématiques, le dégoûtaient. « Oh! disait-il à Gerbet, « voyez-vous, mon ami, il me tarde de renoncer « à tout. Tout ce qui ressemblera le plus à la « mort me semblera le plus doux, » et il redisait le mot de saint Paul : « Nous n'avons point ici-bas notre patrie définitive, nous cherchons la patrie future, *futuram inquirimus*. Puis, avec un accent qui déchire l'âme, il ajoutait tristement : *Futuram, ô quando?* La patrie à venir, oh ! quand viendra t-elle ?

La mort lui apparaissait alors comme une délivrance, et il l'appelait avec des soupirs, où la

foi du chrétien se mêlait à la tristesse de l'âme désenchantée.

Un soir — c'était le soir de la fête des Défunts — le ciel, plus triste que de coutume, avait rompu ses nuages, et la plu e, tombant à flots, mugissait comme une mer déchainée. Des bruits d'orage remplissaient les bois de La Chesnaie. Lamennais descendit au lieu, où les siens étaient réunis. Il tenait à la main une feuille encore tout humide de son écriture. Il s'assit. Les disciples se serrèrent autour de lui, et, d'une voix rythmée, parmi les fracas de la tempête du dehors, il lut :

« Ils ont aussi passé sur cette terre, ils ont
« descendu le fleuve du temps ; on entendit leur
« voix sur ses bords, et puis l'on n'entendit
« plus rien. Où sont-ils ? Qui nous le dira ? Heu-
« reux les morts qui meurent dans le Seigneur.

« Pendant qu'ils passaient, mille ombres vai-
« nes se présentèrent à leurs regards : le monde
« que le Christ a maudit leur montra ses gran-
« deurs, ses richesses, ses voluptés ; ils le virent
« et soudain ils ne virent plus que l'éternité. Où
« sont-ils ? Qui nous le dira ? Heureux les morts
« qui meurent dans le Seigneur.

« Semblable à un rayon d'En-Haut, une croix,
« dans le lointain, apparaissait pour guider leur

« course : mais tous ne la regardaient pas. Où
« sont-ils ? Qui nous le dira ? Heureux les morts
« qui meurent dans le Seigneur.

« Il y en avait qui disaient : Qu'est-ce que ces
« flots qui nous emportent ? Y a-t-il quelque
« chose après ce voyage rapide ? Nous ne le
« savons pas, nul ne le sait ; et, comme ils di-
« saient cela, les rives s'évanouissaient. Où sont-
« ils ? Qui nous le dira ? Heureux les morts qui
« meurent dans le Seigneur.

« Il y en avait aussi, qui semblaient, dans un
« recueillement profond, écouter une parole se-
« crète, et puis, l'œil fixé sur le couchant, tout
« à coup ils chantaient une aurore invisible
« et un jour qui ne finit jamais. Où sont-ils ? qui
« nous le dira ? Heureux les morts qui meurent
« dans le Seigneur.

« Entraînés pêle-mêle, jeunes et vieux, tous
« disparaissaient, tels que le vaisseau que chasse
« la tempête. On compterait plus tôt les sables
« de la mer que le nombre de ceux qui se hâ-
« taient de passer. Où sont-ils ? Qui nous le
« dira ? Heureux les morts qui meurent dans le
« Seigneur.

« Ceux qui les virent ont raconté qu'une
« grande tristesse était dans leur cœur : l'an-
« goisse soulevait leur poitrine, et, comme fati-

« gués du travail de vivre, levant les yeux au
« ciel, ils pleuraient. Où sont-ils ? Qui nous le
« dira ? Heureux les morts qui meurent dans le
« Seigneur.

« Des lieux inconnus où le fleuve se perd,
« deux voix s'élèvent incessamment :

« L'une dit : Du fond de l'abîme, j'ai crié vers
« vous, Seigneur : Seigneur, écoutez mes gé-
« missements, prêtez l'oreille à ma prière. Si
« vous scrutez nos iniquités, qui soutiendra votre
« regard ? Mais près de vous est la miséricorde
« et une rédemption immense.

« Et l'autre : Nous vous louons, ô Dieu ! nous
« vous bénissons : saint, saint, saint est le Sei-
« neur Dieu des armées ! La terre et les cieux
« sont remplis de votre gloire.

« Et nous aussi, nous irons, là, d'où partent
« ces plaintes ou ces chants de triomphe. Où se-
« rons-nous ? Qui nous le dira ? Heureux les
« morts qui meurent dans le Seigneur. »

Ainsi ce grand homme consolait sa douleur, et, par la pensée des choses futures, cherchait à se résigner aux choses présentes.

Nous étudierons plus à fond cette souffrance, à coup sûr l'une des plus profondes de ce temps, et les remèdes que le sublime endolori inventa pour s'en guérir.

# LES ŒUVRES ASCÉTIQUES DE LAMENNAIS

*Sommaire.* — Sur le soir de la vie. — Approbation du Maître du Sacré-Palais. — Les pamphlets. — Opposition des Jésuites. — La critique du P. de Rozaven jugée par Mgr de Ladoue. — Oh ! que je serai bien là ! — Lamennais fut un prêtre pieux. — Ce qui manquait à sa piété. — Dispense du Bréviaire. — Récits de Charles Sainte-Foi. — Il y a du damné chez ce prêtre ! — Réponse de l'abbé de Salinis. — Récit de La Harpe. — Le mot de Fontenelle. — L'*Imitation de Jésus-Christ*. — Comment il faut la lire — Les *Réflexions* de Lamennais. — C'est mon meilleur ouvrage. — Témoignage de M. de Sacy. — Le pain des derniers jours. — Le *Guide du premier âge*. — Répulsion de Lamennais pour la direction des femmes. — La *bibliothèque des dames chrétiennes*. — La *Journée du chrétien*. — Autres œuvres ascétiques. — L'Hymne à la Pologne.

C'est un des plus ardents admirateurs de Lamennais, son propre neveu, l'ami des derniers jours, qui a dit de lui :

« Sa vie a été un long combat, une lutte à ou-
« trance. Absolu dans ses idées, il raisonnait
« avec une logique aussi savamment membrée
« qu'une charpente de fer, a dit M. de Lamar-
« tine. Or, la logique, au service d'un esprit ar-

« dent, le conduit quelquefois au-delà de la vérité.
« Dans l'étude de la société, il faut se garder de
« se laisser entraîner à la contemplation des
« idées pures, si l'on veut éviter de graves mé-
« comptes. »

Ces mécomptes avaient profondément altéré le cœur ardent de Lamennais. Il le répétait, un soir, sur la fin de sa vie, alors que, comme le lion qui se sent mourir, il s'était retiré dans un isolement à peu près complet. En songeant à tant d'amères déceptions, le vieillard sortit de la réserve, dont, sur ses vieux jours, il ne se départait presque jamais : il était si las des hommes !

« Mon ami, répétait-il à son neveu, si j'avais
« à prendre un emblème de ma vie, ce ne serait
« pas le roseau qui plie au vent, mais le chêne
« brisé par l'orage. Je romps et ne plie pas. »

Il disait vrai.

## I.

Sans doute, Lamennais avait erré. Il s'était trompé, en posant comme principe de la certitude, un fondement erroné. Je n'ai point dissimulé la fâcheuse caducité du principe qu'il avait cherché

à introduire dans la démonstration de la vérité catholique.

Je n'ignore pas non plus que les conséquences d'un principe faux mènent très loin dans les voies de l'erreur, surtout avec un logicien impitoyable, comme l'était Lamennais.

Mais, dans l'Eglise de Dieu, il y a un tribunal auquel tous peuvent faire appel. Lamennais lui-même suppliait qu'on examinât ses doctrines à Rome et qu'on mît fin, par un acte souverain, aux clabauderies dont il souffrait.

Rome répondit, par l'organe du Maître du Sacré-Palais, en permettant, avec une approbation très-élogieuse, de publier une traduction en italien de la *Défense de l'Essai sur l'indifférence.*

Il n'est pas difficile de comprendre le but de cette mesure.

Elle réservait la question de fond, et elle donnait satisfaction aux légitimes exigences du nouvel apologiste.

Cela ne faisait pas l'affaire des ennemis jurés de l'homme et de son Ecole.

Ils se livrèrent à une véritable débauche d'esprit grossier, sottisier, dont les pointes perçaient, comme un dard venimeux, cette âme trop sensible.

Si j'écrivais un mémoire, je ferais passer sous

les yeux du lecteur quelques échantillons des pamphlets publiés contre Lamennais.

Il y en a plus de 350 (1).

On lui refuse tout, on lui dénie tout, même le talent.

« Tout ce qu'il y a de vrai dans l'*Essai*, dit un de ces critiques, a été mille fois dit avant M. de « Lamennais et mieux que lui, même par ses « contemporains. »

Pour un autre, ce n'est qu'un plagiaire et un ignorant !

Pour celui-ci, ce n'est qu'un hypocrite et un mouchard !... etc.

Eh ! ne croyez pas qu'il s'agisse d'hommes vulgaires, de pamphlétaires de bas étage, qui aboient, comme des roquets, contre un ennemi trop grand pour eux.

Non, ce sont des noms parfois considérables, qui signent ces œuvres de la haine et de l'envie.

« Jetant de parti-pris et sans aucun ménage-

(1) Une de ces critiques de l'*Essai* se termine ainsi : « A la seule vue du plan de l'*Essai de l'indifférence*, il faut dire que l'écrivain n'entendait *rien* à son sujet : il n'a pas même fait un *Essai*. Il voulait élever un monument ; et il n'a pas su poser la première pierre ! Il a fait comme je ne sais quel philosophe indien, qui supposait le monde sur une tortue, et la tortue sur le vide.. »

Autant dire que cet écrivain, si acclamé, n'est au fond qu'un sot et un imbécile.

« ment l'anathème et l'outrage à l'écrivain », ils semblaient prendre plaisir à envenimer de plus en plus la blessure qu'ils avaient faite.

Ils entraînèrent plus d'un grand personnage et plus d'un prélat français dans cette voie, et n'oublièrent rien jusqu'à ce qu'ils eussent décidé une Compagnie celèbre à se déclarer pour eux.

Lamennais avait écrit de cette Compagnie :

« L'ordre tour entier des Jésuites ne fut qu'un « grand dévouement à l'Humanité et à la Reli- « gion Qui pourrait compter tous leurs bienfaits? « Qui les a remplacés dans nos chaires? Qui les « remplacera dans nos colléges ? » et douze pages sur ce ton.

Tout à coup, il apprend la détermination prise par un des théologiens les plus distingués de Rome, le P. de Rozaven, assistant, pour la France, du général de la Compagnie, de faire une réfutation de son système philosophique.

C'est Mgr de Ladoue, mort récemment évêque de Nevers, qui l'a dit : « Le ton général de la « discussion (du Père de Rozavon) affecte, à « l'insu probablement du vénérable auteur, un « ton de supériorité, qui va quelquefois, dans « l'expression, jusqu'à la suffisance et au mé- « pris. Presque à chaque instant, il dit ou sous- « entend que son adversaire n'a pas compris les

« théologiens, qu'il n'a pas lu, qu'il n'a pas
« étudié... »

Ce coup fut plus sensible à Lamennais que tous les autres. Sa correspondance en fait foi, dans des termes amers, où l'on sent l'âme blessée jusqu'à ses plus intimes profondeurs.

Maurice le raconte à sa sœur :

« Eugène Boré m'est arrivé, tout ému, la
« larme à l'œil. — Qu'avez-vous ? — M. Féli
« m'a effrayé. — Comment? — Il était assis
« derrière la chapelle, sous les deux pins
« d'Ecosse; il a pris son bâton, a dessiné une
« tombe sur le gazon et m'a dit : « C'est là que
« je veux reposer ; mais point de pierre tumu-
« laire, un simple banc de gazon. Oh ! que je
« serai bien là ! » J'ai cru qu'il se sentait malade,
« qu'il prévoyait sa fin prochaine. Au reste, ce
« n'est pas la première fois qu'il est agité de
« pressentiments; il nous dit, en partant pour
« Rome : « Je ne compte pas vous revoir, faites le
« bien que je n'ai pu faire. » Il est impatient de
« mourir. Ce monde est si misérable pour toute
« âme chrétienne, et surtout pour une âme
« chrétienne comme celle-là ! »

## II

Lamennais avait effectivement une âme chrétienne.

Etudions-le un moment à ce point de vue, si négligé par ses adversaires, et même par ses admirateurs. Nul, que je sache, parmi les disciples qui prirent la défense du Maître honni, bafoué, moqué et insulté, n'ayant songé à tirer de l'ombre ce côté du caractère de l'homme qu'ils défendaient.

Si, au lieu d'un chapitre forcément concis, et où il faut se contenter d'effleurer le sujet, sans citer les pièces justificatives, si je pouvais ici traiter plus en détail de cet important point de vue, sa correspondance me fournirait une ample moisson de matériaux pour élever à sa mémoire un monument sur lequel, avec l'abbé Carron, avec Gerbet, avec Maurice de Guérin, il y aurait lieu d'écrire : Lamennais fut une âme religieuse, c'était un prêtre pieux !...

Ah ! je sais bien ce qui manqua à cette piété, pour être la piété qui garde la vertu sacerdotale, et les adversaires ne m'apprendront rien, quand

ils insisteront sur une objection, dont je tiens à déblayer mon terrain, en l'exposant dans sa crudité brutale.

C'est à M. de Pontmartin que j'en emprunterai l'expression, d'autant que, comme on va le voir, il ne l'a pas ménagée :

« Il s'était fait dispenser par le Pape Léon XII,
« de réciter le Bréviaire, sous prétexte qu'il em-
« ployait mieux son temps à écrire d'éloquents
« ouvrages pour la défense du Christianisme. Au
« premier abord, cette pieuse servitude du Bré-
« viaire paraît indigne d'une haute intelligence.
« En l'imposant, comme compagne, au sacer-
« doce, l'Eglise a fait preuve, comme en toutes
« choses, d'une profonde connaissance du cœur
« humain et de la vie intérieure Elle maintient
« l'âme d'un prêtre dans un contact journalier
« avec les livres saints, tout en le protégeant
« contre ses propres pensées par ce paisible re-
« cueillement et cette douce quiétude qu'assure
« le retour régulier des mêmes exercices. En
« outre, Lamennais disait rarement la messe et
« profitait, à la Chesnaie des libertés de la cam-
« pagne pour remplacer la soutane et le tricorne
« par une redingote grise et un chapeau de
« paille. On le voit, ce soldat de l'Evangile s'ad-
« jugeait sans façon les priviléges d'un chef de

« compagnies franches. Il se plaçait au-dessus
« ou à côté des devoirs imposés ou conseillés par
« la religion qui avait béni sa cuirasse et son
« épée. Lorsqu'il lui plut de déserter, il n'eut,
« ni à quitter sa guérite, ni à oublier sa consigne,
« ni à jeter son uniforme. »

Je ne dissimule pas l'objection.

J'y insiste même.

Les ecclésiastiques, qui me font l'honneur de lire ces pages, peuvent s'en souvenir. Il y a quelques années, l'un des plus éloquents prédicateurs du clergé, mort ces temps derniers à Toulouse, le Père Caussette, disait, dans l'un de ses plus beaux discours de retraite pastorale, en parlant de la chute de l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence* :

« Un jour, je causais avec un prêtre grave et
« bien informé de cette ruine effrayante ; il me
« disait : Devinez-en la cause ? — Je lui répon-
« dis : Le prétexte du second Tertullien, comme
« du premier, serait-il les traitements qu'il a
« reçus des clercs de Rome ? — Je ne le crois
« pas. — Serait-ce la corruption du cœur ? — Je
« ne le crois pas. — Serait-ce, enfin, ce que tout
« le monde a pensé, entêtement d'orgueil ? —
« Oui et non : l'entêtement de l'orgueil ne fut que
« l'effet ; la cause, la voici : le brillant controver-

« siste ne récitait pas son Bréviaire. Les disci-
« ples de la Chesnaie s'en étant aperçus, lui en
« firent l'observation ; il répondit que, vu l'im-
« portance de ses travaux, Léon XII lui avait
« donné dispense. Cette dispense était-elle un
« mensonge ? Je ne sais pas ; mais, ce que je
« sais bien, c'est qu'un prêtre, assez cuirassé
« contre le remords pour supprimer son Bré-
« viaire sans étouffer dans ce silence douloureux,
« un prêtre, assez confiant en lui-même pour
« croire qu'il peut se passer d'un tel appui sans
« défaillir, celui-là porte dans son âme le germe
« de tous les scandales et de toutes les aposta-
« sies. »

En effet, il y a tout dans le Bréviaire, tout pour l'âme et pour le cœur, et si, durant ses heures tristes, un prêtre n'a pas senti le bonheur de faire bercer sa douleur par la douce mélodie des Psaumes, c'est une preuve qu'il connait peu les dons de Dieu.

Que Lamennais ait eu tort, mille fois tort, de renoncer à ces exercices pieux qui, sans être la piété elle-même, en sont l'aide, le soutien et l'indispensable condiment, je le confesse.

Mais que, pour cela, il faille conclure que jamais ce prêtre n'a été sincère dans son dévouement à Dieu et à l'Eglise ; que jamais il n'ait

pratiqué avec conviction les vertus de son état : voilà ce que je ne peux pas laisser dire sans protester, et pourtant cela a été dit, et dans des termes autrement durs que ceux que je viens d'employer.

Charles Sainte-Foi raconte, de la piété de son maître, une foule de traits charmants, qui l'autorisent à conclure à l'encontre des détracteurs systématiques :

« Il était pieux, il aimait Dieu, il le priait avec ferveur, le servait avec fidélité. Il suffisait pour s'en convaincre d'assister à sa messe et d'être témoin du recueillement avec lequel il la disait. »

Cette piété, douce, simple, se manifestait à propos des moindres détails.

« Les chants de l'Eglise et les vieux cantiques le touchaient quelquefois jusqu'aux larmes. Jamais je n'oublierai les extases de cet homme, lorsqu'il faisait chanter à l'abbé Gerbet une mélodie que Choron avait découverte et qu'il avait adaptée à l'hymne de la Toussaint. Mais, il fallait qu'elle fût chantée par l'abbé Gerbet, car lui seul savait donner à sa voix ces inflexions qui sont comme les notes intérieures et immatérielles d'un chant, et qui sont aux notes invisibles ce que l'esprit est au corps. Vous auriez vu alors sa figure longue et sévère s'épanouir et

comme se dissoudre dans un sourire triste et doux, et le feu de son regard se voiler sous un nuage humide,

« Cet air, ajoute Sainte-Foi, je ne l'oublierai plus jamais ; il est pour moi un son mélodieux et une image délicieuse. Il flatte et mon oreille et mes yeux, car jamais je ne le chante, sans voir devant moi les visages émus et recueillis de tous ces hommes avec qui j'ai vécu, et que la main du temps a dispersés loin de moi.

Quand il revint de son premier voyage à Rome, où le Pape l'avait si tendrement pressé sur son cœur, et lui avait montré quel ornement son souvenir et son image faisaient à son cabinet de travail, pendant que toute la presse catholique retentissait des témoignages d'estime et d'affection que le vicaire de Jésus-Christ s'était complu à prodiguer au futur cardinal, un duc et pair, de ses ennemis acharnés, faisait circuler, à Paris et en province, copie d'une lettre qu'il assurait avoir reçue de Rome, et où l'on attribuait à Léon XII des sentiments bien différents : « Il y « a, aurait dit le Pape, il y a du damné, de « l'apostat chez ce prêtre, et il faut s'épouvanter « en le regardant, sans trahir aucun de nos « pressentiments. »

C'est l'abbé de Salinis qui répondit à la perfide

tactique de cette lettre. Il en appela à la lecture d'un ouvrage, « œuvre à part, disait-il, qui ho-
« nore l'âme autant que le génie de l'illustre
« écrivain. On éprouve, en la lisant, une onction
« touchante, qui ne peut venir que du cœur ; la
« piété, l'amour divin y parlent une langue qui
« n'a pu être apprise que dans la méditation, et
« aux pieds de Jésus-Christ. »

Quelle est donc cette œuvre ?

## III.

Je demande au lecteur la permission d'y insister un peu, elle me semble capitale dans la vie littéraire et dans la carrière apostolique du nouvel apologiste.

Un incrédule célèbre du siècle dernier nous servira d'introducteur.

C'est La Harpe.

« J'étais, dit La Harpe, dans ma prison, seul,
« dans une petite chambre, et profondément
« triste. Depuis quelques jours, j'avais lu les
« psaumes, l'Evangile et quelques bons livres.
« Leur effet avait été rapide, quoique gradué.
Déjà j'étais rendu à la foi : je voyais une lu-

« mière nouvelle; mais elle m'épouvantait et me
« consternait, en me montrant un abîme, celui
« de quarante années d'égarement. Je voyais
« tout le mal et aucun remède : rien autour de
« moi qui m'offrît les secours de la religion.
« D'un autre côté, ma vie était devant mes yeux
« telle que je la voyais au flambeau de la vérité
« céleste : et de l'autre, la mort, la mort que
« j'attendais tous les jours, telle qu'on la rece-
« vait alors. Le prêtre ne paraissait plus sur
« l'échafaud pour consoler celui qui allait mou-
« rir; il n'y montait plus que pour mourir lui-
« même. Plein de ces désolantes idées, mon
« cœur était abattu, et s'adressait tout bas à
« Dieu, que je venais de retrouver, et qu'à peine
« connaissais-je encore. Je lui disais : Que dois-
« je faire ? Que vais-je devenir? J'avais sur une
« table un livre, et l'on m'avait dit que, dans
« cet excellent livre, je trouverais souvent la
« réponse à mes pensées. Je l'ouvre au hasard,
« et je tombe, en l'ouvrant, sur ces paroles :
« *Me voici, mon fils, je viens à vous, parce que*
« *vous m'avez invoqué.* Je n'en lus pas davan-
« tage : l'impression subite que j'éprouvai est
« au-dessus de toute expression, et il ne m'est
« pas plus possible de la rendre que de l'oublier.
« Je tombai la face contre terre, baigné de lar-

« mes, étouffé de sanglots, jetant des cris et des
« paroles entrecoupées. Je sentais mon cœur
« soulagé et dilaté, mais en même temps comme
« prêt à se fendre. Assailli d'une foule d'idées et
« de sentiments, je pleurai assez longtemps, sans
« qu'il me reste d'ailleurs d'autre souvenir de
« cette situation, si ce n'est que c'est, sans au-
« cune comparaison, ce que mon cœur a jamais
« senti de plus violent et de plus délicieux ; et
« que ces mots : *Me voici, mon fils !* ne cessaient
« de retentir dans mon âme, et d'en ébranler
« puissamment toutes les facultés ! »

Que de grâces cachées renferme un livre, dont un seul passage, aussi court que simple, a pu toucher de la sorte une âme longtemps endurcie par l'orgueil philosophique !

Quel est donc ce livre, si puissant et si fécond que non-seulement il renferme des pensées propres à toucher une âme, mais qu'il est encore tellement rempli d'admirables conseils pour toutes les circonstances de la vie, que, en quelque position qu'on se trouve, on ne le lit jamais sans fruit.

Encore une fois, quel est ce livre ? Est-il sorti d'une main d'homme ?

Oui, « c'est le plus beau qui soit sorti de la

« main des hommes, puisque l'Evangile n'en
« vient pas ! »

C'est Fontenelle qui répond ainsi.

Ce beau livre fut écrit dans une solitude, et, tout d'un coup, comme le Nil, il épancha ses ondes fertilisantes sur tous les déserts du monde ; mais, comme le Nil aussi, il cacha sa source et ne manifesta point son origine.

On a fait des recherches immenses pour découvrir le nom d'un pauvre solitaire du XIIIe siècle. Qu'est-il résulté de tant de travaux ? Le solitaire est demeuré inconnu, et l'heureuse obscurité où s'écoula sa vie a protégé son humilité contre notre vaine science.

Ainsi, les splendides cathédrales du même siècle jetaient, dans les airs, leurs ogives hardies, et s'élançaient, comme un hymne de pierre, vers l'Eternel, sans que l'ouvrier sublime consentît à signer de son nom les bases où son cœur l'avait assise.

Ce livre, que toutes les âmes, meurtries aux pierres du chemin, que toutes les vies, déchirées sur leur route, ont pris, lu, relu et baisé, vous l'avez déjà nommé, car, il n'y en a qu'un seul de qui on puisse parler ainsi, en réveillant tous les échos de l'humanité...

C'est l'*Imitation de Jésus-Christ.*

Les quatre livres qui la composent ne pouvaient manquer d'attirer Lamennais.

Nul peut-être, mieux et plus que ce grand souffrant, n'a recherché, goûté, senti et fait partager, comme lui, ce calme ravissant, cette paix inexprimable, qu'on éprouve, en les lisant avec une foi docile et un humble amour.

« Il semble, disait-il, que les bruits de la terre
« s'éteignent autour de nous. Alors, au milieu
« d'un grand silence, on n'entend plus qu'une
« seule voix qui parle du Sauveur Jésus, et
« nous attire à Lui comme par un charme irré-
« sistible. L'âme transportée aspire au moment
« où se consommera son union avec le céleste
« Epoux. Et l'esprit et l'époux disent : Venez !
« Et que celui qui écoute dise : Venez ! Oui, je
« viens, je me hâte de venir. Ainsi soit-il. Ve-
« nez, Seigneur Jésus ! »

Mais, ce livre mystérieux exige — qu'on ne s'y trompe pas ! — il exige, comme autrefois les profondeurs sacrées où la Divinité abritait ses oracles, il exige, comme le buisson ardent l'exigea de Moïse, qu'on secoue, avant de l'approcher, la poussière du chemin.

C'est Lamennais encore qui nous l'apprend. Ecoutons-le, et qu'on me pardonne d'insister sur ces choses de la vie mystique, sans lesquelles nous

n'aurions point pénétré l'intime du grand homme. Ecoutons-le, et songeons, en l'écoutant, que celui qui parle, était accusé, à ce moment-là même, de n'avoir rien de ce qui fait l'homme vertueux.

« L'*Imitation*, dit-il, demande un cœur pré-
« paré. On peut, jusqu'à un certain point, en
« sentir le charme, on peut l'admirer sans qu'il
« résulte de cette stérile admiration aucun chan-
« gement dans la volonté, ni dans la conduite.
« Rien n'est utile pour le salut que ce qui repose
« sur l'humilité. Si vous n'êtes pas humble, ou,
« si, au moins, vous ne désirez pas le devenir, la
« parole tombera sur votre âme comme la rosée
« sur un sable aride. Ne croire que soi et n'ai-
« mer que soi, est le caractère de l'orgueil. Or,
« privé de foi et d'amour, de quel bien l'homme
« est-il capable ? A quoi lui peuvent servir les
« instructions les plus solides, les plus pressan-
« tes exhortations ? Tout se perd dans le vide de
« son âme, ou se brise contre sa dureté. Humi-
« lions-nous, et la foi et l'amour nous seront
« donnés ; humilions-nous, et le salut sera le
« prix de la victoire que nous remporterons sur
« l'orgueil. Quand le Seigneur voulut montrer,
« pour ainsi dire, aux yeux de ses disciples, la
« voie du ciel, que fit-il ? Jésus, appelant un
« petit enfant, le plaça au milieu d'eux, et dit :

« En vérité, je vous le dis, si vous ne vous con-
« vertissez, et ne devenez comme de petits en-
« fants, vous n'entrerez point dans le royaume
« des cieux. »

L'*Imitation de Jésus-Christ* attira Lamennais. Il la lut, la relut, la médita, et, un jour, irrité par l'infidélité et l'insuffisance de tous ceux qui, depuis Sacy jusqu'à Gonnelieu, avaient eu la prétention de faire passer, dans notre langue, ce style si pénétrant et si plein d'onction que l'original lui présentait, il prit son cœur à deux mains, et, de ce cœur pénétré par une longue étude du sublime chef-d'œuvre, il le traduisit en français.

Quelle merveilleuse traduction !

C'est d'une perfection achevée.

En veut-on une preuve ? Lorsque Lamennais fû tombé, l'anathème, porté sur ses œuvres philosophiques et sociales, sembla devoir envelopper tout l'ensemble de ses écrits. Seule, sa traduction de ses livres de l'*Imitation* imposa silence à la poursuite acharnée de ceux qui s'applaudissaient de la chûte du Tertullien tombé.

Nul n'osa tirer des mains des fidèles cette *Imitation de Lamennais*, dont on a pu dire :

« Ce livre, admiré par les plus beaux génies,
« attendait encore pour le traduire. M. de La-
« mennais a fait disparaître la différence qui

« existait entre l'original et les traductions anté-
« rieures. Il a joint à chaque chapitre des ré-
« flexions qui semblent des *post-scriptum* de
« l'auteur. »

Il me serait infiniment doux, non-seulement pour le besoin de ma thèse, mais pour le charme intrinsèque qu'elles renferment, de citer ici quelques-unes de ces Réflexions, qui semblent des chapitres, oubliés par l'auteur et retrouvés par le traducteur.

Je ne m'en console que par l'assurance que ce livre, vulgarisé par centaines de mille exemplaires, se trouve entre toutes les mains.

Au soir de sa vie, le malheureux auteur de ces *Réflexions*, que je n'hésite pas à placer sur le même pied que les *Elévations* de Bossuet, sortait volontiers de cette réserve habituelle dont j'ai parlé, pour répondre, quand on lui demandait quel était son meilleur ouvrage? — C'est mon *Imitation !*

C'est M. Sylvestre de Sacy qui l'a dit, avec l'autorité de son expérience en ces matières :

« Le temps a déjà terni le reste des *Œuvres de Lamennais*, malgré le talent de l'écrivain. Ce qui est écrit pour la circonstance passe avec la circonstance. Le temps emporte ce que le temps seul a fait naître. M. de Lamennais n'a peut-être

imprimé son génie d'une manière durable que sur ces modestes réflexions qu'on lira toujours, parce que le cœur y parle au cœur. Le talent même de l'auteur y a je ne sais quoi de plus parfait et de plus attrayant. C'est le chef-d'œuvre de l'écrivain, non moins que le chef-d'œuvre du prêtre. »

Dieu le récompensa d'avoir versé là toute son âme.

Ruiné par des spéculateurs malhonnêtes, délaissé par les amis de la veille et peu assisté par les amis du lendemain, Lamennais, sur la fin de sa vie, était pauvre. Ses ouvrages en librairie ne se vendaient plus, et ses journaux perdaient plus qu'ils ne rapportaient. Un seul livre se vendait toujours, et, par les produits de cette vente ininterrompue, donnait le pain matériel à cet homme, qui avait nourri du pain de l'esprit trois générations humaines.

## IV.

Maintenant, il me faudra me hâter, car ce qui me reste à dire des œuvres ascétiques de Lamennais aurait demandé une étude spéciale.

C'est un de ses plus jeunes disciples qui l'a raconté, au lendemain de son arrivée à la Chesnaie :

« J'ai vu M. Féli au *petit parloir*. Ce petit
« parloir est comme celui de M. Bories : une
« chaise et une commode. M. Féli vous laisse
« défiler votre chapelet sans mot dire ; puis,
« quand on dit : c'est tout, il prend la parole,
« une parole grave, profonde, lumineuse, pleine
« d'onction. Sa parole, comme ses livres de piété,
« est pleine d'Ecriture-Sainte, merveilleusement
« fondue dans son discours. Elle lui donne une
« grande douceur, il nous aime comme un père,
« nous appelant toujours mon fils. Hier, quand
« le dernier venu d'entre nous arriva, il était
« dans la joie de son âme : « Notre petite fa-
« mille augmente, » me dit-il, et il m'embrassa
« de tendresse et de joie. »

Comme toutes les grandes âmes sacerdotales, Lamennais a beaucoup aimé la jeunesse et l'enfance.

L'enfant, c'est l'humanité dans sa fleur.

Le jeune homme, c'est l'humanité dans son beau.

Pour l'enfance et la jeunesse, il a écrit un livre ravissant qui, sous sa forme et son titre définitif de *Guide du premier âge*, faisait l'admiration

de l'évêque d'Orléans, un bon juge en ces matières.

On aime encore à lire ce petit ouvrage, où le grand écrivain descend des hautes sphères de l'intelligence pour se faire petit avec les petits, pour prendre le ton de la plus ravissante simplicité, et reproduire, dans toute leur vérité naïve et forte. les entretiens d'une âme d'enfant avec le Dieu qui l'a créé.

## V.

Mais comment aimer l'enfant sans aimer les mères ?

On ne l'ignore pas, et on l'a souvent répété : Ni Lamennais, ni Lacordaire, n'aimaient à s'occuper de la direction des femmes. — Lamennais surtout avait, pour ce ministère délicat et périlleux, une sorte de répulsion. Dans toute sa correspondance, il est pour les femmes d'une sévérité inouïe : il déclare — je supplie mes lectrices de me pardonner de répéter cette hérésie, la pire peut-être de celles que s'est permises notre héros — il déclare n'en avoir pas rencontré une seule qui fût capable de suivre un rai-

sonnement, pendant un demi-quart d'heure ; il croit les expliquer suffisamment par la vanité et la légèreté. Sa manière scholastique de prendre les choses ne lui laissa point apercevoir comment les femmes, par des voies à elles connues, arrivent, comme on l'a finement observé, à tout comprendre, non selon les principes, mais selon un tact fin et sûr.

Mais, pour l'amour des enfants, il pardonna aux mères, et il composa, à leur intention, une *bibliothèque des dames chrétiennes*, qui n'a point été surpassée, malgré bien des tentatives.

Les âmes pieuses lui doivent encore un recueil précieux où il a réuni les prières les plus touchantes que la piété chrétienne ait formulées. Il l'intitula *Journée du Chrétien*, et ce livre, depuis devenu si vulgaire, renferme bon nombre d'inspirations où respirent le génie et la piété de l'auteur.

Une traduction des *Evangiles* et la réédition de plusieurs ouvrages ascétiques antérieurs, mais accommodés aux besoins du temps présent, complétèrent, à de rapides intervalles, la bibliothèque pieuse de Lamennais. Il s'interrompait volontiers de ses œuvres de polémiques et de philosophie, sachant bien, comme nous l'avons dit, que le cœur est le meilleur des repos pour l'esprit.

## VI.

Les âmes se groupaient ainsi de toute part autour de cette parole. Les enfants et les mères, les jeunes hommes et les cœurs désenchantés, les incertains de leur voie et les parfaits, les hommes du monde et les voix du cloître, demandaient à ce prêtre vénéré la direction et l aliment de leur vie.

Bien plus, un jour, on vit se renouveler pour lui le miracle de l'Epiphanie. Ce ne furent plus des individualités ou des catégories d'hommes, qui réclamèrent sa parole directrice et lumineuse. On vit se lever les nations, et un peuple vint, qui frappa à la porte de la Chesnaie.

Un jour, les messagers de ce peuple, malheureux et fidèle, se présentèrent à Lamennais.

Il les pressa longuement sur son cœur, il ouvrit toutes larges les portes de son âme, pour qu'ils vissent que ce cœur de prêtre, semblable au cœur des hommes vraiment apostoliques, était grand comme le monde. Puis, de ses lèvres harmonieuses, tomba, pour endormir cette douleur qu'il avait sondée, un hymne magnifique,

que l'admiration reconnaissante d'un peuple persécuté a inscrit à la meilleure page de ses actes de martyre.

### Hymne a la Pologne.

« Dors, ô ma Pologne, dors en paix, dans ce
« qu'ils appellent ta tombe : moi, je sais que c'est
« ton berceau.

« Lorsque, délaissée, trahie, rendue de fati-
« gue, épuisée de combats, ton front pâlit, tes
« genoux chancelèrent, ils tressaillirent d'une
« joie féroce et poussèrent un long cri, un cri
« sauvage, aigu, comme le cri de l'hyène qui, la
« nuit, fait frissonner le voyageur sous sa
« tente. »

« Dors, ô ma Pologne, etc.

« Tel que ces chevaliers qui sommeillent, re-
« vêtus de leur armure, sur les vieux tombeaux,
« le géant était là, couché sur la terre : ils jetè-
« rent sur lui un peu de cette terre trempée de
« sang et dirent : Il ne se réveillera plus !

« Dors, ô ma Pologne, etc.

« Tes fils dispersés ont porté dans le monde
« les récits merveilleux de ta gloire. Ils ont
« raconté comment, tout-à-coup brisant le joug
« de tes oppreeseurs, tu te levas semblable à
« l'ange que Dieu envoie, armé de son glaive,

« pour punir ceux qui se rient de la justice ; et le
« cœur des tyrans s'est troublé.

« Dors, ô ma Pologne, etc.

« Puis, quand ils ont dit tout ce que virent tes
« yeux, avant de se fermer : l'indomptable cou-
« rage des hommes, l'héroïque fermeté des plus
« faibles femmes, l'ardeur sainte des jeunes
« vierges, le dévouement religieux des prêtres,
« les petits enfants même se dégageant des bras
« de leurs mères afin d'aller mourir pour toi, les
« peuples émus ont baissé la tête, et se sont mis
« à pleurer.

« Dors, ô ma Pologne, etc.

« Tant de sacrifices, tant de travaux devaient-
« ils être stériles ? Ces martyrs sacrés n'auraient-
« ils semé dans les champs de la patrie qu'un
« esclavage éternel ? En serait ce fait à jamais de
« cette patrie, vers laquelle encore se tournent
« de loin les regards des pauvres exilés ? N'en
« resterait-il qu'une fosse couverte d'un peu
« d'herbe ? Oh ! dites-le, dites-le moi !

« Dors, ô ma Pologne, etc.

« Le lâche a égorgé en tremblant les guer-
« riers sans armes ; il a serré dans de vils fers
« leurs fortes mains ; il a eu peur des femmes,
« peur des enfants mêmes, et le désert a dévoré
« ceux qu'avait épargnés le glaive. Pendant

« qu'ils s'enfonçaient dans la solitude, ou que
« pêle-mêle on les jetait dans les abîmes de la
« terre, les murs des temples s'écroulaient sur
« les autels ensanglantés.

« Dors, ô ma Pologne, etc.

« Qu'entendez-vous dans ces forêts ? Le mur-
« mure triste des vents. — Que voyez-vous pas-
« ser sur ces plaines ? L'oiseau voyageur, qui
« cherche un lieu pour se reposer. — Est-ce là
« tout ? — Non. — Je vois une croix ! — Tour-
« née vers l'Orient, elle marque le point où le
« soleil se lève : et sur le soir soupirent auprès
« des voix douces et mystérieuses.

« Dors, ô ma Pologne, etc.

« Regardez !... sur son front pâle, mais calme,
« est une confiance impérissable, sur ses lèvres
« un sourire léger Qu'a-t-elle aperçu dans son
« sommeil ? Serait-ce un vain rêve, qui la trompe
« en fuyant ? Non ; la Vierge divine, qu'elle pro-
« clame sa reine, est descendue d'en haut : elle
« a posé une main sur son cœur, et de l'autre,
« écartant le voile de l'avenir, la Foi, debout der-
« rière ce voile, lui a montré... la Liberté.

« Dors, ô ma Pologne, dors en paix, dans ce
« qu'ils appellent ta tombe : moi, je sais que
« c'est ton berceau !... »

Quel souffle, quelle poésie, quels accents ! Ah !

cet homme est grand d'une incomparable grandeur, et quand il va déployer son étendard, tous les peuples accourront, enivrés, fanatiques, enthousiasmés. Sur l'étendard, il a inscrit un mot plein d'audace et de fierté. Il le livre à tous les vents du monde, et le monde applaudit à ce mot que e grand agitateur lui a jeté : l'*Avenir !*

Nous allons raconter cette histoire.

---



# LE JOURNAL L'*AVENIR*

*Sommaire.* — *La Religion considérée dans ses rapports avec l'ordre politique et civil.* — Traduit en police correctionnelle. — Je leur apprendrai ce que c'est qu'un prêtre ! — Berryer. — Plaidoyer et défense de Lamennais. — Condamnation ridicule. — Dieu sans le roi ! — Les ordonnances de 1828. — *Des progrès de la Révolution et de la guerre contre l'Eglise.* — Evolution de Lamennais. — Catholicisons le libéralisme. — L'Irlande et le mouvement catholique. — Lamennais rêve du rôle d'O'Connell. — Lacordaire va à La Chesnaie. — *Jam Fœtet !* — La Révolution de Juillet. — La date du 20 août 1830. — Un prospectus. — L'*Avenir*. — Appréciation de Mgr de Ladoue. — Les armes et l'exergue du journal. — Plan et programme. — Premier numéro et premier article. — Lamennais se retourne tout d'une pièce. — Immense faculté de mépris. — La harpe éolienne. — Mon âme, pourquoi es-tu triste ?

C'est un livre, trop peu étudié dans les œuvres de Lamennais, qui a décidé de la seconde phase de son existence, cette phase où nous allons entrer et où nous trouverons le grand agitateur constamment sur la brèche, jusqu'à ce que les rangs se dégarnissent, et que, regardant autour

de lui, il aperçoive, épouvanté, mais immobile, la solitude se faire à ses côtés.

Ce livre, où l'on trouve en germe toutes les doctrines que l'Ecole Menaisienne va défendre avec tant d'éclat, est intitulé : *La Religion considérée dans ses rapports avec l'ordre politique et civil.*

## I.

Le gouvernement de la Restauration se crut obligé de relever le gant. Il affecta de voir, dans cette œuvre du fougueux polémiste, un provoquant défi, et il y répondit, à la façon des gouvernements faibles et perdus, en traduisant l'auteur devant la police correctionnelle.

Cette maladresse produisit une sensation énorme.

Poursuivi par ceux-là même qu'il avait défendus jusqu'alors, Lamennais, à qui ne devait manquer aucune gloire, vit son nom acclamé de partout, et, au jour dit, le pays entier l'accompagna à la barre du tribunal correctionnel.

Comme on l'accompagnait dans une sorte de

marche triomphale, il entendit les enthousiastes l'acclamer, et d'ardents admirateurs, l'œil en feu, transportés de colère, criaient : « La France « vous regarde ! Défendez-vous ! » — Lamennais s'arrêta, une révolution soudaine transforma son être. La colère de cette foule le gagna, un éclair monta à ses yeux voilés, et, d'une voix tremblante d'émotion indignée, ne se possédant plus, il répondit :

« Je vais leur apprendre ce que c'est qu'un « prêtre. »

Mais, quand il fut assis sur le banc des accusés, il vit venir à lui un jeune homme, sur le front duquel rayonnait cette étoile, qui marqua de son sceau lumineux tant de fronts autour du Maître, je veux dire le génie de l'éloquence !

Le jeune homme s'inclina avec respect devant l'accusé. Puis, regardant avec un fier dédain les juges, il attendit que le murmure flatteur, soulevé par sa noble démarche, se fut apaisé.

C'était Berryer.

Lamennais prit la main de Berryer, la serra avec effusion, et lui céda l'honneur de le défendre.

Ce que fut ce plaidoyer, l'un des plus beaux du célèbre avocat, les annales judiciaires l'ont raconté.

La salle frémissait d'enthousiasme. Les juges, cloués à leurs sièges, baissaient la tête. Les rôles étaient changés, et, cette fois, on eut dit que les magistrats étaient les inculpés, tandis que l'inculpé apparaissait dans l'auréole du magistrat.

Quand Berryer eut fini, Lamennais se leva.

D'un ton dédaigneux, il se borna à laisser tomber de ses lèvres une seule phrase, qui s'en alla braver, au siége du ministère public, le procureur royal, et mettre les juges au défi de le punir.

« Je dois, dit-il, à ma conscience et au carac-
« tère sacré dont je suis revêtu, de déclarer au
« tribunal que je demeure inébranlablement atta-
« ché au chef légal de l'Eglise : que sa foi est
« ma foi, que sa doctrine est ma doctrine, et
« que, jusqu'à mon dernier soupir, je continuerai
« de les professer et de les défendre... »

Ainsi provoqué, le tribunal correctionnel se retira pour délibérer. La délibération fut longue. Ils savaient bien quel accueil le pays allait leur faire, au sortir du Palais.

Quand ils revinrent, c'est d'une voix basse, et comme honteux d'eux-mêmes, que les magistrats prononcèrent que le livre serait confisqué et l'auteur condamné à... trente francs d'amende.

Un éclat de rire accueillit ce courageux verdict, et la foule, qui attendait au sortir de l'audience, fit une ovation à Berryer et à son client.

Le ressentiment de ce dernier fut implacable. A partir de ce jour, lui, le royaliste ardent, qui avait acclamé le retour de ses princes, qui avait fui devant la colère du captif échappé à l'île d'Elbe, il tint ses liens avec les Bourbons pour rompus, et ce fut sans retour.

« L'Etat marche à sa destruction, dit-il, les
« rois chancellent ; leurs trônes *vides* ne tiennent
« plus à rien. Eh bien ! je m'attache à ce qui
« restera toujours, à ce qu'on ne vaincra jamais :
« à la croix de Jésus de Nazareth. »

On le voit, il y a du tribun chez ce prêtre, et sa soutane dissimule peu la cuirasse de l'homme armé.

Ce fut le point de partage de la vie de M. de Lamennais.

Jusque là, il avait dit : « Dieu et le Roi ! » D'un seul coup, il va retrancher la moitié de sa devise ; il dira désormais : « Dieu sans le Roi ! » en attendant qu'il découvre tout le progrès de sa pensée, et que, Savonarole nouveau, il crie à la France et au monde : « Dieu et la Liberté ! »

Le vieux roi le comprit. Sentant crouler sous lui un trône mal posé sur un sol mouvant, il jeta

à la Révolution grondante des os à ronger, comme, au sein des steppes sibériennes, le mougick, tremblant de peur, jette aux loups acharnés à poursuivre son traîneau une pâture insuffisante, qui peut bien arrêter la meute sanguinaire, mais juste le temps voulu pour redonner à sa poursuite ardente une vigueur nouvelle.

Sa conscience s'alarma bien un peu. Mais, Léon XII, consulté, lui ayant déclaré que si, pour des motifs puisés dans la nécessité politique, nécessité dont le Roi demeurait juge, il croyait devoir fermer les colléges des Jésuites, le Saint-Siége n'oserait prononcer que cette mesure fût condamnable.

Les ordonnances du 16 juin 1828 furent signées. Elles enlevaient aux Pères Jésuites les huit établissements d'éducation qu'ils dirigeaient et, pour les empêcher d'y rentrer, exigeaient des supérieurs des petits séminaires la déclaration qu'ils n'appartenaient à aucune congrégation religieuse.

Les Evêques réclamèrent de toutes parts. Rome leur imposa silence. Une lettre du cardinal Bernetti, secrétaire d'Etat du Pape Léon XII, engagea les Evêques à se confier à la sagesse du Roi.

Charles X respira, et son Ministère crut le débat apaisé.

Ils avaient compté sans Lamennais.

Lamennais descendit dans l'arène.

## II.

L'ouvrage qu'il lança tout à coup, comme un brûlot au milieu du navire, s'appelait : *Des progrès de la Révolution et de la guerre contre l'Eglise.* Il parut au commencement de 1829.

Les ordonnances de juin 1828 étaient l'occasion. Au fond, il s'agissait de bien autre chose.

En dépit du titre de l'ouvrage, calculé, a-t-on dit, pour allécher les hommes du passé, Lamennais opérait là toute une évolution, des plus imprévues certes et des moins comprises alors, vers les tendances politiques modernes.

L'évolution mérite que nous la notions avec quelque soin. Car, Lamennais a pu se tromper sur certains points de détail. Mais, sa thèse générale dénote une profonde connaissance des besoins du moment présent. Toutes les grandes âmes épousèrent avec enthousiasme la défense du drapeau qu'il lève tout à coup, hardiment, sans

forfanterie, mais avec une fière audace, décidé à mourir plutôt que de le laisser s'incliner devant aucune compromission.

Dès la troisième page du livre, on lisait ces paroles :

« Nous demandons pour l'Eglise catholique la
« liberté promise par la Charte à toutes les reli-
« gions, la liberté dont jouissent les protestants,
« les juifs, dont jouiraient les sectateurs de
« Mahomet et de Bouddha s'il en existait en
« France... Nous demandons la liberté de cons-
« cience, la liberté de la presse, la liberté de
« l'éducation, et c'est là ce que demandent
« comme nous les Belges, opprimés par un gou-
« vernement persécuteur. »

Tout le programme, que demain l'Ecole menaisienne lancera au milieu des foules frémissantes, tout ce programme est là, dans ces quelques mots.

M. de Lamennais ne va pas encore jusqu'à prêcher ouvertement l'alliance avec le libéralisme, comme il le fera bientôt, mais, dès lors, il prône, sans détour, comme on voit, les catholiques belges, qui commençaient ouvertement cette alliance.

C'est dans sa correspondance qu'il faut alors chercher toute sa pensée.

« Au moins si l'on se réveillait ! » écrit-il à une âme qui avait droit à sa confiance absolue. « Les catholiques belges sont, sous ce rapport, « beaucoup plus avancés que nous ; ils sentent « la nécessité de se guérir de cette *terrible mala-* « *die*, appelée le *royalisme.* Il est temps qu'un « nouvel esprit se remue dans les peuples : sans « cela, point de salut pour eux, non plus que « pour les souverains. »

Et, le 30 janvier 1829, il dévoile toute la largeur de son plan et il s'écrie : « On tremble de- « vant le libéralisme : catholicisez-le, et la « société renaîtra ! »

Est-il besoin d'expliquer cette évolution ?

Depuis son procès, c'est-à-dire, depuis trois ans, M. de Lamennais avait cessé d'être royaliste. Néanmoins, il était resté, je l'avoue, plus pessimiste, plus alarmiste, plus anti-libéral que jamais.

Tout à coup, un horizon nouveau lui apparaît, derrière le voile violemment déchiré par deux grandes commotions toutes proches.

C'était le temps où deux peuples, nos voisins et nos amis, venaient d'assister tous deux à un de ces grands coups de la Providence, qui réveillent, de temps à autre, le long des siècles,

comme un fracas de tonnerre, les nations endormies.

Le premier de ces deux peuples a un nom que des lèvres françaises ne prononcent jamais, sans que le cœur tressaille et les fasse frémir.

Quand Lacordaire dut, pour la première fois, prononcer ce nom dans la chaire chrétienne, les témoins de cette scène nous ont raconté que le grand orateur s'arrêta. Son beau regard sembla se perdre dans la voûte du temple. Puis, d'une voix inspirée, tremblante d'émotion, il s'écria :

« Je ne le nommerai pas, Messieurs, ce peu-
« ple cher et sacré, ce peuple plus fort que la
« mort : nos lèvres ne sont pas assez pures et
« assez ardentes pour le nommer ; mais le ciel le
« connaît, la terre le bénit, tous les cœurs ar-
« dents lui ont fait une patrie, un amour, un
« asile... O ciel qui voyez, ô terre qui savez, ô
« vous tous, meilleurs et plus dignes que moi,
« nommez-le, nommez-le, dites : L'Irlande ! »

D'un seul coup, on avait enlevé à ce peuple tous ses droits politiques et civils. — On avait fait plus encore :

La loi disait à ce peuple : Vous n'êtes rien ; apostasiez, et vous serez quelque chose. Vous êtes esclaves ; apostasiez, et vous serez libres.

Vous mourez de faim ; apostasiez et vous serez riches.

Quelle tentation ! et que le calcul était profond, si la conscience n'était pas plus profonde encore que l'enfer !...

Tout à coup, les lacs d'Irlande retinrent sur leurs flots les souffles qui les agitaient ; ses forêts demeurèrent tremblantes et immobiles ; ses montagnes firent comme un effort d'attention : l'Irlande entendait une parole pleine de Dieu et de la patrie, habile à soutenir le droit des faibles, demandant compte des abus de l'autorité, ayant conscience de sa force et la donnant à tout le peuple.

Certes, c'est un jour heureux que celui où une femme met au monde son premier-né ; c'est un autre jour heureux que celui où le prisonnier revoit l'ample lumière du ciel ; c'est encore un jour heureux que celui où l'exilé rentre dans sa patrie : mais aucun de ces bonheurs, les plus grands de l'homme, ne produit et n'égale le tressaillement d'un peuple, qui, après de longs siècles, entend pour la première fois la parole humaine et la parole divine dans la plénitude de leur liberté, et cette inénarrable joie, l'Irlande la devait à un jeune homme de vingt-cinq ans, qui s'appelait O'Connell.

Je ne referai pas, après Lacordaire que je viens de citer, toute cette lutte digne des Actes des Martyrs, où la voix du grand tribun, forçant les portes du Parlement Britannique, enleva d'assaut, par l'appui que lui prêta le peuple irlandais, un bill, émané du ministère, accepté de la législature et signé par le roi, qui proclama l'émancipation des catholiques dans les trois royaumes unis.

C'était le 13 avril 1829.

Or, il se trouva qu'au moment même où paraissaient en France les fameuses ordonnances de Juin, la liberté de l'éducation était violentée en Belgique par le roi calviniste des Pays-Bas.

C'en fut assez.

La protestation émue des catholiques belges, admirateurs passionnés du grand agitateur irlandais, éveilla immédiatement, dans la solitude de la Chesnaie, un écho aussi puissant qu'inattendu.

La façon de voir de M. de Lamennais en fut profondément modifiée.

Il rêva du rôle d'O'Connell. Il dit :

« Quand les catholiques aussi crieront *liberté*,
« bien des choses changeront. »

On s'effrayait autour de lui.

« Est-ce donc, répondit-il aux timides est-ce

« donc que les catholiques de France, au nombre
« encore de vingt-cinq millions, n'en viendront
« pas à se demander si, lorsqu'on a tout réduit à
« une question de force, ils ne doivent pas comp-
« ter pour quelque chose dans cette question ? »

Il ne venait pas seulement à son esprit l'idée de se demander si cette théorie avait chance d'être acceptée...

« Qu'importe ? s'écriait-il. On doit la vérité
« aux hommes ; on doit la dire jusqu'au bout,
« même quand ils ne peuvent plus l'entendre.
« *Qui ad vitam ad vitam ; qui ad mortem ad mor-*
« *tem.* »

L'heure était venue pour M. de Lamennais de devenir un homme pratique : il ne se bornait plus à écrire, il voulait agir.

Certes, les difficultés étaient grandes.

Poursuivi, nous l'avons vu, en police correctionnelle par le Gouvernement, Lamennais était blâmé par les Evêques de France, par les Sulpiciens, par les Jésuites.

Lacordaire disait de lui : « Il serait seul dans
« le monde, que ce serait ponr lui une marque
« infaillible qu'il a raison. »

Cette parole de Lacordaire fut répétée à M. de Lamennais.

Pour toute réponse, il se contenta d'envoyer ses livres à son jeune contradicteur.

Lacordaire les lut, ou plutôt, comme il le dit dit lui-même, « je les ai relus et ils m'ont ramené « vers lui. »

En mai 1830, il frappa à la porte de la Chesnaie.

## III.

Deux mois après, Charles X avait cessé de régner.

Qui ne connaît cette histoire ?

La Restauration avait fatalement mis en présence et en état de lutte les victimes et les héros de la Révolution. La partie n'était pas égale. Louis XVIII l'avait compris, et sa politique consista à s'efforcer d'amortir cet antagonisme. Au contraire, Charles X n'en tint aucun compte. Il succomba.

Berryer adjura le fondateur de la Chesnaie de défendre la royauté légitime, qui venait de se réfugier dans les bras des anciens amis politiques de M. de Lamennais.

Celui-ci répondit, d'un ton très-haut et avec un dédain suprême, par la parole de Marthe sur Lazare, mort depuis quatre jours : *Jam Fœtet !*

Le jour suprême arrivé, il n'accorda pas au frère de Louis XVI, à sa fille, au dernier rejeton de Louis XIV, un seul instant de regret, un seul mot de pitié.

« Les vaincus ont, de toute manière, mérité « leur défaite, et cette défaite est sans retour ! »

Telle fut sa dure et unique parole, en apprenant la Révolution de juillet 1830.

Mais, Charles X parti pour l'exil, qu'allait-il advenir, et qu'y avait-il à faire ?

De toutes parts, les gentilshommes brisaient leurs épées, déposaient leurs toques, rentraient sous la tente.

Mais enfin, Charles X parti, il restait la France, il restait l'Eglise.

« Chaque position a ses devoirs, dit Lamennais, mais les devoirs de la position présente « sont, à mon avis, concentrés dans un seul : « s'unir, pour arrêter, s'il est possible, l'anarchie « qui nous menace... »

Il tenta d'obtenir, après de glorieuses luttes, l'acte d'émancipation qui tout récemment avait couronné les efforts et la tête du grand Libérateur de l'Irlande

Mais, O'Connell avait toute une nation derrière lui; M. de Lamennais n'avait à sa suite qu'un petit bataillon sacré, lentement formé par son génie.

O'Connell avait toujours été le même : enfant de l'Irlande, libéral et chrétien. L'O'Connell français avait été absolutiste, anti-libéral et en désaccord d'idées avec le clergé gallican.

Pour réussir dans son rêve, il lui fallait brûler ouvertement, en plein jour, avec une mise en scène calculée, les vaisseaux qui l'avaient porté au rivage, où sa main audacieuse brandissait une épée neuve et vierge.

L'œuvre hardie fut tentée le 20 août 1830.

Ce jour-là est une grande date dans la vie de Lamennais, dans les annales de l'Ecole Menaisienne, dans les actes du parti catholique qui a fait l'Eglise de France ce qu'elle est aujourd'hui, bien plus, c'est une date capitale pour l'histoire de l'Eglise catholique tout entière.

Mais, quelle est donc l'œuvre à laquelle j'attache une importance si considérable, pour que la date mérite d'en être ainsi signalée à l'attention de tous.

Oh! une œuvre bien modeste en apparence! une œuvre que plus d'un toucha à peine d'un doigt dédaigneux, comme on écarte un de ces

mille papiers importuns dont la poste encombre chaque jour nos boîtes à lettres ; une œuvre, dont nul peut-être ne mesura alors les promesses, vrai grain de sénevé, qui devait devenir un grand arbre ; vrain grain de sable, où devait s'appuyer un édifice immense.

Cette œuvre, ne riez pas, cette œuvre, ce fut un prospectus !

Je vous ai demandé, cher lecteur, de contenir vos sourires, j'ai raison, car, écoutez-moi :

C'était le prospectus du journal l'*Avenir !*...

## IV.

Hier, j'ai pris, dans mes mains, ce prospectus, aujourd'hui jauni par les ans, et qu'on me laisse le confesser, je l'ai touché avec un respect mêlé de terreur.

Que de choses en sont sorties ! Que de larmes il a fait répandre ! De combien de retours il fut l'aurore, et aussi, hélas ! quelle chûte effroyable il a présagée !

Le titre lui-même n'avait point été choisi au

hasard, ni, comme il arrive quelquefois, pour dissimuler un frêt peu couru sous un pavillon trompeur.

L'*Avenir !* Ce titre, à lui seul, était toute une profession de foi.

Cela disait assez que, dans la pensée du fondateur, l'avenir appartenait à la démocratie ; il conviait l'Eglise à s'allier franchement avec elle, pour la réconcilier avec la Religion dans un commun dévouement à la liberté.

Mais, voilà que je mets le pied sur le terrain brûlant.

J'ai besoin d'abriter ce qui me reste à dire, sous une autorité que nul ne récusera.

C'est Mgr de Ladoue, évêque de Nevers, ultramontain déclaré, anti-libéral non moins déclaré, royaliste ardent, qui va parler pour moi :

« Simple narrateur, » dit ce savant prélat, quand, dans son beau livre sur Gerbet, il est amené au point où j'en suis, « simple narrateur, « nous n'avons pas à apprécier des sentiments « qui froissent des convictions personnelles que « le temps n'a fait qu'affermir ; il ne nous con- « vient pas surtout d'épiloguer, dans le calme « du cabinet et le froid de la réflexion, sur des « expressions échappées au milieu du bruit de « la rue sous l'impression de terreurs qui se

« changeaient en espérance. Mais, si nous ne
« voulons pas blâmer, il nous sera permis d'ad-
« mirer. Eh ! n'est-il pas vraiment admirable de
« voir ces âmes sacerdotales, à peine la tempête
« qui a menacé leur tête apaisée, se redresser
« dans leur dévouement pour courir à la défense
« de l'Eglise ! Le trône, en tombant, a ébranlé
« l'autel, mais il ne l'a pas renversé... Soldats
« de l'autel, ils sont là, debout, pour le soute-
« nir. »

Le prospectus de l'*Avenir* énonçait hardiment la pensée de séparer entièrement la religion de la politique, de soustraire l'Eglise à toute influence séculière et de réclamer sans relâche, pour les catholiques, la liberté.

Cette hardiesse, alors si nouvelle, lancée sur le pavé parisien encore tout incandescent, fut un coup de tonnerre.

Une croix lumineuse et rayonnante dominant le livre saint et les clefs de saint Pierre, composait les armes du journal, et en exergue, on lisait, en caractères flamboyants, qui fascinèrent les uns et firent rougir les autres, ces mots : DIEU ET LA LIBERTÉ !

Ecoutons-les, ces néophytes un peu naïfs du libéralisme nouveau. Ils n'ont pas appris l'art de déguiser leurs pensées, et ce n'est pas à l'école

de Talleyrand que s'est formée la jeune école menaisienne.

« La majorité des Français, disent-ils, veut sa « religion et sa liberté. Nul ordre stable ne se- « rait possible, si elles étaient considérées com- « me ennemies. Les deux principales forces mo- « rales, qui existent dans la société, ne sauraient « se trouver dans un état de lutte, sans qu'il en « résultât une cause permanente de divisions et « de bouleversements. De leur union naturelle, « nécessaire, dépend le salut de l'avenir. — « Mais, il reste beaucoup de préjugés à vaincre, « de passions à calmer. D'une part, des hommes « sincèrement religieux ne sont pas encore en- « trés ou n'entrent qu'avec peine dans les doc- « trines de la liberté. D'une autre part, des « amis ardents de la liberté n'envisagent qu'a- « vec une sombre défiance la religion que pro- « fessent vingt-cinq millions de Français. — Le « moment est favorable pour faire cesser cet an- « tagonisme, car il s'est opéré déjà un change- « ment salutaire dans le libéralisme français. Il « existe deux libéralismes parmi nous, l'ancien « et le nouveau. — Héritier des doctrines des- « tructives de la philosophie du XVIII^e^ siècle, « et en particulier de sa haine contre le christia- « nisme, le libéralisme ancien ne respire qu'into-

« lérance et oppression. — Mais, le jeune libéra-
« lisme, qui grandit et qui finira par étouffer
« l'autre, se borne, en ce qui concerne la reli-
« gion, à réclamer la séparation de l'Eglise et de
« l'Etat, séparation nécessaire pour la liberté de
« l'Eglise et que tous les catholiques éclairés
« désirent également. »

Nous discuterons cette assertion et ce programme.

En ce moment, je cours au plus pressé : l'historique de la fondation du journal l'*Avenir*.

C'était la première fois qu'un journal quotidien, exclusivement consacré à la défense des intérêts catholiques, descendait dans l'arène des discussions politiques, ardentes, passionnées.

Le plan du journal est merveilleusement conçu.

Par rapport à l'esprit humain en général, pour les questions sociales, en matière d'organisation administrative, en économie politique, dans les sciences, dans la littérature, dans les arts industriels, l'*Avenir* annonce un programme, que je voudrais pouvoir citer en entier, ne serait-ce que pour montrer de quelles hauteurs est descendu le journalisme contemporain.

Quel journal aujourd'hui aurait la pensée d'attirer l'abonné ou l'acheteur, en lui proposant

comme amorce l'attrait de questions aussi abstraites !

## V.

Le premier numéro se fit attendre jusqu'au 16 octobre.

Un article magistral l'ouvrait. On y sentait la griffe du lion.

Lamennais y jetait un coup d'œil sur le passé, qu'une heure avait suffi pour effondrer dans un effondrement misérable.

« Tout cela se passait hier, écrit-il, et aujour-
« d'hui l'on chercherait en vain quelques traces
« de ce qu'on disait affermi pour jamais : le
« temps roule ses flots sur ces vastes ruines. »

Suivait une énumération, magnifique d'éloquence, du mouvement précipité qui emporte les peuples et leurs institutions. Puis, le fougueux polémiste s'écriait : « Qu'est-ce donc qui de-
« meure ?... Deux choses, seulement deux cho-
« ses : Dieu et la Liberté... »

Or, toujours d'après lui, depuis la Fronde, le clergé français, malgré les condamnations de

Rome, recevant à genoux les doctrines serviles que le despotisme lui imposait insolemment, corrompit dans son propre sein l'esprit du catholicisme, et le rendit, aux yeux des peuples, complice du pouvoir qui avait planté sa tente sur les derniers débris de la liberté chrétienne. Trouvant la servitude près de l'autel, les hommes s'effrayèrent de Dieu.

De là, le philosophisme du XVIIIe siècle, de là les épouvantables persécutions de 93.

Celles-ci ont laissé dans la mémoire des catholiques des souvenirs trop sinistres, pour qu'ils ne soient pas en défiance vis-à-vis de tout ce qui se présente sous le nom de Liberté.

L'heure est venue de les réconcilier avec elle.

Tout cet article, que j'effleure à peine, était un programme.

L'indifférence en matière de dynastie s'y montrait à nu.

Les Royalistes en furent révoltés, comme d'une défection, d'autant plus poignante pour eux qu'elle était moins prévue.

Au contraire, les libéraux, sauf un groupe qui composait ce qu'on appelait l'Ecole du *Globe*, se refusèrent à voir là autre chose qu'un masque.

Comme il arrive souvent en pareil cas, les déclarations libérales de ce prêtre hardi ne furent

pas prises au sérieux : on y vit, non point une profession de foi, mais une manœuvre.

Or, rien ne ressemble moins au caractère de Lamennais qn'une manœuvre.

Etre habile, disons le mot, *finasser*, lui répugnait d'autant plus que, pour lui, comme pour bien d'autres âmes honnêtes, fin est synonyme de fourbe.

Alors, éclata le caractère de Lamennais, et commença la seconde moitié de cette vie contradictoire, qui se consuma à maudire ce qu'avait adoré la première.

Du fanatisme du principe d'autorité, il passe au fanatisme du principe de liberté, et cela, avec l'inflexibilite de cette nature absolue, pour laquelle le relatif n'existait pas.

Quand il se retournait, cet homme se retournait tout entier, et il demeurait comme auparavant tout d'une pièce.

En même temps — chose à peine croyable, mais certaine ! — il ne restait pas dans sa mémoire l'ombre d'un souvenir qu'il eut jamais été de son opinion de la veille. Aussi, la foulait-il aux pieds avec un enivrement incroyable, car la plaie secrète de son âme, l'orgueil, se trahissait incessamment, je l'ai dit déjà, par une immense faculté de mépris.

Les royalistes étaient ses frères de lait, ses frères d'armes de tous les temps. Le jour où il se sépara d'eux, il n'en parla plus que comme d'un parti « stupide et absurde, comme il le fut tou- « jours. »

Et, ce n'était pas à des révolutionnaires, ni même à des libéraux qu'il parlait ainsi, non, c'était à ses anciens confidents de ses violences monarchistes d'autrefois.

Cette exécration du royalisme ne pouvait manquer de s'étendre à l'Eglise, le jour où l'Eglise à son tour désavouerait Lamennais.

Et voilà comment, né avec une âme aimante, l'auteur de l'*Essai*, le chantre des Morts et de la Pologne, a été sans contredit l'homme de notre temps, qui a le plus méprisé, le plus haï et le plus insulté.

On le voit, je ne recule pas devant l'expression de la vérité, et, si je présente avec admiration les beaux côtés de cette vie étrange, tout en aimant Platon, le vrai m'est encore plus cher que Platon.

La pente, sur laquelle cette évolution du chef lança l'Ecole Menaisienne et son journal, était bien périlleuse.

Ce ne sera pas trop d'un chapitre tout entier, le prochain, pour raconter cette longue, palpitante et poignante histoire.

L'avouerais-je pourtant ? Je ne finirais pas ce chapitre, sans quelque remords, si je laissais le lecteur sous l'impression des sévères paroles que la vérité historique et doctrinale m'a forcé de prononcer sur le fondateur de l'*Avenir*.

Encore un mot de lui.

## VI.

Un vif sentiment de poésie, un retour tendre et doux vers les régions sereines dont son âme portait partout le regret, revenait parfois tempérer ses âpres rigueurs.

Cette note suave est comme le son d'une harpe éolienne au milieu de l'orage. C'est le trait caractéristique de Lamennais.

Entre toutes les natures poétiques de ce temps, la sienne resta la plus sincère.

« Il ne tomba jamais, » a dit un de ceux qui l'ont connu, suivi et aimé jusqu'au bout, « il ne « tomba jamais dans cette dérision de soi-même « où la vanité et l'adulation d'un public frivole « ont amené tant d'âmes d'abord favorisées. Il « sut éviter ce ton détestable qui porte les hom« mes arrivés à la renommée à ne plus se pren-

« dre au sérieux, à se calomnier eux-mêmes et
« à rabaisser leur génie aux conditions d'un
« métier. Il pensa et sentit toujours pour son
« propre compte ; il fut vrai et se respecta jus-
« qu'au bout ! »

C'est par ces côtés de tendre et fraiche poésie, que Lamennais exerça, sur ses intimes, une séduction, qui, aujourd'hui encore, amène des sanglots au cœur et remplit de larmes les yeux de ceux qui, l'ayant connu de près, nous parlent de lui.

Un matin, au plus fort des orages soulevés par sa polémique fougueuse, pendant que l'Ecole, il le croyait du moins, était encore plongée dans le plus profond sommeil, il s'était rendu dans la chapelle de La Chesnaie. Se croyant seul, il parlait tout haut, et, dans le silence du sanctuaire, il épanchait son âme, rêveuse et attristée.

On l'entendit, et les deux disciples, dissimulés derrière les ombres d'un pilier, écoutèrent, le cœur serré, cette harpe éolienne, dont nous parlions tantôt.

« Mon âme, disait-il, pourquoi es-tu triste ?
« Est-ce que le soleil n'est pas beau ? Est-ce que
« sa lumière n'est pas douce, à présent que l'on
« voit et les feuilles et les fleurs, avec leurs

« mille nuances, éclore sous ses rayons, et la
« nature entière se ranimer d'une vie nouvelle ?
« Tout ce qui respire a une voix pour bénir ce-
« lui qui prodigue à tout ses largesses. Le petit
« oiseau chante ses louanges dans le buisson,
« l'insecte les bourdonne dans l'herbe. Mon
« âme, pourquoi es-tu triste, lorsqu'il n'est pas
« une seule créature qui ne se dilate dans la
« joie, dans la volupté d'être, qui ne se perde
« dans l'amour ? — Le soleil est beau, sa lu-
« mière est douce ; le petit oiseau, l'insecte, la
« plante, la nature entière a retrouvé la vie, et
« s'en imprègne, et s'en abreuve ; et je soupire,
« parce que cette vie n'est pas venue jus-
« qu'à moi, parce que le soleil ne s'est pas levé
« sur la région des âmes, qu'elle est demeurée
« obscure et froide. Lorsque des flots de lumière
« et des torrents de feu inondent un autre mon-
« de, le mien reste noir et glacé. L'hiver l'en-
« veloppe de ses frimas, comme d'un suaire
« éternel. Laissez pleurer ceux qui n'ont point
« de printemps... »

Gerbet et Maurice, qui l'entendaient, sentirent les larmes gagner leurs yeux, quand ils virent de grosses larmes sillonner les joues prématurément ridées de leur Maître, qui s'était tu et qui pleurait.

Etrange nature, vraiment, que cette nature, mêlée de sourires et de colères, de pleurs attendris et de rugissements terribles !

Continuons à l'étudier de près et suivons-le jusqu'à ce que le dénouement arrive et nous fasse pleurer, à notre tour, sur cet homme, sur ce génie, sur ce prêtre qui n'a point eu de printemps !

---



# POLÉMIQUES, LUTTES ET PROCÈS

*Sommaire.* — La vision d'Isaïe. — La mission des prophètes. — Bruits d'orage. — Les ennemis du dedans. — Lacordaire. — Les seize premiers numéros de l'*Avenir*. — Charles de Montalembert. — M. de Coux. — Les passes d'armes. — A propos d'un refus de sépulture. — Appels au jeune clergé. — Aux Evêques. — Ils se partagent la France. — L'*Agence générale pour la défense de la liberté religieuse.* — Nous sommes les ministres de Dieu. — En cour d'assises. — Le procès de l'Ecole libre. — Le premier discours de Montalembert. — Sous les charmilles de la Chesnaie.

Connaissez-vous la vision d'Isaïe ?

« Va, lui dit le Seigneur, va, et place une
« sentinelle : et elle te dira ce qu'elle aura vu. »

Le voyant d'Israël obéit, et, quand il eut placé la sentinelle pour veiller, celle-ci lui dit, des hauteurs où elle gardait la place.

« On crie à moi de Séir : Sentinelle, qu'y a-t-
« il dans la nuit ? *Custos, quid de nocte ?* »

Les Prophètes, comme Isaïe, ont joué un

grand rôle dans le Testament ancien. A côté de l'Eglise enseignante des Juifs, près de la Synagogue, de temps à autre, à des intervalles inégaux, apparaissait quelqu'un de ces hommes extraordinaires, suscités de Dieu pour remplir une mission auprès de son peuple, à qui ce peuple donnait le nom de « voyants. »

Sous la Loi nouvelle, quelque chose d'analogue se produit, au sein de l'Eglise. A côté du siége de Pierre, près de la hiérarchie enseignante, Dieu suscite des envoyés, à qui incombe une onction spéciale et transitoire. Souvent même, ce ne sont que de simples prêtres, ou, s'ils sont Evêques, ils restent dans une sorte d'infériorité relative, qui semble destinée à rehausser leur mission.

Ainsi en fut-il de saint Augustin, de saint Jérôme, de saint Bernard, de Bossuet, et, je l'ose dire, parmi les contemporains, de Lamennais.

Dieu le suscita pour une grande mission, et, comme dans la vision d'Isaïe, il lui fut crié de Séir : « Sentinelle, qu'y a-t-il dans la nuit ? »

Pendant que, de toutes parts, on interrogeait ainsi ce grand voyant, lui se promenait dans sa solitude, comme autrefois enfant, sur les remparts de Saint-Malo.

La nuit était sombre, et des vents d'orage apportaient à son oreille anxieuse des bruits menaçants. Il écoutait.

Les cris de mort arrivaient à lui. Des voix confuses mais irritées maudissaient l'Eglise et son Christ. A Paris, la populace ameutée renversait le palais de l'Archevêque et n'y laissait plus pierre sur pierre. Des bandes avinées pénétraient dans les églises, et Saint-Germain l'Auxerrois était saccagé. Dans les départements, on renversait la croix de mission, et la soutane du prêtre était insultée, jusque dans les moindres bourgs de France.

Puis, au-dessus de ce tumulte populaire, et le dominant, des voix plus aiguës, qui donnaient le frisson, prophétisaient la ruine prochaine du catholicisme !

Quelle heure, et quelle nuit !

Tout ce qu'on avait tenté depuis trois siècles pour lutter contre l'envahissement des doctrines anticatholiques et même antichrétiennes avait échoué.

Le génie, le talent, la vertu n'avaient pu triompher de l'irréligion.

Bossuet avait combattu le protestantisme avec une puissance de raisonnement, d'érudition, d'éloquence, qu'on ne pouvait songer à surpasser...

et le protestantisme était vivant comme avant Bossuet.

Le Voltairianisme et l'Encyclopédie avaient triomphé de tous les anathèmes de l'Eglise et de tous les efforts du clergé.

L'alliance du trône et de l'autel, durant ces quinze dernières années, n'avait servi qu'à produire un redoublement de colère contre le clergé.

Ah ! comme il est facile, du fond de son cabinet, de lancer l'anathème ou de prodiguer l'ironie à ceux qui se battent là-bas, pour défendre les abords de la place, au sein de laquelle les heureux reclus se réservent le droit de rire à leur aise des coups, maladroitement portés par ceux qui se font tuer pour leur faire un rempart !

Pour moi, arrivé au point où je vais avoir à noter les manœuvres fausses et à compter les coups malheureux, je le déclare loyalement, je reste avec ceux qui vont mourir, et, s'il me faut indiquer un blâme, ce ne sera qu'en m'agenouillant devant les soldats frappés à mort pour notre cause et en leur demandant pardon d'oser paraître oublier un instant qu'ils ont versé leur sang pour nous !

Eh quoi ! La nuit était noire, les clameurs sanguinaires montaient de partout, l'Eglise de

Dieu était frappée, l'Eglise de France agonisait, et vous voudriez que ces fiers soldats se fussent battus de sang froid, sans rien perdre de leur calme réfléchi au sein de la mêlée! Ah! ceux qui l'ont dit, ceux qui l'allèrent redire là où ils espéraient être écoutés, en parlant à voix basse, comme font les délateurs, ceux qui applaudirent à la chute de Tertullien, ceux-là, je sais leurs noms, ce sont les ennemis du dedans, les pires de tous!

## I.

*Custos, quid de nocte?* Sentinelle, qu'y a-t-il dans la nuit?

De son œil perçant, le Maître vit dans les ténèbres.

A ses côtés, un jeune et ardent soldat avait réclamé l'honneur et le péril de la veillée d'armes sur les remparts d'Israël.

Il avait vingt-huit ans. Sa taille élancée, ses traits fins et réguliers, son front sculptural, le port déjà souverain de sa tête, son œil noir et étincelant, je ne sais quoi de fier et d'élégant en même temps que de modeste dans toute sa per-

sonne, tout cela n'était que l'enveloppe d'une âme qui semblait prête à déborder, non-seulement dans les libres combats de la parole publique, mais dans les épanchements de la vie intime.

La flamme de son regard lançait à la fois des trésors de colère et de tendresse ; elle ne cherchait pas seulement des ennemis à combattre et à renverser, mais des cœurs à séduire et à conquérir.

Sa voix, déjà si nerveuse et si vibrante, prenait souvent des accents d'une infinie douceur. Né pour combattre et pour aimer, il portait déjà le sceau de la double royauté de l'âme et du talent.

Il apparaissait charmant et terrible, comme le type de l'enthousiasme du bien, de la vertu armée pour la vérité.

A ce portrait, tracé par un ami, on a reconnu le premier compagnon d'armes de Lamennais, celui qui avait frappé en 1830 aux portes de la Chesnaie, le principal rédacteur de l'*Avenir*.

Lacordaire !

Lacordaire et Lamennais ! Beau sujet d'étude que je traiterai un jour, et qui nous promet de vraies découvertes.

Et cependant, le Maître n'exerçait sur le bril-

lant disciple qu'une seule séduction, celle du génie, et, comme Lacordaire lui-même l'a confessé, de la supériorité de l'intelligence.

Sous le feu de l'ennemi, son regard cherchait à l'horizon la recrue que l'instinct de son cœur lui annonçait, avant qu'il l'eut vue venir !

« Mon âme, disait-il, comme Iphigénie, attend « son frère au pied des autels, » pour lesquels je combats, prêt à mourir, s'il le faut, dans la lutte.

L'*Avenir* produisait une sensation sans exemple.

Cinq articles de Lamennais, deux de Gerbet, sept de Lacordaire, avaient donné aux seize premiers numéros du journal un retentissement et un éclat incomparable.

« Nous nous en allions partout, » me disait un vénérable prêtre, rappelant ses souvenirs de cinquante ans, » nous nous en allions partout, « l'*Avenir* à la main, et disant tout haut qu'il « faudrait l'imprimer en lettres d'or ! »

Un vent d'Irlande apporta à Lacordaire la première brise de cette amitié incomparable, dont il dira lui-même plus tard : « Je l'aime, « comme si c'était un plébéien ! » Les préventions du temps étant données, il ne pouvait rien dire de plus expressif.

D'Irlande, Lamennais reçut, le seizième jour de la fondation du journal, une lettre où le futur ami de Lacordaire sollicitait l'honneur de combattre sous ses ordres.

« J'accours, disait-il, avec l'ardeur de mes « vingt ans, de l'autre côté de la mer, où je « viens de voir O'Connell, à la tête d'un peuple, « dont l'émancipation religieuse a été conquise, « par la libre parole et par la presse libre. »

Il accourut, en effet, et ne trouva, auprès de l'O'Connell français, que trois prêtres et cinq laïques. La foi du fils des croisés n'en fut point troublée : il était à l'âge où l'on ne compte ni ses compagnons d'armes ni ses adversaires.

Le nouveau venu s'appelait Charles de Montalembert.

Voilà donc tout l'état-major de l'*Avenir*.

M. de Lamennais commme généralissime; Henri Lacordaire et Charles de Montalembert, comme aides de camp. Mais cet état-major était sans soldats.

Le grand nom du général, les prodiges de valeur et d'activité de ses deux jeunes lieutenants eurent bientôt fait sortir de terre une armée.

A proprement parler, ils furent à eux seuls l'*Avenir*.

Lamennais, toujours souffrant, n'écrivait que des articles capitaux, des articles-ministre, comme on disait alors.

Gerbet, souffrant aussi, l'abbé Rohrbacher, peu propre au métier de journaliste, ne donnaient signe de vie que de loin en loin.

Lacordaire et Montalembert *faisaient* à eux deux, chaque jour, *le numéro :* ils ne désemparaient pas de la brèche.

Mentionnons cependant — et c'est justice — à côté d'eux, M. de Coux, qui apportait dans les bureaux du journal l'expérience d'une vie aventureuse, et des notions d'économie sociale alors neuves dans la presse catholique (1).

## II.

Chaque matin, sous l'influence de ce principe tout lamennaisien, que « la liberté ne se donne pas, mais se prend, » chaque matin, on sonnait la charge, chaque matin, on enregistrait les faits

(1) Voir, pour plus de détails, le beau récit de M. Foisset.

d'armes de la veille et on lisait l'ordre de la journée.

On parlait au clergé comme à une armée rangée en bataille ; on lançait en éclaireurs les plus ardents ; on stimulait le zèle des retardataires ; on attachait au pilori les déserteurs.

Les chefs étaient harangués, les plans de campagne indiqués d'avance sans rien craindre des espions, car l'ennemi était loyalement prévenu, mais en même temps signalé et poursuivi à outrance.

Oh ! la grande lutte ! « Qu'ils sont beaux tes « pavillons, ô Israël, que tes tentes sont « belles ! »

Comme autrefois Balaam bénissant malgré lui le peuple élu, les ennemis passaient devant le camp des vaillants de l'Eglise, et, forcés d'admirer, ils inclinaient leur drapeau et saluaient de l'épée.

Et pourtant, encore une fois, on ne les ménageait pas.

Philosophes, briseurs de croix, ministres, ombres de proconsuls, doctrinaires, bourgeois, gallicans, tous étaient attaqués à la fois.

Les résistances irritaient la fougue des combattants ; il semblait que le soleil se coucherait toujours trop tôt sur leur belliqueuse ardeur.

La patience et les ménagements étaient peu en faveur dans cette stratégie. On voulait, non pas demain, mais tout de suite ; on arracherait de vive force et à la pointe de l'épée ce qu'on refuserait d'accorder de bonne grâce.

Ici, je vais prendre en mains la collection de l'*Avenir*.

Mes lecteurs seront juges, comme l'étaient, au temps de la chevalerie, les spectateurs et les spectatrices des tribunes, qui comptaient les coups et veillaient à ce que tout se passât selon les lois de l'honneur.

Les coups sont nombreux, ils frappent d'estoc et de taille, ils se succèdent comme une grêle. Mais, par exemple, dans ces passes d'armes, si fières, si insolites, je vous l'accorde, entre les mains sacerdotales, je vous permets d'être troublés et, comme on le fut à Rome, pleins d'effroi, mais, je défie bien le plus prévenu de relever une infraction à l'honneur, un seul manque de loyauté.

Ces deux volumes, qui forment encore aujourd'hui une lecture fiévreuse, haletante, comme le spectacle d'un tournoi, sont pleins de prodiges de vaillance, d'audace, d'indépendances généreuses, de catilinaires éloquentes, je le dis sans hésiter, de magnifiques erreurs.

On va en juger, et on aura une idée du diapason auquel les voix des combattants étaient montées.

Il s'agissait d'un refus de sépulture qui avait eu lieu à Aubusson, et à la suite duquel le sous-préfet avait fait introduire dans l'église, par la force armée, la dépouille d'un homme, mort après avoir refusé les secours de la religion. L'*Avenir* en prend occasion de s'adresser aux autres prêtres de France :

« Un de vos frères a refusé à un homme, mort
« hors de votre communion, les paroles et les
« prières de l'adieu des chrétiens... Votre frère a
« bien fait : il s'est conduit en homme libre, en
« prêtre du Seigneur, résolu à garder ses lèvres
« pures de bénédictions serviles. Malheur à qui
« bénit contre la conscience, à qui parle de Dieu
« avec un cœur vénal ! Malheur au prêtre qui
« murmure des mensonges au bord d'un cer-
« cueil ! qui conduit les âmes au jugement de
« Dieu par crainte des vivants ou pour une vile
« monnaie ! Votre frère a bien fait. Sommes-
« nous les fossoyeurs du genre humain ?... Votre
« frère a bien fait : mais une *ombre de proconsul*
« a cru que tant d'indépendance ne convenait
« pas à un citoyen aussi vil qu'un prêtre catho-
« tique. Il a ordonné que le cadavre serait pré-

« senté devant les autels, fallût-il, pour l'y
« conduire, crocheter les portes de l'asile où
« repose, sous la protection des lois de la patrie,
« sous la garde de la liberté, le Dieu de tous les
« hommes et du plus grand nombre des Fran-
« çais... Un simple sous-préfet, un salarié
« amovible, du sein de sa demeure, gardée
« contre l'arbitraire par trente millions d'hom-
« mes, a envoyé dans la maison de Dieu un
« cadavre. Il a fait cela, tandis que vous dor-
« miez tranquilles sur la foi jurée dans la Charte
« du 7 août, tandis que l'on exigeait de vous
« des prières pour bénir, dans le roi, le chef de la
« liberté d'une grande nation. Il a fait cela de-
« vant la loi qui déclare que tous les cultes sont
« libres ; et qu'est-ce qu'un culte libre si son
« temple ne l'est pas, si l'on peut y apporter de
« la boue, les armes à la main ? Il a fait cela à la
« moitié des Français, lui, ce sous-préfet !... Or,
« cet homme, il est au coin de son feu, tranquille
« et content de lui. Vous l'auriez fait pâlir, si,
« prenant votre Dieu déshonoré, le bâton à la
« main et le chapeau sur la tête, vous l'eussiez
« porté dans quelque hutte faite avec des plan-
« ches de sapin, jurant de ne pas l'exposer une
« seconde fois aux insultes des temples de
« l'Etat... »

On imagine l'effet produit sur le jeune clergé de 1830, issu de la Révolution, aspirant à la liberté, par des philippiques semblables ! C'était une traînée de poudre. Chaque matin, du plus loin qu'ils le voyaient venir, le facteur, qui apportait les numéros de l'*Avenir* dans le dernier presbytère des campagnes, était accueilli comme un messager de délivrance prochaine !

« Vous frémissez, leur disait Lamennais, eh ! « qui vous empêche donc d'être hommes une « fois, et de jeter au milieu de la France ce cri « unanime : Nous ne voulons pas !... Prêtres de « Jésus-Christ, que fait-on de vous ? Des fonc- « tionnaires publics, payés à raison de leurs ser- « vices, soumis à quiconque daigne leur com- « mander, emprisonnés en de certaines limites « qu'on leur interdit de franchir, obligés de « revêtir ou de déposer les vêtements distinctifs « de leur état, selon les caprices du premier « agent de police : voilà ce que vous êtes !... « L'autorité civile vous suit jusqu'à l'autel, et là, « près de vous, debout, elle surveille le sacrifice « et préside aux sacrés mystères. Reconnaissez- « vous, dans l'avilissement, dans l'opprobre in- « dicible de cet odieux esclavage, le sacerdoce « du Fils de Dieu ? et, vous étonnerez-vous que « les peuples, ébranlés, inquiets, éperdus, de-

« mandent ce qu'il y a là du ciel ?... Regardez le
« Christ et sachez être pauvres, pour être libres
« et respectés, pour être forts. Ce n'est point
« avec un mandat sur les payeurs de César, que
« Jésus envoya ses apôtres à la conquête du
« monde !... Après tout, que faut-il au prêtre
« pour accomplir sa mission divine ? Des lèvres
« indépendantes et un morceau de pain... »

Un autre jour, l'*Avenir* leur disait encore :

« Nous sommes payés par nos ennemis, par
« ceux qui nous regardent comme des hypocri-
« tes ou des imbéciles, qui sont persuadés que
« notre vie tient à leur argent. Ils sont nos débi-
« teurs, sans doute, et c'est le pire, qu'étant nos
« débiteurs, ils soient parvenus à croire qu'ils
« nous font une aumône... Figurez-vous un dé-
« biteur qui, rencontrant son créancier, lui jette-
« rait dans la boue un peu de monnaie, en lui
« disant : « Travaille, fainéant, travaille ! » Voilà
« comme nous traitent nos ennemis, et il y a au-
« jourd'hui trente ans et quatre mois que nous
« nous baissons pour ramasser. »

Ce langage, si haut, si dédaigneux, troublait la paix des presbytères, il jetait l'épouvante dans les Evêchés.

Les premiers pasteurs des diocèses s'agitaient, n'osant pas encore commander ouvertement et

dire ouvertement à leurs prêtres : Ne lisez plus ce journal ! Renvoyez-le à la Chesnaie ! Lamennais comprit qu'ils ne tarderaient pas à le faire.

« C'est à vous surtout que nous nous adres-
« sons, Evêques de France, leur dit-il, à vous
« qui êtes, tout à la fois, et nos chefs, et nos
« pères, à vous sur qui reposent nos espérances,
« et près de qui, en ces jours mauvais, nous
« sentons plus vivement le besoin de nous ser-
« rer avec amour. Qui aurez-vous pour succes-
« seurs ? A mesure que la mort vous moisson-
« nera, à qui vos troupeaux seront-ils confiés ?
« Est-il une âme chrétienne, qui ne frissonne à la
« seule pensée que les évêques pourront être
« choisis par les abatteurs de croix, par les per-
« sécuteurs de l'enseignement ecclésiastique,
« par les ennemis de la foi ? La ruine de cette
« foi, la mort du catholicisme parmi nous, ne
« serait-elle pas la conséquence certaine, inévi-
« table, d'un état de choses qui rend le gouver-
« nement maître des nominations épiscopales.
« Comptez après combien de temps il ne reste-
« rait plus en France qu'une Eglise entièrement
« asservie, un simulacre de ministère pastoral,
« un vil mannequin de sacerdoce aveugle, sourd,
« sans autre mouvement que celui qu'en se
« jouant lui imprimeraient les derniers commis

« de l'administration. Evêques de France, ne
« l'oubliez pas... c'est à vous, à vous seuls qu'il
« appartient de se saisir de cette grande ques-
« tion, pour assurer la conservation du sacré
« dépôt qui vous est confié. Les destinées de la
« foi, le salut ou la perte des générations futures,
« sont entre vos mains... Décidez ! »

Puis, le lendemain, des évêques, revenant aux prêtres, le grand tribun s'écriait : « Ministres de
« celui qui naquit dans une crèche et mourut sur
« une croix, remontez à votre origine ; retrem-
« pez-vous volontairement dans la pauvreté,
« dans la souffrance, et la parole du Dieu souf-
« frant et pauvre reprendra sur vos lèvres son
« efficace première. Sans aucun autre appui
« que cette divine parole, descendez, comme les
« douze pêcheurs, au milieu des peuples, et
« recommencez la conquête du monde. Voyez à
« l'horizon... les signes précurseurs du lever de
« l'astre... Messagers de l'espérance, entonnez,
« sur les ruines des empires, sur les débris de
« tout ce qui passe, le cantique de vie... »

## III.

Je me suis bien attardé à ces citations. En ai-je dit assez pour faire entendre, avec le ton de la polémique, les périls de cette prise d'armes ?

Mais, voici bien une autre entreprise.

Le 18 décembre 1830, le bataillon sacré, qui composait le rédaction de l'*Avenir*, imagina de faire quelque chose d'analogue à la dispersion des apôtres.

Ils se partagèrent la France. Lacordaire eut les diocèses du Nord et de l'Est ; Montalembert ceux du Midi, M. de Coux ceux de l'Ouest et du Centre.

Lacordaire correspondait en outre avec la Suisse et l'Italie ; son ami, avec l'Irlande et l'Allemagne, et le dernier avec la Belgique.

Ils fondèrent dès lors une sorte d'association mutuelle contre tous les actes qui attenteraient à la liberté sur un point quelconque, spécialement en France.

Cela s'appela l'*Agence générale pour la défense de la liberté religieuse.*

Ils organisèrent un mouvement général de pétitions en faveur de la liberté d'enseignement.

Ils firent plus. Posant en principe que la liberté se prend, quand les pouvoirs publics ne la donnent pas, ils ouvrirent en personne, à Paris, à leurs périls et risques, une école libre.

Ils donnaient en même temps une forte impulsion à la presse catholique en province, ils créaient partout des foyers de résistance à l'arbitraire administratif, non point en se cachant sous des noms plus ou moins déguisés, mais ouvertement, au grand jour. Ils contenaient le gouvernement lui-même dans la nomination des évêques, et le forçaient à se désister du choix qu'il venait de faire pour le siège épiscopal de Beauvais.

Ainsi, la glace était rompue, et les catholiques, depuis si longtemps déshabitués en France de la vie publique, s'aguerrissaient peu à peu et se formaient aux mœurs militantes des pays libres.

S'il eut voulu être logique, le gouvernement de Juillet, de qui Lafayette avait dit que c'était la meilleure des Républiques, aurait dû s'en réjouir et favoriser loyalement cette adhésion des catholiques aux principes sur lesquels on avait assis le trône de Louis-Philippe.

Le gouvernement de Juillet, sûr d'ailleurs de plaire à une portion du clergé, celle qui restait obstinément en dehors du mouvement généreux créé par l'*Avenir*, intenta une série de procès à Lamennais et à son Ecole.

Je ne referai pas cette histoire, où une avocasserie tracassière fournit des textes pour punir des gens condamnés d'avance. C'est l'histoire de qui est le plus fort, au moins en fait de gendarmes et de police.

Certains détails méritent cependant au moins une mention.

Il s'agissait, dans le premier procès, de savoir si les aumôniers des colléges doivent être considérés comme des fonctionnaires publics.

L'avocat du roi soutenait que les aumôniers avaient un caractère public, et, parmi ses motifs, il alléguait que ce sont les ministres d'un souverain étranger.

En entendant cette énormité, Lacordaire bondit. Il se leva, et, de sa voix étincelante, il interrompit le magistrat : « Non, Monsieur, dit-il, « cela n'est pas ! Nous sommes les ministres de « quelqu'un, qui n'est étranger nulle part, de « Dieu ! »

La salle faillit crouler sous les applaudissements, et l'on vit un ouvrier, passant par-dessus

les bancs et les têtes, s'approcher de l'interrupteur, lui prendre la main, et crier : « Monsieur le « curé, je suis là-bas avec des camarades, qui « m'envoient savoir votre nom... » Ils l'attendirent, pour le porter en triomphe. C'étaient des insurgés de Juillet

Dans le second procès devant la cour d'assises de la Seine, le succès d'audience fut aussi complet, surtout devant l'opinion publique. L'arrêt ne fut rendu qu'à minuit, après une magnifique défense de Lacordaire, que le jeune prêtre commença, en saluant profondément son illustre maître, assis à ses côtés, « cet homme grand et « simple, dit-il, qui m'a permis de l'aimer ! »

Mais rien n'est beau comme le procès dit de l'*Ecole libre*.

Ce fut le premier acte de ce grand débat, qui durera vingt années, et qui aboutira à la chute de Louis-Philippe et à la proclamation de la liberté de l'Enseignement par la République française.

Les curés de Lyon avaient été sommés de renvoyer les enfants de chœur auxquels ils donnaient gratuitement des leçons. Ah ! dirent les hommes de l'*Avenir*, « vous poursuivez la liberté « de l'enseignement jusque dans les enfants de

« chœur, eh bien! nous la mettrons aux prises
« avec des hommes ! »

Le 7 mai 1831, ils se firent maîtres d'école, et on les vit faire la classe à une vingtaine de pauvres enfants. La police survint. « Au nom de la « Loi, dit le commissaire aux enfants, je vous « somme de sortir ! — Et moi, dit le chef de « l'Ecole libre, au nom de vos parents, je vous « ordonne de rester! » Les enfants criaient : « Nous resterons ! » Alors, les sergents de ville les enlevèrent, les scellés furent posés et une instruction commença.

Le père de Charles de Montalembert étant venu à mourir, il devenait pair de France, les maîtres d'école devinrent justiciables de la Cour des Pairs.

Ils parurent tous à la barre de cette cour le 20 septembre.

Je voudrais pouvoir faire revivre sous les yeux du lecteur cette scène, dont les journaux de l'époque sont pleins.

Le jeune Montalembert — il avait vingt-un ans — était là, debout, portant le deuil de son père mort la veille, promenant ses regards sur cette réunion de vieillards, ses pairs et ses juges.

Tout le Palais-Médicis ému, immobile, respirant à peine, écoutait cette parole si mâle et si

jeune, si fière et si humble, où l'accusé se faisait l'accusateur. A cinquante ans de distance, quand on relit ce discours, le premier d'une carrière qui en a produit de si beaux, on retrouve les émotions de cette chaude journée, et on comprend le mot heureux de son successeur à l'Académie française, nous montrant la noble Chambre. « souriant à l'éloquence pleine de ver-« deur d'un des complices, comme un aïeul à la « vivacité généreuse et mutine du dernier en-« fant de sa race. »

« Si notre foi doit mourir, s'écriait le noble enfant, souffrez au moins que nous lui choi-« sissions un tombeau, et que ce tombeau soit « la liberté du monde ! C'est notre foi qui, la « première, a levé la noble bannière sous la-« quelle le genre humain aujourd'hui est en « bataille. C'est bien la moindre chose qu'elle « puisse s'en servir comme d'un linceul ! »

Après Montalembert, ce fut le tour de Lacordaire. L'organe du ministère public avait soutenu la prévention comme un légiste vulgaire. Il parla comme s'il eut plaidé un procès de mur mitoyen. La réplique fut sanglante.

Représentons-nous un jeune homme de 29 ans, un prêtre, debout à la barre de la cour des Pairs, et débutant ainsi :

« Nobles pairs. — Je regarde et je m'étonne.
« — Je m'étonne de me voir au banc des prévenus, tandis que M. le Procureur général est au banc du ministère public. — Je m'étonne que M. le Procureur général ait osé se porter mon accusateur, lui qui est coupable du même délit que moi, et qui l'a commis dans l'enceinte même où il m'accuse, devant vous, il y a si peu de temps. Car, de quoi m'accuse-t-il ? — D'avoir usé d'un droit écrit dans la Charte, mais non encore réglé par une loi. Et lui vous demandait naguère la tête de quatre ministres, en vertu d'un droit écrit dans la Charte et non réglé par une loi ! S'il a pu le faire, j'ai pu le faire aussi, avec la différence qu'il demandait du sang et que je voulais donner une instruction gratuite aux enfants du peuple. Tous deux, nous avons agi au nom de l'article 69 de la Charte. Si M. le Procureur général est coupable, comment m'accuse-t-il ? et, s'il est innocent, comment m'accuse-t-il encore ? »

L'organe du ministère public s'était retranché derrière un décret de 1811, par lequel l'Empereur avait établi une peine sans le concours du Corps législatif. L'impitoyable avocat lui répond :

« Ah ! nobles Pairs ! quelle dérision ! Et c'était
« avec complaisance que M. le Procureur géné-
« ral vous suppliait de remarquer que le décret
« avait été exécuté sous l'Empire. Puis donc
« qu'il a bien voulu prendre mon rôle, il faut que
« je me résigne à répéter après lui : C'était sous
« l'Empire, c'était du temps où la France ne
« consentait à rien, parce qu'on ne lui soumet-
« tait rien ; c'était du temps où les restes de la
« République, descendus de l'échafaud, adoraient
« à genoux la fortune impériale ; c'était du temps
« où il n'y avait en France que la gloire et le
« silence... Le décret de 1811 a eu force de loi
« sous l'Empire : c'est vous qui l'avez dit, mon-
« sieur le Procureur général, c'est vous qui avez
« mis là toute la cause... et qui faisiez remarquer
« tout à l'heure, avec une sorte d'orgueil, que
« personne n'avait été si hardi sous l'Empire que
« de s'opposer à la volonté de Napoléon. Je
« place volontiers la cause où vous la placez
« vous-même, et je suis curieux de répéter la
« preuve par laquelle vous établissez que le
« décret de 1811 a eu force de loi sous le sceptre
« impérial. C'est, dites-vous, qu'il a été exé-
« cuté... Mais, tout s'exécute par l'épée, et si
« nulle autre condition n'est nécessaire pour
« qu'une volonté d'homme devienne une loi, la

« violence est la suprême législatrice du genre
« humain : un fait est un droit ; le silence de la
« peur est la voix de Dieu... Non, si la doctrine
« du ministère public était vraie, il faudrait fuir
« notre patrie, et aller demander aux civilisa-
« tions les plus abjectes un peu de cette liberté
« qui ne se perd jamais tout entière, si ce n'est
« chez les peuples où l'on parle de violence
« comme d'une chose sacrée, et où l'ordre du
« maître s'appelle une loi, pourvu que l'esclave
« ait répondu : J'obéis ! »

Après ce fier langage, tenu devant tant d'anciens serviteurs du pouvoir impérial, le jeune orateur termine, en rappelant, dans une prosopopée magnifique, l'exemple de Socrate succombant, lui aussi, dans la première cause de la liberté d'enseignement, et en montrant que la postérité, dans cette cause célèbre, n'a absous que le coupable et le bourreau : le coupable, parce qu'il avait manqué aux lois d'Athènes, pour obéir à des lois plus grandes ; le bourreau, parce qu'il n'avait présenté la coupe qu'en pleurant.

« Et moi, nobles Pairs, » conclut le jeune prêtre, « si le temps ne me manquait pas, je vous
« aurais prouvé qu'en foulant aux pieds ce décret
« de l'Empire, j'avais bien mérité des lois de ma
« patrie, bien servi sa liberté, bien servi la cause

« et l'avenir de tous les peuples chrétiens. Mais
« le temps ravit ma pensée, je lui pardonne
« puisqu'il me laisse votre justice. C'est donc
« assez. — Quand Socrate, dans cette première
« et fameuse cause de la liberté d'enseignement,
« était prêt à quitter ses juges, il leur dit : Nous
« allons sortir, vous pour vivre, moi pour mou-
« rir. » Ce n'est pas ainsi, nobles juges, que nous
« vous quitterons. Quel que soit votre arrêt,
« nous sortirons d'ici pour vivre : car la liberté
« et la religion sont immortelles... »

L'heureuse audace de cette improvisation avait réveillé l'attention des moins sympathiques. Les prévenus furent condamnés au *minimum* de la peine : à cent francs d'amende !

Perdu ainsi, mais perdu avec honneur, devant la haute cour, le procès fut gagné devant une cour plus haute et plus souveraine, celle de l'opinion, et les vaincus purent se dire la parole de Montaigne : « Il y a des défaites triomphantes « à l'égal des victoires. »

Cela même ne pouvait apaiser la haine des prétendus amis de la Religion ! Le bruit de ses applaudissements leur faisait mal, et il leur fallait se venger de ces triomphes. L'orage va gronder, nous allons en suivre le déchaînement et nous en entendrons bientôt le fracas.

## IV.

En ce moment, pénétrons sous les charmilles de la Chesnaie. Le Maître a tendu l'oreille, et les avant-coureurs de la tempête l'ont profondément ému. Il parlait aux siens, et les siens l'entendant parler une langue nouvelle, tout imprégnée de colère, se serraient de peur les uns contre les autres. Il disait :

« Des siècles et des siècles avaient passé ;
« c'était sur le soir d'un de ces longs jours qui
« sont les jours de Dieu ; le soleil, enveloppé
« d'un linceul de nuages blafards, était descendu
« sous l'horizon, la nuit se faisait, une atmosphère
« lourde, étouffante, pesait sur la terre ; trou-
« peaux fatigués, les peuples gisaient dans ces
« vastes parcs, qu'on appelle empires, royaumes,
« et de temps en temps soulevaient avec effort
« leur col meurtri du joug, pour trouver un peu
« d'air et rafraîchir leur poitrine brûlantes : et
« ces parcs étaient gardés par des gens armés ;
« et, toutes les fois qu'il s'y faisait le moindre

« mouvement, on entendait un cliquetis de chaî-
« nes. — Et je regardais cela, et mon âme ab-
« sorbée dans une profonde stupeur se troublait
« en elle-même, lorsqu'une voix : Fils d'Adam,
« que vois-tu ? et comme je ne répondais point :
« Tu vois, dit-elle, les nations rachetées par le
« Christ !... »

Lamennais continua un long récit de sa vision apocalyptique. L'effroi gagnait de plus en plus ceux qui l'aimaient. Il ne s'en aperçut point, ou plutôt ne voulut pas le voir, et il reprit :

« Je pénétrai plus avant dans le temple, je
« parcourus de longues nefs désertes ; les voûtes
« se perdaient dans l'obscurité ; une horreur
« silencieuse m'environnait, et le frisson courait
« dans mes veines. Au fond du sanctuaire, sur
« un autel éclairé d'une lampe mourante, j'aper-
« çus comme une grande ombre, je ne sais quoi
« d'inexprimable, une forme divine qui semblait
« plier sous des chaînes. Et je regardais cela, et
« ma chair tremblait, et mon front se mouillait
« d'une sueur froide, lorsqu'une voix : Fils
« d'Adam, que vois-tu ? et comme je ne répon-
« dais point : Tu vois, dit-elle, le Christ, rédemp-
« teur du monde !...

« Alors, je tombai la face contre terre ; ma vie
« du temps fut comme suspendue, et ce qui se

« passa en moi n'a point de nom dans les langues
« humaines. — Revenu à moi-même, je me
« retrouvai au milieu de la foule, et c'était un
« mélange inouï de pleurs et de joies insensées,
« de prières et de blasphèmes, des danses dans
« un tombeau, une orgie dans un lieu saint.

« Tout à coup, une sorte de tonnerre lointain,
« une rumeur sourde, confuse, horrible, ébranla
« les airs : d'instant en instant, elle croissait :
« les peuples effrayés demandèrent : Qu'est-ce
« que ce bruit ? Et il leur fut dit : C'est le vent
« du Seigneur qui passe ! et les forêts s'incli-
« naient comme l'herbe, et les colonnes des tem-
« ples fracassés se heurtaient comme les genoux
« d'un homme pris de vin ; et les combles des
« palais, emportés tels que des brins de paille,
« disparaissaient dans la poussière, et les murs
« croulaient, et les trônes craquaient comme un
« morceau de bois sec sur le genou d'un enfant.
« Repoussés par la tempête, les fleuves débor-
« daient, la mer surmontait ses rivages, et toutes
« ses eaux, se mêlant, s'agitant, poussaient et
« repoussaient les débris, et on les voyait, roulés
« par les tourbillons, s'entasser, monter peu à
« peu du sein de l'abîme, et puis, dans le flux et
« le reflux des ondes, cette énorme montagne de
« ruines élevait au-dessus des flots sa tête fan-

« geuse et ceinte de cadavres flottants comme
« d'une couronne. »

L'entendant parler ainsi, les jeunes hommes de la Chesnaie se disaient l'un à l'autre, à voix basse : « Que veut-il dire ? Est-ce une prophétie ? »

Je ne sais pas si le lecteur n'aura pas reconnu là une prophétie de ce qui a passé depuis sous nos yeux. Mais, ce que je sais bien, c'est que, dans la vision de Lamennais, il nous faudra reconnaître un symptôme nouveau, et celui-là, nous le verrons, attristera bientôt nos cœurs amis, pendant qu'il mettra le comble à la joie haineuse de ses contradicteurs.

---



# LES AFFAIRES DE ROME

*Sommaire.* — A la fin de 1831. — Ce qui sortit des luttes de l'*Avenir*. — Beaux vers de M. Laprade. — Les fautes de l'*Avenir*. — Un parti imprudent mais généreux. — Souvenirs de Lacordaire. — Embarras dans lequel les rédacteurs mirent la cour de Rome. — L'Odyssée des trois pèlerins. — Passage à Marseille. — Une belle page de Lamennais. — De Paris à Rome ! — Désenchantement. — Réception pleine de réserve. — L'audience de Grégoire XVI. — Irritation de Lamennais. — Le Mémoire au Pape. — Chez les Théatins. — Sonnez toujours votre heure !

« Si cruel que soit le temps, il n'ôtera rien « aux délices de l'année qui vient de passer : elle « sera éternellement dans mon cœur comme une « vierge qui vient de mourir !... »

Ainsi parlait le principal rédacteur de l'*Avenir*, un mois après le fameux procès de l'Ecole Libre, à la fin de 1831.

Elle allait en effet mourir, cette année, qui avait passé, comme un de ces jours sains et glorieux, dont le crépuscule est encore plein de lumière et de joie.

L'*Avenir* touchait à la fin de cette aventureuse carrière.

I.

Ce furent, a dit Lacordaire, « des jours à la « fois heureux et tristes, jours dévorés par le « travail et l'enthousiasme, jours comme on « n'en voit qu'une fois dans la vie. »

Je ne crains pas d'avoir exagéré la valeur et l'intensité des luttes de l'*Avenir*, de ces luttes qui, pour le fond des choses en question, ont prévalu et qui décidèrent de l'attitude des catholiques en France et ailleurs, depuis la Révolution de Juillet jusqu'au second Empire.

Les conférences de Notre-Dame et ces autres conférences plus intimes, qne le pauvre a appris à bénir, les conférences de Saint-Vincent de Paul, sont sorties de là.

Il en est sorti la loi de 1850 en faveur de la liberté de l'enseignemeut.

Bien d'autres choses en sont sorties : le réveil de l'esprit et du prosélytisme catholique, le retour de l'Eglise de France à l'unité romaine, l'aguerrissement des enfants de l'Eglise contre les arbitraires, de quelque côté qu'ils viennent.

Il en sortit surtout une merveilleuse commotion, électricité morale, qui, devant les ruines et sur les débris entassés, loin de les décourager, donna au jeune clergé et à la jeunesse d'alors la sainte audace d'entonner un cantique de vie.

Pour savoir ce qu'il éclata alors d'enthousiasme pur et désintéressé dans les presbytères du clergé français, il faut avoir vécu dans ces temps, lu dans ces yeux, écouté ces confidences, serré ces mains frémissantes, senti battre ces cœurs. comme on le voit et comme on le sent dans les lettres intimes et dans les souvenirs de la génération sacerdotale, d'où la nôtre est sortie.

La jeunesse française secouait, elle aussi, les hontes et les sommeils du passé. Un de nos meilleurs poètes, Victor de Laprade, a dit, en de beaux vers, ce que valait alors cette jeunesse dont il était.

Ah ! j'ai connu des jours, et je les ai vécu,
Où les droits désarmés, où l'idéal vaincu,
Le penseur qu'on proscrit et le Dieu qu'on délaisse,
Avaient au moins pour eux les cœurs de la jeunesse !...
Alors, aux grandes voix les cœurs étaient ouverts !...
Nous montions, dédaigneux des intérêts sordides,
Fiers, altérés du beau plutôt que du bonheur,
Amoureux de l'amour, du droit, du vieil honneur,
Et tous prêts à mourir, purs de toute autre envie,
Pour ces biens, qui font seuls les causes de la vie...

Ecoliers, jeunes fous, c'étaient là nos orgies,
L'ivresse où nous puisions nos rudes élégies ;
C'était notre soleil dans les travaux obscurs,
Qui nous ont gardés fiers, en nous conservant purs.

Franchement, à tous égards, cela ne valait-il pas mieux que d'aller ensevelir ses vingt ans dans les tripots du cercle ou dans les fumées du café, que de s'en aller chaque soir applaudir la *Belle Hélène* ou se délecter des réalismes de l'*Assommoir*.

Je ne sais pas ce qu'en pense le lecteur, mais, enthousiasme pour enthousiasme, exagérations pour exagérations, j'aime mieux les enthousiasmes et les exagérations des jeunes disciples de l'*Avenir*, que l'entraînement d'une certaine littérature contemporaine, qui force à regarder en bas, tandis que l'autre faisait regarder en haut !

## II.

Mais, à côté des services, je dois impartialement noter les fautes.

Le Concordat avait stipulé le Budget des Cultes, il avait laissé à l'Etat le droit des nominations épiscopales, il avait consacré le principe si

chrétien de l'union entre l'Etat et l'Eglise. — De ses mains imprudentes, l'*Avenir* brisait, nous l'avons vu, toutes ces stipulations sacrées.

Le Saint-Esprit a solennellement menacé des vengeances divines ceux qui méconnaissent les droits et les respects dus à ses oints, qu'il a chargés de régir l'Eglise : « Ne touchez pas à « mes Christs ! » dit-il aux Livres Sacrés. — L'*Avenir* y toucha, sans ménagements, et l'épiscopat ne rencontra pas, chez ses rédacteurs, l'esprit catholique qui est un esprit de révérence ou, comme on l'a défini, un respect mêlé d'amour, qui a pris, dans le langage chrétien, le nom expressif de vénération.

Aussi, ne saurait-on dire quel soulèvement se produisit contre ce journal dans presque tous les évêches et dans la plupart des séminaires.

En plusieurs diocèses, la lecture de l'*Avenir* fut défendu.

On éloigna des saints ordres les jeunes gens qui penchaient pour les doctrines nouvelles.

L'entrée du séminaire fut même interdite à plusieurs.

Des professeurs de théologie furent privés de leurs chaires, des curés furent destitués, parce qu'ils partageaient et propageaient les nouveautés.

Montalembert l'a reconnu loyalement : « A des
« idées pratiques, neuves, justes et honnêtes en
« elles-mêmes, et qui sont devenues pendant
« vingt ans le pain quotidien de l'apologétique
« catholique, nous avions eu le tort d'ajouter
« des théories excessives et téméraires, puis de
« soutenir les unes et les autres avec cette logi-
« que absolue, qui perd toutes les causes qu'elle
« ne déshonore pas. »

D'autre part, le système philosophique de M. de Lamennais sur la certitude, système dont il prétendait faire la base de sa politique comme de sa théologie, excitait les défiances.

Les nuages s'amoncelaient sur la tête de l'*Avenir*.

S'il comptait toujours de zélés partisans, il avait des ennemis un peu partout, dans les journaux de l'opposition démocratique qui se refusaient de croire à la sincérité de son libéralisme, comme dans la presse ministérielle et dans les feuilles légitimistes, où l'ancien clergé gallican battait en brèche chaque matin les théories ultramontaines de Lamennais.

Certes, nous n'en sommes plus à l'apprendre : La jeune école de Lammennais s'effrayait peu de la guerre, et les nuages avaient beau s'amonceler, l'orage ne leur faisait pas peur.

Mais — et c'est sa meilleure défense — la foi et la loyauté de ces fiers soldats de l'*Avenir* s'arrangeait mal des vagues soupçons qui planaient sur leur orthodoxie.

Ils prirent alors un parti, imprudent, mais généreux.

Ecoutez ce qu'ils firent.

## III.

« Nous confions, avait dit l'*Avenir*, nous
« confions notre protestation au souvenir de tous
« les Français, en qui la foi et la pudeur n'ont pas
« péri ; à nos frères des Etats-Unis, de l'Irlande
« et de Belgique ; à tous ceux qui sont en tra-
« vail de la liberté du monde, quelque part qu'ils
« soient. Nous la porterons s'il le faut à la ville
« des apôtres, aux marches de la confession de
« Saint-Pierre, et on verra qui arrêtera les pèle-
« rins de Dieu et de la liberté ! »

Sur son lit de mort, à Sorrèze, Lacordaire aimait à évoquer ce souvenir. Il y insistait, et, comme il en parlait avec sa magie de langage, un des siens nota ses souvenirs d'un mourant.

Ce sont les derniers accents d'une âme sublime,

que rien ne tenait plus à la terre et que Dieu attendait, pour la couronner de l'auréole des docteurs restés fidèles. Ce sont des accents d'outre-tombe, et ils ne mentent pas.

« Le lendemain du jour où notre résolution
« fut prise, disait Lacordaire, je descendis de
« bonne heure dans la chambre de M. de Lamen-
« nais. Je lui exposai que nous ne pouvions pas
« terminer ainsi, mais que nous devions nous
« rendre à Rome pour justifier nos intentions,
« soumettre au Saint-Siége nos pensées, et don-
« ner, dans cette démarche éclatante, une preuve
« de sincérité et d'orthodoxie, qui serait tou-
« jours, quoi qu'il arrivât, une bénédiction pour
« nous et une arme arrachée à nos ennemis.

M. de Lamennais eût dû me répondre : « Mon
« cher enfant, vous n'y pensez pas. Rome n'a
« pas coutume de juger des opinions que Dieu a
« livrées à la justice des hommes, et surtout des
« opinions qui touchent à la politique variable
« des temps et des lieux. Avez-vous vu O'Connell
« se rendre à Rome pour y consulter le Pape ? Le
« Pape, au milieu de cette terrible agitation cau-
« sée en Irlande au nom de la liberté nationale et
« de la liberté religieuse, est-il intervenu pour la
« diriger ou pour la faire cesser ? Non. Rome
« s'est tue, et O'Connell a parlé trente ans. Nous

« ne pouvons faire comme lui, parce que nous
« n'avons pas, comme lui, derrière nous, une na-
« tion unanime ; mais, en nous retirant de la
« lutte, notre silence même aura sa force et sa
« dignité. Le temps n'était pas avec nous : lais-
« sons-le couler. Nos pensées germeront dans
« les esprits ; elles y prendront la forme calme
« que nous n'avons pu leur donner, et un jour,
« peut-être bientôt, nous morts ou nous vivants,
« nous verrons notre parole renaître de ses cen-
« dres, des écoles s'ouvrir librement, des reli-
« gieux s'établir sur tous les points de notre sol,
« des conciles provinciaux s'assembler, et l'anti-
« pathie du pays contre nous se changer en ce
« bon vouloir dont Dieu et les hommes ont besoin
« toujours et qui est la porte véritable de toutes
« les libertés. Il n'est pas besoin d'aller à Rome
« pour cela : notre chûte même, en satisfaisant
« nos ennemis, leur ôtera un grand ressort (com-
me c'est vrai) et plus elle sera profonde, plus
« elle hâtera peut-être le jour où tout ce que
« nous avons voulu se réalisera. »

« Au lieu de cette réponse, qui eût été celle
« d'un sage, M. de Lamennais sans hésiter ma
« proposition ! — Oui, me dit-il, il nous faut par-
« tir pour Rome. »

Le 15 novembre 1831, treize mois après la

fondation, l'*Avenir* suspendait sa publication et, dans un article signé de tous ses rédacteurs, annonçait le départ pour Rome.

Nons verrons, avaient-ils dit, « qui arrêtera « les pèlerins de Dieu et de la liberté ! »

Personne n'avait la moidre envie de les arrêter et c'est dommage, vraiment, car ce voyage était une faute.

Forcer Rome à s'expliquer sur des questions qu'elle laissait librement débattre depuis un an, c'était au moins une prétention singulière. — Ne pas lui savoir un gré infini de son silence, c'était méconnaître à la fois toutes les exigences et tous les avantages de la situation.

C'est un panégyriste de Lacordaire, celui qui l'a le mieux connu parmi ses fils, et qui a le mieux décrit sa vie intime dans deux volumes, qui sont un chef-d'œuvre, le Père Chocarne, qui a dit :

« Le moindre souci des esprits ardents ou ab-
« solus est de compter avec l'opportunité, la pa-
« tience et le temps ; leur tort est d'oublier que
« la logique des faits n'est pas aussi pressée que
« celle des idées ; que si le grain n'arrive à ma-
« turité que de longs mois après avoir été confié
« à la terre, l'esprit public est un sol plus froid
« encore et plus lent ; que c'est beaucoup pour

« une vie d'homme d'avoir jeté dans le monde
« une idée féconde, et qu'il faut s'estimer heu-
« reux, si la génération suivante la voit fleurir
« et germer à son soleil. C'était le tort des hom-
« mes de l'*Avenir*. Oubliant le titre de leur jour-
« nal, ils mettaient tout au présent Ils s'étaient
« jetés, en enfants terribles et à l'arme blanche,
« à l'encontre des puissances humaines ; ils al-
« laient se heurter plus inconsidérément encore
« au pouvoir qui n'est pas de ce monde. Ils al-
« laient demander une solution prompte et défi-
« nitive à l'oracle qui en donne le moins possible
« sur les questions controversées, montrant ainsi
« pour la liberté plus de respect que ceux qui
« s'en targuent le plus. »

« Jamais, disait M. de Sacy dans les *Débats*,
« jamais l'esprit inquiet qui nous est propre, n'a
« mis la cour de Rome, cette sage cour, plus
« mal à son aise. »

Sans réfléchir à ces choses, les trois principaux rédacteurs de l'*Avenir*, l'abbé de Lamennais, l'abbé Lacordaire et M. de Montalembert partirent pour Rome.

L'odyssée des trois pèlerins fut une longue acclamation, à travers la France qu'ils traversèrent pour venir s'embarquer à Marseille.

J'ai recueilli les souvenirs des contemporains

sur l'accueil que Marseille fit aux trois « pèlerins de Dieu et de la liberté, » comme ils s'intitulaient.

A la porte d'Aix, la diligence poudreuse, qui les amenait, trouva une foule d'ardents admirateurs, qui les acclamèrent et les conduisirent, au milieu de vivats et de bravos, jusqu'au modeste hôtel de la rue du Petit-Saint-Jean, où ils descendirent.

Le lendemain, à l'heure dite, quand Lamennais parut dans l'église de Saint-Théodore pour y célébrer la messe, tout le clergé de la ville était là, spontanément, sans convocation, les chanoines en camail, les prêtres en surplis, remplissant le sanctuaire, pour assister à la messe du grand lutteur.

L'Evêque accourut. Sous l'inspiration et sur les conseils de son ardent neveu, Mgr Fortuné de Mazenod venait assurer Lamennais de ses sympathies et, se séparant ainsi ouvertement de la grande majorité de ses collègues dans l'épiscopat français, il suppliait les trois voyageurs de venir chez lui, à l'Evêché, où une réception splendide réunissait l'élite du clergé et de la population marseillaise.

Ils s'arrêtèrent trois jours dans la vieille colo-

nie des Phocéens, dont Lamennais disait ensuite qu'il l'avait trouvée « toujours hospitalière. »

Quand ils partirent, le neveu de l'Evêque, celui qui devait gouverner l'Eglise de Marseille, en grand Evêque et en grand cœur, M. Eugène de Mazenod donna à Lamennais une lettre pour le cardinal Pacca, la seule lettre de recommandation qu'emportèrent de France les rédacteurs de l'*Avenir*, une lettre qui exerça, nous le verrons, une influence si considérable sur ce qu'on a appelé depuis les *Affaires de Rome.*

## IV.

Reposons-nous un instant des fiévreux halètements de la lutte, et suivons, à leur sortie de Marseille et de France, cet homme, en qui les préoccupations de la bataille n'absorbaient point les tendances d'un esprit , où spectacles de la nature exercèrent toujours une séduction charmante.

Ces pages ont été écrites par Lamennais, au début du livre, d'ailleurs si passionné et si mouvementé, qu'il a consacré au récit des *Affaires de Rome.*

« Après nous être arrêtés un peu dans la
« vieille colonie des Phocéens, toujours floris-
« sante par son commerce, toujours hospita-
« lière, nous continuâmes notre route, retrou-
« vant à chaque pas quelque grave ou touchant
« souvenir d'histoire. Ici Toulon, où commença,
« sous les plis d'un drapeau sanglant, la fortune
« merveilleuse du plus grand homme des temps
« modernes ; au-delà le golfe de Cannes où elle
« parut se relever un moment, pour aller bien-
« tôt expirer solitaire sur un rocher de l'Atlanti-
« que ; et tout auprès, par un doux contraste
« avec les turbulents soucis et les rêves agités
« de l'ambition humaine, Lérins, cet asile du
« paix, où, lorsque l'épée des barbares démem-
« brait, pièce à pièce, l'empire romain, s'abritè-
« rent, comme l'alcyon sous une fleur marine,
« la science, l'amour, la foi, tout ce qui console,
« enchante et régénère l'humanité. »

Puis, continuant de se laisser aller aux doux entraînements de sa belle imagination, Lamennais écrit cette ravissante page, une des plus fraîches qu'il ait écrites, à mon avis, sous l'impression des choses de la nature.

« D'Antibes à Gênes, dit-il, la route côtoie
« presque toujours la mer, au sein de laquelle
« ses bords charmants découpent leurs formes

» sinueuses et variées, comme nos vies d'un
« instant dessinent leurs fragiles contours dans
« la durée immense, éternelle. Aucunes paroles
« ne sauraient peindre la ravissante beauté de
« ces rivages toujours attiédis par une molle
« haleine de printemps. D'un côté, la plaine à la
« fois mobile et uniforme, où apparaissent çà et
« là quelques voiles blanches qui la sillonnent
« en des sens divers. Sur la pente opposée des
« montagnes, qui coupent de fertiles vallées ou
« de profonds ravins, les inépuisables richesses
« d'une nature tour à tour imposante, gra-
« cieuse, qui s'empare de l'âme, y apaise les
« tumultueuses pensées, les amers ressouvenirs,
« les prévoyances inquiètes, et peu à peu l'en-
« dort dans la vague contemplation de je ne sais
« quoi d'insaisissable comme le son fugitif, de
« mystérieux comme l'univers et d'infini comme
« son auteur (mais, le Breton ne veut pas céder
« à la séduction des côtes de Provence). Cepen-
« dant, dit-elle, telle est la puissance des pre-
« mières impressions que, dans ces riantes et
« magnifiques scènes, rien pour moi n'égalait
« celles qui frappèrent mes jeunes regards : les
« côtes âpres et nues de ma vieille Armorique,
« ses tempêtes, des rocs de granit battus par
« des flots verdâtres, ses écueils blanchis de

« leur écume, ses longues grèves désertes, où
« l'oreille n'entend que le mugissement sourd
« de la vague, le cri aigu de la mouette tour-
« noyant sous la nue, et la voix triste et douce
« de l'hirondelle de mer. »

« Ainsi, s'en allaient vers la cité, pendant si
« longtemps dominatrice et reine, trois obscurs
(le mot est de Lamennais) trois obscurs chré-
« tiens, vrais représentants d'un autre âge par la
« simplicité naïve de leur foi, à laquelle aussi
« peut-être se joignait quelque intelligence de la
« société présente, de son esprit, de ses besoins
« et de ses vœux, dont nulles résistances n'empê-
« cheront l'accomplissement.

« Des notes diplomatiques, (c'est toujours La-
« mennais qui parle), de l'Autriche, de la Prusse,
« de la Russie, les avaient devancés à Rome.
« On y pressait le Pape de se prononcer contre
« ces révolutionnaires audacieux, ces impies
« séducteurs des peuples qu'ils poussaient à la
« révolte au nom de la religion. Le gouverne-
« ment français agissait dans le même sens,
« secondé en cela par le parti carliste, à la tête
« duquel se trouvaient... » Ici, Lamennais donne
des noms propres, il incrimine en particulier une
Compagnie célèbre, contre laquelle sa verve irri-
tée déborde en une diatribe qui ne respecte rien,

pas même son origine sainte et ses constitutions approuvées par l'Église.

V.

Enfin, les voilà à Rome, « après vingt-cinq jours de voyage. »

Paris, d'où venaient les pèlerins, est à Rome, où ils arrivaient fiévreux et haletants, ce qu'est une frontière sans cesse inquiétée par l'ennemi à une grande capitale qui dort tranquille derrière ses hautes murailles, ce qu'est l'équipage d'un navire au pilote qui le dirige.

De Paris à Rome !... Ils sortaient de la ville où tout est jeunesse, ardeur, illusion, et ils entraient dans la ville des vieillards et des sages, dans la ville qui ne s'étonne de rien, parce qu'elle a vu passer toute grandeur humaine, comme l'eau du fleuve qui baigne le pied de ses collines où la vérité seule reste debout, impassible, éternelle.

Lacordaire et Montalembert connurent, presque aussitôt arrivés, ce salutaire désenchantement.

Ils arrivaient de Paris, en compagnie d'un homme qui s'était fait un nom aussi grand que l'Europe.

Cet homme avait du génie, une plume éloquente, et des disciples.

Il avait derrière lui cette grande puisssance, qu'on appelle une Ecole.

Or, cette Ecole le regardait comme le seul sauveur possible de l'Eglise dans ses démêlés avec la Société.

Qu'allait faire l'Eglise pour le recevoir ? — Elle prit à peine garde à lui.

Mais, il apporte un système qui contient le salut ! — Un système ? L'Eglise les a tous vus passer à ses pieds, et le salut ne lui est pas venu de là !

Mais, cet homme a les secrets de l'avenir, et il vient dire à l'Eglise, comment elle doit parler aux rois et aux peuples ! — L'Eglise a reçu d'en haut l'esprit de conseil comme l'esprit de vérité. Les sociétés vivent par elle, et elle n'attend d'aucun homme la leçon de ce qu'elle doit aux peuples et aux rois.

Ce calme de la vérité qui a foi en elle, ce sommeil apparent du vicaire de Jésus-Christ sur sa barque, au milieu de la tempête, cette grandeur de Rome chrétienne enfin, fut une révélation

pour les deux jeunes compagnons de Lamennais.

Les lettres du Maître à ses amis de France, son livre des *Affaires de Rome* témoignent du dépit chagrin que lui causa cette réception, pleine de réserve et de prudence.

Le mécontentement, occasionné par la polémique de l'*Avenir*, et augmenté par ce voyage, que les Romains, toujours lents et sages, considéraient comme une mise en demeure publique et quelque peu théâtrale, se traduisait par le silence, un silence froid, mais poli.

Quelques amis essayaient de rendre courage à M. de Lamennais.

Le fameux Père Ventura surtout se prodiguait et s'ingéniait à lui donner l'explication d'une attitude, dont cette âme de tribun souffrait indiciblement.

Il voulut voir le cardinal-vicaire. L'audience fut indiquée, et, au jour dit, un billet fort poli, mais très-net, lui fit connaître que le cardinal-vicaire ne le recevrait pas.

Seul dans le Sacré-Collége, le cardinal Pacca, grâce aux recommandations de l'abbé de Mazenod, s'entremettait en faveur de Lamennais.

Il voulut voir le pape.

On le fit attendre un mois.

Le Pape était Grégoire XVI.

Il accorda l'audience aux instances du cardinal Pacca, mais il y mit pour condition qu'il n'y serait parlé en aucune manière de ce qui avait amené les trois voyageurs à Rome.

Lamennais n'était pas homme à observer cette condition.

Fin comme un Italien et paternel comme un Pape, Grégoire XVI le devina, et rien n'est curieux comme le récit de cette audience.

Il nous a été conservé dans un livre, devenu rare, écrit par un ami des derniers jours, qui l'avait recueilli de la bouche de Lamennais.

Lamennais fléchit le genou, en abordant le Souverain Pontife.

Grégoire XVI le releva aussitôt, avec un sourire de bonté. Il tenait à la main une vaste tabatière en lapis-lazzuli, et, après en avoir soulevé le couvercle lentement, d'un air recueilli :

— En usez-vous ? dit-il à l'abbé.

L'abbé accepte une prise, par déférence, tout en maugréant et en se disant qu'il n'est pas venu là pour priser.

Le pape en prit une autre à son tour, la huma gravement, et, tout en époussetant la devanture de son camail :

— Aimez-vous l'art ? dit-il brusquement à Lamennais.

— Quelquefois, Saint-Père.

— Quelquefois n'est pas assez.

— Je l'aime à son heure, reprit Lamennais, avec une pointe d'humeur qui frisait l'impertinence, mais aujourd'hui...

— C'est pourtant ce qu'il y a de mieux à Rome, interrompit bien vite le pape.

— Après une autre chose, répliqua Lamennais, et si Votre Sainteté veut bien me permettre...

Le Pape lui coupa encore la parole

— Vous avez visité l'église de Saint-Pierre-aux-liens, monsieur l'abbé.

— Oui, Saint-Père, et plût à Dieu que ce fût la seule église aux liens dans la chrétienté.

Le Pape laissa tomber l'allusion et fit même mine de ne l'avoir pas entendue.

— Et vous y avez admiré le Moïse, de Michel-Ange ?

— C'est son chef-d'œuvre : mais, pour moi, avec toute la dévotion...

— Vous pourriez vous tromper, reprit vivement le Pape. Je veux vous montrer un autre chef-d'œuvre de Michel-Ange, qui pourrait soutenir la comparaison.

Il alla chercher sur son bureau une statuette d'argent :

— Reconnaissez-vous la griffe du lion? ajouta-t-il, en la présentant à Lamennais.

Lamennais la regarda d'un air distrait, en homme préoccupé d'une autre pensée.

— Regardez-là bien, reprit le Pape.

Lamennais la regarda encore.

— Je voudrais pouvoir vous l'offrir, reprit le Pape, mais ici, rien ne m'appartient : je l'ai reçue, je dois la transmettre.

Il étendit la main sur la tête de Lamennais.

— Adieu, monsieur l'abbé.

Et il lui donna sa bénédiction.

L'audience était finie. Elle avait duré un quart d'heure.

## VI.

Lamennais sortit de là, profondément blessé.

Il a noté ses impressions dans le livre des *Affaires de Rome.*

« Nous avions pu, en combattant l'Eglise
« Catholique, être entraînés trop loin par un zèle,
« si l'on veut, imprudent et peu éclairé ; mais ce

« zèle etait pur, exempt d'arrière-vues et d'am-
« bition : nous en avions la conscience intime, et
« cela était d'ailleurs assez visible à tous les
« yeux. La voie où nous marchions, hérissée de
« souffrances et de persécutions, ne conduisait
« qu'aux cours d'assises. On ne suit guère une
« pareille route, à moins d'être soutenu par une
« pensée vraie ou fausse de devoir. Or, rien ne
« contriste plus amèrement l'âme que de voir
« cette pensée totalement méconnue. Que si, la
« reconnaissant, on n'a pour elle qu'un froid
« dédain, ou une sèche indifférence, il est impos-
« sible de se dérober à un sentiment plus amer
« encore. »

Vous pressentez la révolte prochaine. Elle suinte à travers les lignes. Le fier breton continue :

« Je me suis souvent étonné que le Pape, au
« lieu de déployer envers nous cette sévérité
« silencieuse dont il ne résultait qu'une vague et
« pénible incertitude, ne nous eut pas dit simple-
« ment : « Vous avez cru bien faire, mais vous
« vous êtes trompés. Placé à la tête de l'Eglise,
« j'en connais mieux que vous les besoins, les in-
« térêts, et seul j'en suis juge. En désapprou-
« vant la direction que vous avez donnée à vos
« efforts, je rends justice à vos intentions. Allez,

« et désormais, avant d'intervenir en des affaires
« aussi délicates, prenez conseil de ceux dont
« l'autorité doit être votre guide. » Ce peu de
« paroles aurait tout fini. Jamais aucun de nous
« n'aurait songé à continuer l'action déjà sus-
« pendue. Pourquoi, au contraire, s'obstina-t-on
« à nous refuser, même un seul mot ? Je ne
« m'explique ce fait que par les intrigues qui en-
« vironnaient Grégoire XVI, par les secrètes
« calomnies dont la haine de nos adversaires
« nous noircissait dans son esprit, et aussi par
« cette espèce d'impuissance, qui semble inhé-
« rente à tous les pouvoirs, de croire au désin-
« téressement, à la sincérité et à la droiture. »

On le voit, je fais très-impartialement passer sous les yeux du lecteur toutes les pièces du procès. Leur sagacité et leur justice sauront bien tirer la conclusion.

Lamennais reprend :

« N'apercevant aucun terme à l'état d'attente
« où l'on paraissait vouloir nous laisser indéfini-
« ment, nous crûmes devoir adresser au pape
« le mémoire suivant, rédigé presque en entier
« par M. Lacordaire, et que le cardinal Pacca
« se chargea fort obligeamment de présenter. »

Suit un long mémoire de 52 pages sur les doc-

trines de l'*Avenir*, la conduite de ses rédacteurs et les motifs qui l'ont déterminée.

C'est un chef-d'œuvre de style, d'éloquence et — qu'on me permette l'expression — de naïve loyauté.

Ils attendirent quelques jours l'effet produit par le mémoire.

Rien, toujours rien !

Lacordaire rentra en France, Montalembert s'en alla voyager dans le Midi de l'Italie.

Lamennais resta. Le Père Ventura, alors général des Théatins, le reçut à Saint-André della Valle.

« Je n'oublierai jamais, dira-t-il plus tard, les
« jours paisibles que j'ai passés dans cette pieuse
« maison, entouré des soins les plus délicats,
« parmi ces bons religieux si édifiants, si appli-
« qués à leurs devoirs, si éloignés de toute intri-
« gues. La vie du cloître, régulière, calme, inti-
« me, et, pour ainsi dire, retirée en soi, tient une
« sorte de milieu entre la vie purement terrestre
« et cette vie future que la foi nous montre sous
« une forme vague encore, et dont tous les êtres
« humains ont en eux-mêmes l'irrésistible pres-
« sentiment. Espèce d'initiation à la tombe et à
« ses secrets, elle a pour les âmes contemplati-
« ves une douceur qu'on ne soupçonne pas. Il se

« trouve aussi dans les monastères de remar-
« quables intelligences qui comprennent d'au-
« tant mieux le monde qu'elles l'observent de
« plus loin, et ne sont offusquées ni par ses pas-
« sions ni par ses intérêts ; et, par le même mo-
« tif, c'est là que se développent le plus naturel-
« lement les nobles instincts de l'humanité et les
« sympathies qui la consolent. Le vrai moine
« est peuple et ne peut être que peuple, ne fût-
« ce qu'à cause de sa pauvreté, au moins indivi-
« duelle... »

S'attardant volontiers sur ses souvenirs, le séduisant écrivain ajoutait :

« Près du palais Barberini, sur une petite
« place plantée de quelques arbres par les Fran-
« çais, je crois, s'élève un couvent de pauvres
« capucins. C'est là que, dans une cellule, meu-
« blée d'une couchette, d'une table, de deux
« mauvaises chaises, et dont l'étroite fenêtre est
« close, au lieu de vitres, avec un morceau de
« canevas, continue de vivre, selon toute la ri-
« gueur de la règle de saint François, le cardi-
« nal Micara, que ses hautes vertus, son austé-
« rité sans rudesse, sa vive et populaire élo-
« quence, ont rendu l'objet d'un respect bien au-
« dessus de celui qu'on accorde à la dignité.
« Aussi le peuple ne s'y trompe-t-il pas ; mais le

« *capucin*, comme il l'appelle avec un délicat
« sentiment de la vraie grandeur, est incompa-
« rablement plus à ses yeux que le *porporato*. »

## VII.

Mais, à toutes ces impressions douces et calmes, succédaient, de temps à autre, des bouffées de colère et des accès d'impatience.

Il regardait toujours du côté du Vatican, et le Vatican se taisait !

S'il eut voulu entendre, il y avait dans ce silence une leçon douce et bienveillante qui devait suffire.

Sans blâmer, sans censurer, c'était dire : Arrêtez-vous ! N'allez pas plus loin !

Mais, comment accepter cette condamnation muette, tandis qu'on était venu chercher une approbation solennelle ?

Eh bien ! ce que Rome n'a pas voulu accorder de bonne grâce, elle ne le refusera pas sous le coup de la pression.

Substituons la menace à la prière.

Ce fut un coup d'audace et de révolte. Rome se vit acculée et mise solennellement en demeure.

C'est un triste récit que je vais faire : l'histoire en est lamentable !...

A peu de temps de là, un soir, à la Chesnaie, Lamennais s'écriait, avec une éloquence étrange et pittoresque, devant quelques disciples groupés autour de lui encore et qui allaient bientôt se disperser avec épouvante :

— Voyez-vous cette pendule, Messieurs ? On lui dirait : « Si tu sonnes dans dix minutes, on te « coupera la tête, » que, dans dix minutes, elle « ne sonnerait pas moins ce qu'elle doit sonner. « Faites comme elle, Messieurs ! Quoiqu'il « puisse arriver, sonnez toujours votre heure. » — Voilà bien Lamennais !...

Noble conseil, a-t-on justement remarqué, quand c'est l'heure libre et lumineuse de la liberté et du devoir... Mauvais conseil, quand c'est, au contraire, l'heure fatale de l'orgueil.

Hélas ! lui, Lamennais, n'a pas sonné que l'heure bénie.

Ah ! sur le timbre d'or, où, pour son honneur, celle-là avait éclaté avec tant d'harmonie, pourquoi donc l'heure maudite a-t-elle tout à coup si affreusement retenti ?

# LA CONDAMNATION

*Sommaire.* — Deux langages. — La colline du Vatican. — Le *Romanitas.* — La révolte du Tertullien moderne. — Départ de Lacordaire. — Brusque résolution. — Lamennais quitte Rome. — Pasquale le *Velturino.* — Les pays de montagnes. — Devant les tombeaux d'Inspruck. — A Munich. — Rencontre de Lacordaire. — Un coup de foudre au milieu d'un dîner. — Il faut se soumettre ! — L'Encyclique *Mirari vos.* — Le premier mouvement de Lamennais. — Déclaration des rédacteurs de l'*Avenir.* — Acharnement des détracteurs de l'Ecole Menaisienne. — Souvenirs et récit de Sainte-Beuve. — A la Chesnaie. — Le point aigu de la crise.

Le mémoire du 3 février 1832, présenté au Pape par le cardinal Pacca, finissait ainsi :

« O Père, daignez abaisser vos regards sur « quelques-uns d'entre les derniers de vos en- « fants, qu'on accuse d'être rebelles à votre « infaillible et douce autorité ! Les voilà devant « vous ; lisez dans leur âme ; il ne s'y trouve « rien qu'ils veuillent cacher. Si une seule de « leurs pensées, *une seule*, s'éloigne des vôtres, « ils la désavouent, ils l'abjurent. Vous êtes la « règle de leurs doctrines, jamais, non jamais, ils « n'en connaîtront d'autres. »

Voilà ce que Lamennais écrivait au Pape.

Voici maintenant ce qu'il disait à ses intimes :

« Le Pape est un bon religieux, qui ne sait
« rien des choses de ce monde *et n'a nulle idée de*
« *l'état de l'Eglise.* »

Il écrivait à Gerbet :

« Ceux qui mènent les affaires sont ambitieux,
« cupides, avares, lâches comme un stylet,
« aveugles et imbéciles comme les eunuques
« du Bas-Empire. Voilà le gouvernement de ce
« pays-ci. Voilà ceux qui conduisent tout... »

On imagine l'effet produit à Rome, la ville discrète et réservée, par des excès de langage pareils, d'autant que les ennemis les exploitaient à plaisir et n'avaient guère de peine à les envenimer de leurs charitables commentaires.

## I.

Il est ici-bas une colline auguste qui participe de la grandeur de Sinaï et de celle du Thabor. — Comme le Sinaï, elle lance des foudres et des éclairs, et ses foudres ont exterminé toutes les hérésies, et ses éclairs illuminent la marche de la

civilisation depuis 1800 ans. — Comme le Thabor, cette colline reçoit des rayons supérieurs aux clartés de notre monde, et ses perspectives tiennent le milieu entre les visions de la terre et celles de l'éternité.

Or, ce sommet fatidique a été justement nommé la montagne des oracles, le *Vatican*.

Oui, le Vatican! la colline habitée par le *Vates*, le voyant de l'Israël catholique, en qui l'esprit de Dieu réside par une assistance perpétuelle, et qui prononce des arrêts irréformables, toutes les fois qu'il s'y assied sur la chaire de Pierre pour décréter.

Pékin, Constantinople, Pétersbourg et Berlin peuvent disparaître de la terre, la lumière n'en sera point amoindrie. Mais, le jour où la ville du Vatican serait effacée de la carte du monde, le monde, semblable à un vaisseau sans falots, serait ballotté dans une nuit effrayante, et les seuls qui n'en sont point effrayés sont, ou les aveugles qui ne souffrent point des ténèbres parce qu'ils n'y voient pas, ou les malfaiteurs qui les aiment, parce qu'elles sont favorables à leurs criminels desseins.

C'est un devoir pour tout croyant, et à plus forte raison, pour un prêtre! Et tout prêtre, qui a des préventions ou des antipathies contre

Rome, est dans une prédisposition peu favorable à la foi.

C'était l'honneur devant Dieu et les hommes de l'Ecole de Lamennais d'avoir ravivé dans les âmes françaises et au sein du clergé de France cette flamme sacrée que Tertullien désignait par un beau néologisme. Il l'appelait *Romanitas !*

*Romanitas !* observe très-justement le panégyriste de Lacordaire, c'est le cri de ralliement, le *Schibboleth* des vrais israélites depuis 18 siècles ! *Romanitas !* c'est le point d'orientation de l'Eglise, et, même quand les imperfections de la partie humaine de Rome nous sont connues, à la vue de sa partie divine, qui est le Sinaï de la vérité, nous éprouvons encore, comme les fidèles du temps de Tertullien, cette dévotion à part, que le grand Docteur aimait à réchauffer autour de lui !

Hélas ! Tertullien tomba !

Le Tertullien moderne, comme l'ancien, avait réveillé, dans son Eglise particulière, l'amour de Rome, et voilà que, comme son modèle des temps antiques, il se retourne, et lance, avant de se retourner, un défi superbe au Vatican.

« L'un des grands jours de ma vie, » dit-il à Lacordaire épouvanté, au sortir de cette audience où il avait trouvé le Vatican muet, « l'un

« des plus grands jours de ma vie sera celui où je
« sortirai de ce grand tombeau, où l'on ne trouve
« plus que des ossements et des vers... J'ai be-
« soin d'air, de mouvement, de foi, d'amour, de
« tout ce qu'on cherche vainement au milieu de
« ces vieilles ruines, sur lesquelles rampent,
« comme d'immondes reptiles, dans l'ombre et
« dans le silence, les plus viles passions humai-
« nes. »

Vous l'entendez, Tertullien marche à l'abîme !

Le cardinal Pacca intervint.

Ce bon et saint vieillard aimait Lamennais.

Il lui écrivit, pour l'engager, au nom du pape, à quitter Rome et à s'en aller attendre, en France, une décision que la sagesse de l'Eglise voulait différer encore, sans doute pour « laisser le temps « couvrir de ses plis les rédacteurs de l'*Avenir*, « leurs doctrines et leurs actes. »

La lettre du cardinal Pacca fut remise à Lacordaire.

Il la porta immédiatement à M. de Lamennais.

Celui-ci la lut froidement et déclara qu'il resterait à Rome.

Lacordaire se redressa, dans la fierté de son âme loyale :

— « Ou bien il ne fallait pas venir, » dit-il réso-

lûment, « ou bien il faut nous soumettre et nous « taire. »

Lamennais répondit :

— Je veux hâter et provoquer une décision immédiate, et « je veux l'attendre à Rome, après « quoi j'aviserai. »

Lacordaire baissa la tête. Dans son âme, « les plus tristes pressentiments » et dans son cœur « les plus tristes adieux. »

— « Maître, dit-il, le silence est, après la pa- « role, la première puissance du monde. »

Il s'inclina, et sortit.

Montalembert l'attendait au passage.

Il eut à subir un rude assaut, car il aimait l'ardent jeune homme, qui, demeurant sourd à la voix de l'ami, s'obstinait à n'écouter que la voix du Maître.

— « Tu es plus jeune que moi, dit-il, par cela seul, tu te trompes plus souvent que moi ! »

Et comme Montalembert se répandait en reproches.

— « Charles, ajouta-t-il, toute ma vie, je défen- « drai la liberté.... »

« Avant que M. de Lamennais dît un seul mot « pour elle, la liberté était le fond de mes pen- « sées et déjà toute ma vie. S'il exécute son « nouveau plan, souviens-toi que tous ses plus

« anciens amis et ses plus ardents collaborateurs
« l'abandonneront, et que, traîné par les faux
« libéraux dans une action sans possibilité de
« succès... il n'y a rien, dans le langage, d'assez
« triste pour dire ce qui arrivera... »

Il abaissa sur son ami un de ces longs regards, qui transfusent une âme dans une autre âme :

— « Charles, écoute bien ce que je vais te dire,
« n'enchaînons pas nos cœurs à nos idées. Les
« idées de l'homme, semblables aux nuages que
« traverse le soleil, sont lumineuses et fugitives
« comme eux. »

Montalembert resta sourd à la voix de Lacordaire, et Lacordaire partit.

## II.

« Savoir se taire, » devant ce qu'on regarde comme une injustice, savoir se taire devant le triomphe de l'intrigue, devant les joies haineuses de qui vous a renversé et vous piétine à plaisir, c'est d'une grande âme, cela !

Puisqu'il se croyait victime, pourquoi Lamennais n'a-t-il pas su s'en donner l'auréole et la magnifique abnégation ?

« Puisqu'on ne veut pas me juger, s'écria-t-il,
« je me tiens pour acquitté !... »

Brusquement, il notifia à la Ville et au Monde, *Urbi et Orbi*, l'intention de reprendre la publication de l'*Avenir*.

Faute immense !

Ainsi défié, le Souverain-Pontife ne pouvait se taire.

On le comprit en France, et ce ne sera pas la moindre gloire de la vie de notre grand Evêque de Marseille, Eugène de Mazenod, de l'avoir si bien compris, que lui, l'ami ardent que l'on sait, n'hésitât pas à écrire à toutes les maisons de l'ordre qu'il a fondé, pour interdire à ses Oblats de lire l'*Avenir*.

On se souvient de son départ de France. Lamennais était tout-puissant, non-seulement sur la fraction la plus active du clergé français, mais sur tout le parti catholique belge comme sur l'émigration polonaise

Une parole de lui remuait cette portion de la catholicité, comme le vent agite les feuilles du tremble.

Grégoire XVI se décida à parler.

Mais, n'anticipons point.

III.

Lamennais cependant, une fois sa résolution prise, quitta Rome.

« C'était au mois de juillet, dit-il, vers le soir.
« Des hauteurs qui dominent le bassin, où ser-
« pente le Tibre, nous jetâmes un triste et der-
« nier regard sur la ville éternelle. Les feux du
« soleil couchant enflammaient la coupole de
« Saint-Pierre, image et reflet de l'antique éclat
« de la papauté elle-même. Bientôt les objets
« décolorés disparurent peu à peu dans l'obscu-
« rite croissante. A la lueur douteuse du crépus-
« cule, on entrevoyait encore çà et là, le long de
« la route, des restes de tombeaux ; pas un souf-
« fle n'agitait la lourde atmosphère, pas un brin
« d'herbe ne soupirait : nul autre bruit que le
« bruit sec et monotone de notre calèche de voi-
« turier, qui lentement cheminait dans la plaine
« déserte. »

Le voyageur se laisse aller volontiers à ses impressions de route. Il égaie même son récit par de piquants épisodes. Celui du conducteur de sa calèche est demeuré légendaire. Je le cite,

ce sera la note gaie sur le fond si triste de ce chapitre.

« Notre bon Pasquale (c'est le nom du con-
« ducteur), toujours d'humeur égale, abrégeait
« nos longues heures de marche par sa conver-
« sation spirituellement naïve Représentez-vous
« une large figure, pleine et ronde, empreinte
« d'un singulier mélange de simplicité et de fi-
« nesse malicieuse, voilà Pasquale. Il fallait
« l'entendre raconter comment, retenu au lit
« pendant quarante jours par une jambe cassée,
« il revint à Rome, juste à temps pour ne pas
« trouver sa femme remariée. — Ce n'est pas
« que sa douleur eut été inconsolable, si le se-
« cond mariage avait rompu le premier ; car,
« libre alors, peut-être serait-il devenu cardinal,
« peut-être pape : qui sait ? on a vu des choses
« plus extraordinaires. Pourquoi pas lui autant
« qu'un autre ? Ne valait-il pas bien celui-ci, ce-
« lui-là ? Un peu de bonheur, un peu de faveur,
« on arrive à tout avec cela. Et quelle douce vie
« pour Pasquale ! Que de loisir, que de repos,
« que de *far niente !* Je supprime le reste : j'ai
« voulu seulement donner une idée du genre
« d'esprit qui caractérise le peuple romain, et de
« sa mordante verve ! »

La suite du récit de ce voyage mériterait que

nous nous y arrêtâssions plus longtemps, si nous n'avions encore tant de chemin à parcourir pour arriver au bout de notre sujet.

C'est à regret que je m'en arrache. Comment résister au charme d'une page délicieuse, comme celle que Lamennais consacre à décrire les pays de montagnes qu'il traverse.

« La nature vous y apparait seule avec ses
« œuvres, toujours les mêmes et toujours nou-
« velles. Autour de vous le silence, ou le bruit
« monotone d'un torrent qui se brise sur des
« rochers, du vent qui bruit entre les feuilles
« des pins, du murmure à travers les hautes
« herbes des pâturages, quelquefois aussi la
« voix d'un pâtre, dont les chants fantastiques
« se mêlent dans le lointain au son des clochettes
« et aux mugissements du troupeau. Une im-
« pression de calme extraordinaire pénètre vos
« sens, au milieu de ces tranquilles scènes et
« de cette solitude majestueuse. Toutefois, les
« proportions gigantesques des masses qui vous
« environnent y rapetissent trop peut-être les
« autres objets et particulièrement l'homme. C'est
« un des défauts des pays purement de montagnes:
« ils manquent d'une certaine harmonie suave,
« d'horizons vastes et onduleux ; on s'y sent res-

« serré, faible et comme opprimé par je ne sais
« quelle force pesante et fatale... »

S'il s'arrête à Inspruck, c'est pour y rêver devant le tombeau de l'aïeul de Charles-Quint

« Autour de ce tombeau, dit-il, vingt-huit
« statues de bronze, représentant pour la plu-
« part des empereurs et des ducs de Bourgo-
« gne dans le costume de leur temps, produisent
« un effet, dont la bizarrerie n'est pas dépourvue
« d'une note de grandeur triste. Il semble que
« ces morts, quittant la fosse où ils dormaient,
« se sont traînés là, sous le poids de leurs vieil-
« les armures, pour se dire, après de longs siè-
« cles, au pied d'un sépulcre, les misères et le
« néant de la puissance, la vanité de l'ambition
« qui tourmente le monde, pour ne laisser d'elle
« d'autre trace que des ruines et une poignée de
« cendres. »

Lamennais arriva à Munich.

## IV.

A Munich, tous les grands noms de la Bavière savante attendaient, impatients et curieux, les pèlerins de Dieu et de la Liberté, à leur retour de

ce pèlerinage dont la déception pouvait être si cruelle.

L'illustre Gorres, le docte Schelling, l'érudit de Baader, et un jeune abbé déjà célèbre, Dollinger, avec beaucoup d'autres amis. étaient là, et les accueillirent.

Lacordaire cependant manquait, et cette absence de l'un des trois pèlerins mettait les deux autres dans un pénible embarras.

Tout à coup, par une simple coïncidence non cherchée, Lacordaire arrive, et, à peine installé dans son hôtellerie, voit entrer Montalembert,

Quand on sait l'amitié qui les unissait, on devine l'élan avec lequel ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

« Il me conduisit, » raconte Lacordaire dans ses *Mémoires inédits*, « près de M. de Lamennais, « qui me reçut avec un ressentiment visible. « Cependant, la rencontre était solennelle ; la « conversation s'engagea, et, pendant deux heu- « res, je m'efforçai de lui démontrer combien « était vaine l'espérance de reprendre la publi- « cation de l'*Avenir*, et quel coup il allait porter « tout ensemble à sa raison, à sa foi, à son hon- « neur. A la fin, soit que mon discours l'eut « convaincu, soit que ma séparation plus pro- « noncée lui eut fait impression, il me dit ces

« mots : — « Oui, c'est juste, vous avez bien
« vu !... »

La paix était faite. C'était le 29 août.

Le lendemain, 30 août 1832, devait être la grande date de la seconde vie de Lamennais.

C'est au milieu d'un dîner que la foudre éclata.

Les écrivains et les artistes les plus éminents de Munich avaient offert un banquet aux trois voyageurs. La réunion était animée, cordiale. L'un des présidents de la table venait de boire à l'union des catholiques de France et d'Allemagne...

Un domestique s'approche de Lamennais, lui dit quelques mots à voix basse. Lamennais quitte la table. On fait silence.

Peu d'instants s'écoulent. Lamennais revient, la figure bouleversée, l'œil en feu, tenant à la main un pli, dont le large sceau avait dû être brisé fiévreusement.

On le regardait, il se tut.

Les conversations essayèrent de se renouer, mais en vain.

On sortit de table.

En quittant la salle du festin, le Maître, d'une voix saccadée, basse, mais résolue, avait dit à ses deux compagnons :

« Je viens de recevoir une Encyclique du

« Pape contre nous... Nous ne devons pas hésiter
« à nous soumettre !... »

Ce fut le cri du cœur chez ce grand homme si méconnu ! Ce fut le premier accent de sa conscience, le premier élan de sa foi et de son sacerdoce ! Le Pape a parlé, il faut se soumettre. *Roma locuta est, causa finita est !*

Lamennais avait reçu la célèbre Encyclique, dite *Mirari vos.*

C'est un usage qui remonte aux premiers siècles de l'Eglise, qu'au début de son pontificat, le successeur de saint Pierre adresse une lettre encyclique à tous les évêques.

Les troubles des Etats romains à l'avènement de Grégoire XVI ne lui avaient pas permis de se conformer à cet usage. Il y satisfit au jour solennel de la fête de la sainte Vierge, le 15 août 1832.

Il saisit cette occasion pour s'expliquer sur les doctrines politiques de l'*Avenir* : la liberté de conscience, la liberté des cultes, la liberté de la presse, le droit à l'insurrection contre les pouvoirs établis.

Mais, Grégoire XVI avait hérité de Léon XII, au moins en partie, dans l'affection et l'admiration de son prédécesseur pour le grand lutteur catholique, et, tout en condamnant ses doctrines

en ce qu'elles avaient de contraire à la saine théologie, il se tint dans les termes les plus généraux et se refusa, malgré les ennemis de Lamennais, á ce que ce grand nom fût désigné, même de la façon la plus indirecte.

Ecoutez maintenant comment ce révolté orgueilleux, dont ils nous disent qu'il n'avait plus la foi depuis longtemps, écoutez comment cette victime des plus odieuses calomnies répondit à Grégoire XVI, dans le premier mouvement de son âme.

Montalembert et Lacordaire l'avaient suivi. Il rentra chez lui, et là, s'asseyant à l'humble bureau de l'hôtellerie qui devait être témoin de ce grand acte, sans hésiter, laissant courir sa plume, sans parler, ne regardant que dans sa conscience, écrivit :

« Les soussignés, rédacteurs de l'*Avenir*,
« membres du conseil de l'Agence pour la dé-
« fense religieuse :

« Convaincus, d'après la lettre encyclique du
« souverain-pontife Grégoire XVI, en date du
« 15 août 1832, qu'ils ne pourraient continuer
« leurs travaux, sans se mettre en opposition
« avec la volonté formelle de celui que Dieu a
« chargé de gouverner son Eglise,

« Croient de leur devoir, comme catholiques,

« de déclarer que, respectueusement soumis à
« l'autorité suprême du Vicaire de Jésus-Christ,
« ils sortent de la lice où ils ont loyalement com-
« battu pendant deux années. Ils engagent ins-
« tamment leurs amis à donner le même exem-
« ple de soumission chrétienne.

« En conséquence :

« 1° L'*Avenir*, provisoirement suspendu depuis
« le 15 novembre 1831, ne reparaîtra plus ;

« 2° L'*Agence générale pour la défense de la
« liberté religieuse* est dissoute à dater de ce
« jour. Toutes les affaires entamées seront ter-
« minées, et les comptes liquidés, dans le plus
« bref délai possible. »

Que leur fallait-il donc de plus ?

Le Pape reçut avec une joie paternelle cette déclaration. Il en témoignait tout haut sa satisfaction. Tout l'univers catholique applaudissait. Depuis Fénelon, rien de plus beau n'avait réjoui les âmes croyantes.

Ah ! vous pensez que la haine a désarmé pour cela ! Vous la connaîtriez mal, si vous le croyiez. Ignorez-vous donc qu'il y a des gens au monde, — c'est le Dieu fait homme, c'est le Verbe divin lui-même qui l'affirme, — il y a des gens en ce monde, qui vous assassinent et vous déshono-

rent, en croyant rendre gloire à Dieu, *obsequium se credent præstare Deo !*

« Dieu, dit Lacordaire dans son admirable simplicité, Dieu nous avait donc réunis à Munich
« pour signer ensemble une adhésion sincère à
« la volonté du père des fidèles, sans distinction,
« sans restriction, sans même faire la réserve de
« la manière dont nous avions entendu nos doctri-
« nes, et dont elles pouvaient concorder avec la
« prudence théologique dont avait usé le rédac-
« teur de l'art pontifical. Contents d'avoir com-
« battu pour l'affranchissement de l'Eglise et sa
« réconciliation avec le droit public de notre
« patrie, nous traversâmes la France en vaincus,
« victorieux d'eux-mêmes. »

Il ajoutait avec Montaigne : « Il y a des défai-
« tes triomphantes, à l'envi des victoires ! »

## IV.

Ah ! bien oui ! une victoire !... Il ne fallait pas que cet homme, dont on avait juré la perte, conservât même l'auréole de la soumission, et ils ne seront satisfaits que lorsqu'il sera par terre,

meurtri, pantelant, agonisant, mort, et mort pour toujours !

Ecoutez — c'est Lamennais lui-même qui va vous révéler ce mystère honteux :

« Ce fut pour moi, je le confesserai, un jour
« heureux et doux que celui où je pus, l'âme
« tranquille, rentrer dans une vie moins agitée.
« Certes, aucune pensée de nouvelle action ne se
« présenta, même vaguement, à mon esprit.
« C'était bien assez de combats, assez de fatigue.
« Rome me rendait le repos ; et j'en embrassai
« l'espérance, avec une joie que je me serais
« presque reprochée, s'il ne s'était offert à moi
« sous la forme du devoir. Tout ce qu'avaient
« promis les rédacteurs de l'*Avenir*, ils le tinrent
« fidèlement. Les affaires de ce journal et celles
« de l'*Agence* furent liquidées. Partout, dans les
« provinces, nos amis montrèrent sans hésiter la
« même soumission. Retiré, loin de Paris, à la
« campagne, y vivant au sein de la nature, dont
« l'attrait toujours si puissant le devient davan-
« tage encore, lorsqu'on a vu de près les passions
« des hommes et les bruyantes misères de la
« société, nul désir, nul regret, nul ennui n'y
« vint un seul instant troubler la paix de mes
« solitaires heures d'étude. Cette paix cependant
« ne devait pas être de longue durée. — Certai-

« nes âmes malheureuses recèlent dans leurs
« tristes profondeurs des animosités que rien ne
« calme, de secrètes haines honteuses d'elles-
« mêmes, qui éclatent, *dès qu'elles peuvent se*
« *couvrir d'un prétexte de zèle.* — A peine notre
« déclaration avait-elle paru, que déjà l'on mur-
« murait à voix basse des paroles de défiance et
« de mécontentement. — Elle n'était pas assez
« complète, assez explicite ; elle rappelait trop le
« *silence respectueux* des Jansénistes. (Lamen-
« nais Janséniste !...) Des intrigues s'ourdirent,
« on sema sourdement la calomnie, on inquiéta
« les âmes timorées par ces charitables impostu-
« res, dites sur le ton de la douleur, qu'on vou-
« drait ne pas croire, qu'on ne croit pas : — tout
« le monde cependant les répète ! — Puis, vin-
« rent les provocations directes, les insultes, les
« outrages publics. On espérait engager par là
« des discussions aussi délicates que dangereuses
« dans notre position. Nous reconnûmes le piége
« et nous l'évitâmes en nous taisant. La colère
« redoubla. On n'avait pas compté sur cette mo-
« dération, et, pourquoi ne pas le dire ? sur une
« patience dans laquelle le mépris se sentait. »
Nous en ferons le récit au prochain chapitre.

Ici, il est nécessaire, avant de finir, d'insister
sur ce point, que le complot réussit beaucoup

mieux que Lamennais ne semble le croire, et, en tout cas, beaucoup plus qu'il ne se l'avoue à lui-même.

Je ferai appel à un souverain contemporain.

Dans ses *Nouveaux Lundis*, Sainte-Beuve l'a raconté :

« Je me rappelle, dit-il, que lorsque l'abbé
« Lacordaire revint de Rome avec M. de La-
« mennais, étant allé leur faire visite dans la rue
« de Vaugirard, où ils étaient logés, je vis
« d'abord dans une chambre du rez-de-chaussée
« M. de Lamennais, qui s'exprimait sur ce qui
« s'était passé à Rome et sur le Pape avec un
« laisser-aller qui m'étonna, puisqu'il venait de
« se soumettre ostensiblement. Il parlait du
« pape, comme un de ces hommes qui sont desti-
« nés à amener les grands remèdes désespérés.
« — Au contraire, lorsque j'allai voir l'abbé
« Lacordaire, qui était dans une chambre au
« premier étage, je fus frappé du contraste;
« celui-ci ne parlait qu'avec une extrême ré-
« serve et soumission des mécomptes qu'ils
« avaient éprouvés, et il employa notamment
« cette comparaison du grain, « qui, même en le
« supposant de bonne nature, a besoin d'être
« retardé dans sa germination, et de dormir tout
« un hiver sous terre. » C'est ainsi qu'il expli-

« quait et justifiait, même en admettant une part
« de vérité dans les doctrines de l'*Avenir*, la sé-
« vérité et la résistance du Saint-Siége. J'en
« conclus, dit en terminant le spirituel critique,
« qu'il n'y avait pas grand accord entre le rez-
« de-chaussée et le premier étage. »

Lacordaire avait le cœur trop haut placé pour faillir à sa mission. Ce n'était pas le moment de laisser M. de Lamennais à lui-même. Il importait au contraire de tenter l'impossible pour dissiper l'orage qui grondait dans son sein.

Dans cette vue, l'abbé Lacordaire et l'abbé Gerbet l'accompagnaient à la Chesnaie, à la fin de septembre.

L'exemple de Fénelon, qui naturellement se présentait à tous les esprits, pouvait consoler l'auteur de l'*Essai*, en lui prouvant que des torts théologiques, même constants, ne sont pas incompatibles avec une renommée sans tache de science et de vertu.

« Si M. de Lamennais, écrit Lacordaire, eût
« été fidèle à son beau mouvement de Munich, il
« eût grandi dans les générations contempo-
« raines par le seul effet de son silence, et il ne
« lui eût pas fallu dix ans pour reconquérir toute
« la splendeur de sa renommée. »

Ils arrivèrent à la Chesnaie.

« En descendant pour la seconde fois, dans ce
« solitaire manoir de la Chesnaie, dit l'ami fidèle
« du malheur, je crus y ramener un beau génie
« sauvé du naufrage, un maître plus vénéré que
« jamais et une de ces infortunes qui ravissent
« l'âme au-dessus d'elle-même en mettant sur
« le front d'un homme ce que je ne sais quoi
« d'achevé *que le malheur ajoute aux grandes*
« *vertus*, selon la parole de Bossuet.

« Bientôt, quelques-uns des disciples du
« maître tombé vinrent le rejoindre à la Ches-
« naie. Cette maison reprit son caractère accou-
« tumé, mélange à la fois de solitude et d'anima-
« tion ; mais, si les bois avaient leurs mêmes
« silences et leurs mêmes tempêtes ; si le ciel de
« l'Armorique n'était pas changé, il n'en était
« pas de même du cœur du maître. La blessure
« y était vivante, et le glaive s'y retournait
« chaque jour par la main même de celui qui
« aurait dû l'en arracher, et y mettre à la place
« le baume de Dieu. Des nuages terribles pas-
« saient et repassaient sur ce front déshérité de
« la paix. Des paroles entrecoupées et menaçan-
« tes sortaient de cette bouche qui avait exprimé
« l'onction de l'Evangile ; il me semblait parfois
« que je voyais Saül ; mais nul de nous n'avait
« la harpe de David pour calmer ces soudaines

« irruptions de l'esprit mauvais, et la terreur
« des plus sinistres prévisions s'accroissait de
« jour en jour dans mon esprit abattu. »

Nous voici au point aigu de la crise. Je vais raconter les douloureux épisodes de cette agonie morale qui fut, pour Lacordaire, pour Gerbet et pour tant d'autres, la plus grande épreuve et la « plus poignante douleur de leur existence. »

---

## LES PAROLES D'UN CROYANT

*Sommaire.* — Les adieux de Lacordaire. — Lettres de Lamennais à Montalembert. — Dépit et injures. — Ménagements du Saint-Siège. — Sévérité de l'Evêque de Rennes. — Bonté de Mgr de Quélen. — Lamennais se soumet. — Joie de l'Eglise. — Mission donnée à Sainte-Beuve et départ de Paris. — Effet magique produit par la publication des *Paroles d'un Croyant*. — Plan et caractère du livre. — Les sept rois. — Une idylle. — Le souvenir des Morts. — Le pauvre exilé. — Une prière. — Un hymne à la Providence.

C'était le 11 décembre 1832.

Dans une chambre solitaire, à côté d'un modeste paquet de hardes qui annonçait un départ imminent, assis devant une large feuille, au sommet de laquelle on lisait la suscription : *A M. l'abbé Féli de Lamennais*, un jeune prêtre écrivait, s'interrompant à chaque phrase. pour essuyer les larmes qui venaient, à tout instant, malgré ses visibles efforts de résolution, obscurcir ses yeux enfiévrés.

« Je quitterai La Chesnaie ce soir. Je la quitte

pour un motif d'honneur, ayant la conviction que ma vie vous serait désormais inutile, à cause de la différence de nos pensées sur l'Eglise et sur la société, différence qui ne fait que s'accroître tous les jours, malgré mes sincères efforts pour suivre le développement de vos opinions.

« Je crois que, durant ma vie et bien au-delà, la République ne pourra s'établir ni en France, ni en aucun autre lieu de l'Europe, et je ne pourrais prendre part à un système qui aurait pour base une persuasion contraire.

« Sans renoncer à mes idées libérales, je comprends et je crois que l'Eglise a eu de très-sages raisons, dans la profonde corruption des partis, pour refuser d'aller aussi vite que nous l'aurions voulu. Je respecte ses pensées et les miennes. Peut-être vos opinions sont plus justes, plus profondes, et, en considérant votre supériorité naturelle sur moi, je dois en être convaincu. Mais la raison n'est pas tout l'homme, et, dès que je n'ai pu déraciner de mon être les idées qui nous séparent, il est juste que je mette un terme à une communauté de vie, qui est toute à mon avantage et toute à votre charge.

« Ma conscience m'y oblige, non moins que l'honneur, car il faut bien que je fasse de ma vie quelque chose pour Dieu ; et, ne pouvant vous

suivre, que ferais-je autre chose que vous fatiguer, vous décourager, mettre des entraves à vos projets, et m'anéantir moi-même ?

« Jamais vous ne saurez que dans le ciel combien j'ai souffert depuis un an par la seule crainte de vous causer de la peine. Je n'ai regardé que vous dans toutes mes hésitations, mes perplexités, mes retours ; et, quelque dure que puisse être un jour mon existence, aucun chagrin de cœur n'égalera un jour ceux que j'ai ressentis dans cette occasion. Je vous laisse aujourd'hui tranquille du côté de l'Eglise, plus élevé dans l'opinion que vous ne l'avez jamais été, si au-dessus de vos ennemis qu'ils ne sont plus rien. C'est le meilleur moment que je puisse choisir pour vous faire un chagrin qui, croyez-moi, vous en épargnera de bien plus grands.

« Je ne sais pas encore ce que je deviendrai, si je passerai aux Etats-Unis, ou si je resterai en France, et dans quelle position. Quelque part que je sois, vous aurez des preuves du respect et de l'attachement que je vous conserverai toujours, et dont je vous prie d'agréer cette expression, qui part d'un cœur déchiré. »

C'est en effet *le cœur déchiré* que le jeune prêtre signa de son nom cette page touchante, au bas de laquelle on lisait : *Henri Lacordaire.*

Il se leva et partit.

« A un certain point de ma route, racontait-il plus tard, je l'aperçus à travers les taillis avec ses jeunes disciples ; je m'arrêtai et regardai une dernière fois ce malheureux grand homme. Je continuais ma fuite, sans savoir ce que j'allais devenir... Tout croulait autour de moi, et j'avais besoin de ramasser les restes d'une certaine énergie naturelle pour me sauver du désespoir. »

Quand Lamennais lut la lettre, il eut un moment de douleur. « Pourquoi s'est-il ainsi en-
« fui, dit-il, comme on sort d'une place assié-
« gée ? »

Puis, se tournant vers les disciples qui l'observaient :

« Je suis plein de paroles, ajouta-t-il d'une voix sombre et en empruntant la langue même de Job, un esprit est en moi qui me presse. Je parlerai et je respirerai un peu. *Loquar et respirabo paululum*. »

Ah ! que va-t-il donc dire ? Ecoutez. C'est un triste récit qu'il nous reste à faire !

I.

Le 21 janvier 1833, il écrivit à Montalembert :

« Il est bon de recommencer à parler, pour « préparer la position qui devra être désormais « la nôtre, *dès que* nous serons *suffisamment* dé- « gagés de celle qui nous a valu tant de déboi- « res. Au lieu de nous faire les champions du « catholicisme, laissons-le entre les mains de la « hiérarchie, et présentons-nous simplement « comme les hommes de la Liberté et de l'Hu- « manité. »

Il ajoutait, à quelques jours de là :

« La vieille hiérarchie, et politique et ecclé- « siastique, s'en vont ensemble ; ce ne sont plus « que deux spectres, qui s'embrassent dans un « tombeau... On n'en savait pas plus quand la « synagogue expira.. » Est-ce clair ?

Ainsi, l'Eglise enseignante, sous Grégoire XVI, c'est la synagogue sous Caïphe. Il ne croit plus à l'Eglise, puisqu'il la déclare aveuglee comme la synagogue expirante, ennemie de Jésus-Christ comme le Sanhédrin. Entendez plu-

tôt : « Jésus-Christ est aujourd'hui le grand « ennemi, et là, (à Rome) comme ailleurs, et « plus qu'ailleurs. » C'est écrit le 6 mars 1833.

L'archevêque de Toulouse, M. d'Astros, avait censuré, de concert avec plusieurs de ses collègues dans l'épiscopat, un certain nombre de propositions extraites des écrits de Lamennais.

A Rome, on censura la censure, et l'initiative de ces ennemis de l'Ecole Menaisienne fut sévèrement blâmée.

Au lieu de s'en montrer touché, Lamennais écrit à ses intimes, en leur en transmettant la nouvelle : « Depuis que j'ai vu de près les ressorts qui font tout mouvoir, ces choses-là « m'intéressent à peu près autant que ce qui se « passe à la Chine, dans le grand *Collége des Man-* « *darins !* »

Les événements vont se précipiter.

L'évêché de Rennes parlait d'interdit.

Grégoire XVI se vit forcé de demander que Lamennais s'engageât à suivre uniquement et absolument la doctrine exposée dans l'Encyclique *Mirari vos*, et à ne rien écrire ou approuver qui *n'y fût conforme.*

Du reste, le pape n'exigeait cela que pour répondre à une lettre, par laquelle Lamennais venait de le prier de lui *dicter* les termes dans

lesquels il devait se soumettre à l'Encyclique, pour faire taire tous ses ennemis.

Lamennais biaisa. Lui, l'homme loyal et précis, il recourut à des subterfuges, absolument en contradiction avec sa nature, avec son passé, avec sa netteté d'esprit.

L'évêque de Rennes, vieux soldat de l'armée de Condé prononça l'interdit.

Ainsi frappé par son évêque sans avoir été pensait-il, suffisamment entendu, le prêtre breton bondit.

M. de Quélen intervint. A force de ménagements, de bonté et de tendresse, il obtint de Lamennais la déclaration que voici :

« Je soussigné, déclare, dans les termes mê-
« mes de la formule contenue dans le Bref du
« Souverain Pontife Grégoire XVI du 5 octobre
« 1833, suivre uniquement et absolument la doc-
« trine exposée dans l'Encyclique du même
« Pape, et je m'engage à ne rien écrire ou
« approuver qui ne soit conforme à cette doc-
« trine.

« Paris, 11 décembre 1833.

F. de Lamennais.

La joie fut immense partout.

L'abbé Foisset l'écrivait à M. de Salinis : « Oh !

« mon bon ami, la douce et consolante nou-
« velle !... Le grand homme ne doit pas encore
« attendre de trêve de la part de ses ennemis.
« Son humble soumission leur causera du dépit,
« de l'humeur. Ils avaient dit que le bon prêtre
« lèverait l'étendard de la révolte, qu'il se pose-
« rait le chef d'une nouvelle hérésie. Ce serait
« une déconvenue amère, si tant de sinistres pré-
« visions allaient se démentir. Et ils pousseront
« encore M. de Lamennais avec aigreur. Ils l'ac-
« cuseront de nouveau, et calomnieront son
« silence, ses intentions. Mais nous, qui sommes
« passionnément épris de son génie et de sa
« gloire, nous ses admirateurs qui n'avons
« jamais cessé d'être ses amis, nous le conjurons
« de ne point s'émouvoir de ces aveugles persé-
« cutions. »

A Rome, la joie fut encore plus vive. Le Pape écrivit à Lamennais :

« Nous avons béni le Père des lumières, du-
« quel nous vient cette si grande consolation,
« qui, nous le disons vraiment avec le Psalmiste,
« a réjoui notre âme en proportion de la multi-
« tude de nos douleurs. » Il terminait, en disant :
« Continuez donc, cher fils, à procurer à l'Eglise
« de pareils sujets de joie dans les routes de la
« vertu, de la docilité et de la foi, et employez

« les dons du talent et du savoir que vous pos-
« sédez si éminemment, pour que les autres
« pensent et parlent unanimement, suivant la
« doctrine tracée dans notre Encyclique. »

A Paris, M. de Quélen continuait de le combler des témoignages les plus vifs de son affection. Le célèbre prélat s'occupait, en ce moment même, de satisfaire aux instances d'Ozanam et et de la jeunesse catholique des Ecoles, en instituant les Conférences de Notre-Dame de Paris. Il leur présenta M. de Lamennais, en disant :
« Voilà, Messieurs, l'homme qui vous convien-
« drait, si la faiblesse de sa voix lui permettait
« de se faire entendre ; il faudrait ouvrir les
« grandes portes pour laisser entrer la foule, et la
« cathédrale ne serait pas assez vaste pour conte-
« nir tous ceux qui accourraient antour de la
« chaire. »

— Oh ! moi, Monseigneur ! répondit Lamennais, ma carrière est finie !

Cela se passait le 13 janvier 1834.

L'Archevêque pressa Lamennais d'écrire une lettre de remerciement au Saint-Père.

— Non, » répondit froidement Lamennais, et il sortit du palais archiépiscopal.

A quelques jours de là, Sainte-Beuve recevait de lui un mot, l'adjurant de venir pour une

affaire qui pressait. Sainte-Beuve accourut, et, en arrivant, il vit à sa porte un carrosse. En traversant la cour, il rencontra l'archevêque de Paris.

M. de Lamennais était très-agité

— « Mon cher ami, dit-il à Sainte-Beuve, il « est temps que *tout cela* finisse. »

Puis, ouvrant le tiroir de la petite table de bois près de laquelle il s'était assis : « Voici un « petit écrit que je vous remets et que je vou- « drais que vous fissiez paraître le plus tôt pos- « sible. Je pars dans deux jours : arrangez cela « auparavant avec un libraire, *vite*, TRÈS-VITE, « je vous en prie. »

Nous verrons tout à l'heure ce qu'était ce petit écrit, dont Grégoire XVI dira à l'Eglise catholique que c'était « un livre peu considérable par « son volume, mais immense par sa perversité. »

L'auteur s'enfuyait vers la Bretagne.

« Ce soir, écrivait Maurice de Guérin à Eu- « génie, il sortira, de Paris, un homme, dont je « voudrais suivre tous les pas et qui reprend le « chemin du désert que je regrette : M. Féli « part aujourd'hui pour La Chesnaie... Il veut « s'y tenir désormais, tout seul !... »

Hélas ! non, il ne sortait pas du côté de l'Orient, cet homme : il s'en allait tristement ense-

velir sa gloire dans le lieu qui, après en avoir été le berceau, en devenait la tombe.

Et il était là, seul !...

« Je n'ai de lui aucune nouvelle, écrivait « l'abbé Jean-Marie : pas plus de rapport entre « nous, et encore moins, que si l'un était au « Kamschatka, et l'autre au fond des déserts de « l'Afrique. Cela est dur pourtant ! »

Mais, à toutes les instances, Lamennais répondait :

« Laissez-moi respirer, seul, un air que n'ont « souillé ni la bassesse, ni la lâcheté, ni l'hypo- « crisie, ni l'avarice... Laissez-moi seul. La « promenade, la lecture, le travail (il ne dit plus « la prière) remplissent mes heures solitaires, et « si quelquefois, souvent même, la tristesse les « obscurcit, l'ennui du moins ne les appesantit « jamais. »

La tristesse, la tristesse noire, comme disaient les anciens, le pire démon des solitaires, disait Eugénie de Guérin, voilà désormais la vie de Félicité de Lamennais, et cela, jusqu'à la mort, sans un rayon de joie ni de lumière. Ce front marqué par le génie, ah ! faut-il que je le dise, désormais, c'est un front de révolté ! ...

## II

A Paris cependant, le livre s'imprimait.

Lorsqu'il alla à l'imprimerie, pour en revoir les épreuves, et en presser la publication, Sainte-Beuve trouva les typographes en révolution. Cette honnête catégorie d'industriels n'a guère l'habitude de lire ce qu'elle fait lire à tout le monde. A l'imprimerie, on lève la lettre, aussi vite qu'on peut, mais on s'inquiète peu du mot et pas du tout de la phrase. Les correcteurs d'épreuves en savent quelque chose.

Ce jour-là, il en fut autrement, et, quand Sainte-Beuve entra, il trouva les compositeurs, qui avaient quitté leurs casses, et qui s'étaient réunis en rond autour de l'un d'entre eux, lequel déclamait, avec un enthousiasme indescriptible, le feuillet de copie qu'il tenait en mains.

« Il faut avoir vu, dit un contemporain, l'effet
« magique de ce livre, pour savoir ce qu'il y a
« de puissance dans un pareil jet de pensée. On
« eût dit un éclair illuminant à la fois tous les
« horizons. »

« J'ai lu votre livre, écrivait un ami à l'auteur.
« Que vous en dirai-je ?... C'est Job, c'est Isaïe,
« c'est Jean : c'est plus haut, peut-être, que tout
« cela encore... c'est vous !

D'Allemagne, on lui mandait : « J'ai lu votre
« livre au général Skrzinecki. Il m'a chargé *de
« vous baiser trois fois les pieds*, en signe de re-
« connaissance et d'admiration. »

Charles X, dans son exil, s'écriait que cela lui paraissait fort beau.

En France, l'éclat fut énorme.

Le peuple des ateliers, la jeunesse des écoles, s'enivrèrent jusqu'au transport de ce vin fumeux. M. Guizot disait que, par ce livre, M. de Lamennais tombait parmi les malfaiteurs intellectuels de son temps.

Chez les catholiques, le scandale fut grand.

L'apôtre leur avait appris que le Pouvoir vient de Dieu : un prêtre de Jésus-Christ se levait pour enseigner que le Pouvoir vient de l'Enfer.

La forme même de l'ouvrage ajoutait au scandale : c'était une réminiscence de style biblique,
« une apocalypse toute bariolée de prières et de
« blasphèmes. »

Le fond du livre restait cependant banal, et on peut le résumer en deux propositions : 1° Les

rois sont tous des monstres ; 2° Les prêtres sont les séïdes des rois.

C'était de la démagogie. Mais, l'auteur faisait sur elle le signe de la croix.

M. Molé disait : « C'est un club sous un clo-« cher. »

Et Royer-Collard avait dit, dans le même sens : « C'est quatre-vingt-treize faisant ses Pâ-« ques. »

Le livre avait pour titre : *Les Paroles d'un Croyant.*

Livre étrange, qui fait frémir, qu'on lit avec des protestations incessantes de la part de la conscience et de la raison, sans pouvoir le quitter, quand on l'a pris en mains.

Parlons de ce livre.

C'est encore M. Renan qui l'observe :

Tout ce qu'il y avait de passion concentrée, d'orages longtemps maîtrisés, de tendresse et de piété dans l'âme de Lamennais, lui monta tout à coup au cerveau comme une ivresse et s'exhala en une apocalypse sublime, véritable sabbat de colère et d'amour.

Les deux caractères essentiels que nous avons notés dans le génie de Lamennais : la simplicité et la grandeur, se déploient à l'aise dans ces 42 petits poèmes.

Renonçant au rhythme poétique, qui ne convenait pas au mouvement plus oratoire que lyrique de sa pensée, il créa, avec des reminiscences de la Bible et du langage ecclésiastique cette manière harmonieuse et grandiose qui réalise le le phénomène unique dans l'histoire littéraire d'un pastiche de génie.

Le style des psaumes et des prophètes lui était devenu si familier, qu'il s'y mouvait comme dans la forme naturelle de son esprit.

La piété d'ailleurs, par un phénomène étrange parmi tous les phénomènes dont abonde cette vie extraordinaire, la piété avait survécu en Lamennais à la foi : il semble que les parfums de ses premières croyances se furent ravivés au souffle qui allait en briser le vase fragile.

J'ai relu, après bien des années, ces pages éloquentes. L'impression n'a pas vieilli. Impossible de n'être pas troublé à la contagieuse magie de ces troubles d'une grande âme.

Quelle noire fureur, par exemple, dans le chapitre XIII, celui des *Rois !*

« C'était dans une nuit sombre ; un ciel sans
« astres pesait sur la terre, comme un couver-
« cle de marbre noir sur un tombeau... et, dans
« une salle tendue de noir et éclairée d'une
« lampe rougeâtre, sept hommes, vêtus de pour-

« pre et la tête ceinte d'une couronne, étaient
« assis sur sept siéges de feu. Et, au milieu de la
« salle, s'élevait un trône composé d'ossements ;
« et, au pied du trône, en guise d'escabeau,
« était un crucifix renversé ; et devant le trône,
« une table d'ébène ; et sur la table, un vase
« plein de sang rouge et écumeux, et un crâne
« humain. — Et les sept hommes couronnés
« paraissaient pensifs et tristes, et, du fond de
« son orbite creux, leur œil de temps en temps
« laissait échapper des étincelles d'un feu livide.
« — Et l'un d'eux, s'étant levé, s'approcha du
« trône en chancelant, et mit le pied sur le cruci-
« fix. — En ce moment, ses membres tremblè-
« rent, et il sembla près de défaillir. Les autres
« le regardaient immobiles ; ils ne firent pas le
« moindre mouvement, mais je ne sais quoi
« passa sur leur front, et un sourire qui n'est
« pas de l'homme contracta leurs lèvres. — Et
« celui qui avait semblé près de défaillir étendit
« la main, saisit le vase plein de sang, en versa
« dans le crâne, et but. — Et cette boisson parut
« le fortifier. — Et dressant la tête, ce cri sortit
« de sa poitrine comme un sourd râlement : —
« Maudit soit le Christ qui a ramené sur la terre
« la liberté ! — Et les six autres hommes cou-
« ronnés se levèrent tous ensemble, et tous en-

« semble poussèrent le même cri : — Maudit « soit le Christ qui a ramené...

La scène continue longuement, et l'horreur croît toujours, pendant que les sept rois, buveurs de sang humain, complotent la destruction de tout ce qui est cher à l'homme, et érigent le bourreau jusqu'à la dignité de premier ministre.

Quand on a lu ce chapitre, et bien d'autres, par exemple, celui des sept ombres maudites et des sept cercueils, on comprend le mot d'un contemporain, ce mot que Lamennais s'en allait, le répétant dans toutes ses lettres : « C'est un bonnet rouge planté sur une croix! »

Pourtant, les singularités du caractère breton, où l'austérité confine à la longueur, et où, sous des apparences de rudesse, se cachent des tendresses infinies, ne tardent pas à se faire jour dans les *Paroles d'un Croyant.*

De brusques passages, des retours étranges, mêlent à de semblables paraboles des rêves d'une ineffable douceur, véritables îles fortunées semées dans un océan de colère c'est l'observation d'un éminent critique.

Tout se succédait comme un mirage dans cette âme passionnée.

Vous souvient-il du pèlerin du puits de saint

Patrice ? Revenu de son voyage souterrain, dit la légende ossianesque, il mêlait les visions du ciel aux visions de l'enfer.

Lamennais, comme le pèlerin d'Irlande, entremêle à des pages brûlantes de haine des oasis de verdure, comme celui-ci :

« Lorsque, après une longue sécheresse, une « pluie douce tombe sur la terre, elle boit avide- « ment l'eau du ciel qui la rafraîchit et la fé- « conde. — Ainsi, les nations altérées boiront « avidement la parole de Dieu, lorsqu'elle des- « cendra sur elles comme une tiède ondée. — Et « la justice avec l'amour, et la paix et la liberté « germeront dans leur sein. — Et ce sera comme « au temps où tous étaient frères, et l'on n'en- « tendra plus la voix du maître ni la voix de « l'esclave, les gémissements du pauvre ni les « soupirs des opprimés, mais des chants d'allé- « gresse et de bénédiction.

« Les pères diront à leurs fils : Nos premiers « jours ont été troublés, pleins de larmes et « d'angoisses. Maintenant le soleil se lève et se « couche sur notre joie. Loué soit Dieu, qui « nous a montré ces biens avant de mourir !

« Et les mères diront à leurs filles : Voyez nos « fronts, à présent si calmes ; le chagrin, la dou-

« leur, l'inquiétude, y creusèrent jadis de pro-
« fonds sillons. Les vôtres sont comme au
« printemps la surface d'un lac qu'aucune brise
« n'agite. Loué soit Dieu qui nous a montré ces
« biens avant de mourir !

« Et les jeunes hommes diront aux jeunes
« vierges : Vous êtes belles comme les fleurs des
« champs, pures comme la rosée qui les rafraî-
« chit, comme la lumière qui les colore. Il nous
« est doux de voir nos pères, il nous est doux
« doux d'être auprès de nos mères ; mais, quand
« nous vous voyons et que nous sommes près
« de vous, il se passe en nos âmes quelque chose
« qui n'a de nom qu'au ciel. Loué soit Dieu qui
« nous a montré ces biens avant de mourir !

« Et les jeunes vierges répondront : Les fleurs
« se fanent, elles passent ; vient un jour où ni la
« rosée ne les rafraîchit, ni la lumière ne les co-
« lore plus. Il n'y a sur la terre que la vertu qui
« jamais ne se fane ni ne passe. Nos pères sont
« comme l'épi qui se remplit de grain vers l'au-
« tomne, et nos mères, comme la vigne qui se
« charge de fruits. Il nous est doux de voir nos
« pères, il nous est doux d'être auprès de nos
« mères, et les fils de nos pères et de nos mères
« nous sont doux aussi. Loué soit Dieu qui nous
« a montré ces biens avant de mourir ! »

Quelle séduction, qu'une idylle aussi pure, aussi délicate, aussi achevée !

Ailleurs, c'est le souvenis des morts que le croyant évoque, leur disant : « Oh ! parlez-moi « des mystères de ce monde que mes désirs pres- « sentent, au sein duquel mon âme, fatiguée des « ombres de la terre, aspire à se plonger. Par- « lez-moi de celui qui l'a fait, et le remplit de lui- « même, et seul peut remplir le vide immense « qu'il a creusé en moi. — Frères, après une « attente consolée par la foi, votre heure est « venue. La mienne aussi viendra, et d'autres, à « leur tour, la journée de labeur finie, regagnant « leur pauve cabane, prêteront l'oreille à la voix « qui dit : Souvenez-vous des morts ! »

La compassion pour l'exilé est comme entrecoupée de larmes. On connaît cette page humide, qu'on ne relit jamais sans émotion. Ecoutez encore une fois ces plaintes navrantes.

« Il s'en allait, errant sur la terre. Que Dieu « guide le pauvre exilé !

« J'ai passé à travers les peuples, et ils m'ont « regardé, et je les ai regardés, et nous ne som- « mes point reconnus. L'exilé partout est seul.

« Lorsque je voyais, au déclin du jour, s'éle-

« ver du creux d'un vallon la fumée de quelque
« chaumière, je me disais : Heureux celui qui
« retrouve, le soir, le foyer domestique, st s'y
« assied au milieu des siens ! L'exilé partout est
« seul.

« Où vont ces nuages que chasse la tempête ?
« Elle me chasse comme eux, et qu'importe où ?
« L'exilé partout est seul.

« Ces arbres sont beaux, ces fleurs sont belles ;
« mais ce ne sout point les fleurs ni les arbres de
« mon pays : ils ne me disent rien. L'exilé par
« tout est seul.

« Ce ruisseau coule mollement dans la plaine :
« mais son murmure n'est pas celui qu'entendit
« mon enfance ; il ne rappelle à mon âme aucun
« souvenir. L'exilé partout est seul.

« Ces chants sont doux, mais les tristesses et
« les joies qu'ils réveillent ne sont ni mes tris-
« tesses ni mes joies. L'exilé partout est seul.

« On m'a demandé : Pourquoi pleurez-vous ?
« et quand je l'ai dit, nul n'a pleuré, parce qu'on
« ne me comprenait point. L'exilé partout est
« seul.

« J'ai vu des vieillards entourés d'enfants,
« comme l'olivier de ses rejetons ; mais aucun de
« ces vieillards ne m'appelait son fils, aucun de

« ces enfants ne m'appelait son frère. L'exilé par-
« tout est seul.

« J'ai vu des jeunes filles sourire, d'un sourire
« aussi pur que la brise du matin, à celui que
« leur amour s'était choisi pour époux ; mais pas
« une ne m'a souri. L'exilé partout est seul.

« J'ai vu des jeunes hommes, poitrine contre
« poitrine, s'étreindre, comme s'ils avaient voulu
« de deux vies ne faire qu'une vie ; mais pas un
« ne m'a serré la main. L'exilé partout est seul.

« Il n'y a d'amis, d'épouses, de pères et de
« frères que dans la patrie. L'exilé partout est
« seul.

« Pauvre exilé ! cesse de gémir ; tous sont
« bannis comme toi : tous voient passer et s'éva-
« nouir pères, frères, épouses, amis.

« La patrie n'est point ici-bas : l'homme vaine-
« ment l'y cherche ; ce qu'il prend pour elle n'est
« qu'un gîte d'une nuit.

« Il s'en va errant sur la terre. Que Dieu
« guide le pauvre exilé !

Aussi beau que le chant triste de l'exilé, est
cet autre hymne au défenseur de la patrie, su-
blime dialogue entre le croyant qui interroge :
« Jeune soldat, où vas-tu ? » et le soldat qui
répond en vaillant et en brave, chacune de ces

réponses lui méritant cette louange : « Que tes « armes soient bénies, jeune soldat ! »

Puis, ce chapitre de la prière, incomparable exhortation, que jamais l'âme du plus ardent des apôtres n'en fit de pareille.

« Quand vous avez prié, ne sentez vous pas « votre cœur plus léger, et votre âme plus con- « tente ? »

Et ce modèle de prière, que je voudrais citer en entier. si je n'avais déjà trop cité :

« Seigneur, nous crions vers vous du fond de « notre misère.

« Comme les animaux qui manquent de pâture « pour donner à leurs petits, nous crions vers « vous, Seigneur.

« Comme la brebis à qui on enlève son agneau, « nous crions vers vous, Seigneur.

« Comme la colombe qui saisit le vautour, « nous crions vers vous, Seigneur.

« Comme la gazelle sous la griffe du tigre, « nous crions vers vous, Seigneur.

« Comme le taureau épuisé de fatigue et en- « sanglanté par l'aiguillon, nous crions vers « vous, Seigneur.

« Comme l'oiseau blessé que le chien pour- « suit, nous crions vers vous, Seigneur.

« Comme l'hirondelle tombée de lassitude en

« traversant les mers, et se débattant sur la
« vague, nous crions vers vous, Seigneur.

« Comme des voyageurs égarés dans un dé-
« sert brûlant et sans eau, nous crions vers
« vous, Seigneur.

« Comme celui des naufragés sur une côte
« stérile, nous crions vers vous, Seigneur.

« Comme celui, qui à l'heure où la nuit se fait,
« rencontre près d'un cimetière un spectre hi-
« deux, nous crions vers vous, Seigneur.

« Comme le père à qui on ravit le morceau de
« pain qu'il portait à ses enfants affamés, nous
« crions vers vous, Seigneur. »

Et la merveilleuse litanie se poursuit sur ce ton, où l'on ne sait s'il faut admirer plus la fécondité des images tirées des choses de la nature, ou le sentiment de l'âme qui du visible s'élève à l'invisible à travers les figures du temps.

Il faudrait tout relire, dans ce livre à part, sans modèle connu, sans précédent dans les littératures humaines.

Et cependant, au risque de dépasser les limites ordinaires d'un chapitre, je citerai encore le XXV[e] chant du poème.

C'est un touchant appel à la confiance et un hymne à la Providence.

« C'était une nuit d'hiver. Le vent soufflait au
« dehors, et la neige blanchissait les toits. —
« Sous un de ces toits, dans une chambre étroite,
« étaient assises, travaillant de leurs mains, une
« femme à cheveux blancs et une jeune fille. —
« Et de temps en temps la vieille femme réchauf-
« fait à un petit brasier ses mains pâles. Une
« lampe d'argile éclairait cette pauvre demeure ;
« et un rayon de la lampe venait expirer sur une
« image de la Vierge, suspendue au mur. — Et
« la jeune fille, levant les yeux, regarda en si-
« lence, pendant quelques moments, la femme
« à cheveux blancs ; puis, elle lui dit : Ma mère,
« vous n'avez pas toujours été dans ce dénue-
« ment... » Et il y avait dans sa voix une dou-
« ceur et une tendresse inexprimables. — Et la
« femme à cheveux blancs répondit : « Ma fille,
« Dieu est le maître, ce qu'il fait est bien fait. »
« Ayant dit ces mots, elle se tut un peu de
« temps ; ensuite elle reprit : « Quand je perdis
« votre père, ce fut une douleur que je crus
« sans consolation : cependant, vous me restiez ;
« mais je ne sentais qu'une chose alors. — De-
« puis, j'ai pensé que s'il vivait, et s'il nous
« voyait dans cette détresse, son âme se brise-
« rait, et j'ai reconnu que Dieu avait été bon
« envers lui. » — La jeune fille ne répondit rien,

« mais elle baissa la tête, et quelques larmes,
« qu'elle s'efforçait de cacher, tombèrent sur la
« toile qu'elle tenait entre ses mains. — La mère
« ajouta : « Dieu, qui a été bon envers lui, a été
« bon envers nous. De quoi avons-nous manqué,
« tandis que tant d'autres manquent de tout ? —
« Il est vrai qu'il a fallu nous habituer peu à
« peu, et, ce peu, le gagner par notre travail ;
« mais ce peu ne suffit-il pas ? et tous n'ont-ils
» pas dès le commencement condamnés à vivre
« de leur travail ? — Dieu, dans sa bonté, nous a
« donné le pain de chaque jour ; et combien
« ne l'ont-ils pas ! Un abri, et combien ne
« savent où se retirer ! — Il vous a, ma fille,
« donnée à moi : de quoi me plaindrais-je ? » A
« ces dernières paroles, la jeune fille, tout émue,
« tomba aux genoux de sa mère, prit ses mains,
« les baisa et se pencha sur son sein en pleu-
« rant. — Et la mère, faisant un effort pour
« élever la voix : « — Ma fille, dit-elle, le
« bonheur n'est pas de posséder beaucoup, mais
« d'espérer et d'aimer beaucoup. Notre espé-
« rance n'est pas ici-bas, ni notre amour non
« plus ; ou s'il y est, ce n'est qu'en passant. —
« Après Dieu, vous m'êtes tout en ce monde ;
« mais ce monde s'évanouit comme un songe, et
« c'est pourquoi mon amour s'élève avec vous

« vers un autre monde. — Lorsque je vous por-
« tais dans mon sein, un jour je priais avec plus
« d'ardeur la Vierge-Marie ; et elle m'apparut
« pendant mon sommeil, et il me semblait qu'avec
« un sourire céleste, elle me présentait un petit
« enfant. Et je pris l'enfant qu'elle me présen-
« tait, et lorsque je le tins dans mes bras, la
« vierge-mère posa sur sa tête une couronne de
« roses blanches. Peu de mois après, vous na-
« quîtes, et la douce vision était toujours devant
« mes yeux. » — Ce disant, la femme aux che-
« veux blancs tressaillit et serra sur son cœur
« la jeune fille. — A quelque temps de là, une âme
« sainte vit deux formes lumineuses monter
« vers le ciel, et une troupe d'anges les accom-
« pagnait, et l'air retentissait de leurs chants
« d'allégresse. »

Voilà ce qu'est ce livre !

Après lui, il y en eut beaucoup d'autres. Ce-
lui-là est resté, et les autres sont tombés déjà
dans l'oubli !



# LA FIN DE LAMENNAIS

*Sommaire.* — Prière de Lacordaire. — Montalembert brise avec Lamennais. — L'Encyclique *Singulari nos.* — La dernière Messe. — L'attaque du prêtre apostat. — Le livre des *Affaires de Rome.* — Réquisitoire enfiellé. — De chûte en chûte. — Portrait par M de Pontmartin. — La douleur d'un frère. — Joie ignoble de quelques détracteurs flétrie par M. de Hercé. — Les larmes de Gerbet. — Une étrange visite. — Récit de M. Laurentie. — A Sainte-Pélagie. — La mort.

Le 2 août 1834, dans son humble et fière loyauté, l'abbé Lacordaire écrivait : « Je ne me « réjouis pas de l'abîme creusé par l'opiniâtreté « sous un homme qui a rendu tant de services à « l'Eglise. J'espère que Dieu l'arrêtera à temps. » Il ajoutait : « Puissions-nous tous nous pardon- « ner les erreurs de notre jeunesse et prier en- « semble pour celui qui les causa, par un excès « d'imagination, trop belle pour n'être pas pleu- « rée. »

Pendant vingt ans, ces prières sortirent d'une foule de cœurs invinciblement enchaînés à l'espérance.

Hélas ! Nul gage de réconciliation, nul signe de repentir n'est venu consoler ceux qui auraient donné mille fois leur vie d'ici-bas pour la vie de cette âme. Il n'est resté à leur confiance d'autre asile que l'impénétrable immensité de la miséricorde divine.

Du moins, M. de Lamennais, en s'enfonçant de plus en plus dans l'abîme, au fond duquel, il l'avait magnifiquement démontré lui-même et il en avait fait l'exergue de son *Essai sur l'Indifférence*, au fond duquel, quand il y est arrivé, l'impie en vient à mépriser toutes choses, même son Dieu, M. de Lamennais n'entraîna personne avec lui, absolument personne.

C'est, si je ne me trompe, le seul exemple, dans l'histoire du christianisme, d'un homme qui, ayant en lui toute l'étoffe du plus redoutable hérésiarque, n'a pas même réussi à détacher du centre de l'unité le moindre des acolytes.

## I.

Pourtant, il y eut bien des hésitations.

Lamennais, on le sait, était passionnément ai-

mé. Une Ecole brillante et ardente était fière de dire, en parlant de lui, « le Maître ! » Quels déchirements au cœur de cette vaillante jeunesse, quand il fallut se séparer !

Qu'on me permette de raconter l'une de ces séparations, une seule

Parmi toutes les âmes profondément troublées par l'empire de ce fatal génie, il y en avait une que Lacordaire aimait par-dessus toutes les autres, et qui s'obstinait, après toutes les autres, dans une fidélité désintéressée, moins peut-être à la personne de l'apôtre déchu qu'à la grande idée qui semblait ensevelie dans sa chûte.

Avec le vain espoir de se dérober aux douleurs et aux orages d'un conflit trop cruel, ce disciple obstinément fidèle s'était réfugié en Allemagne, où le poursuivaient les appels de Lamennais. Lacordaire vint le chercher et le prêcher auprès du tombeau de sainte Elisabeth de Hongrie, « la chère sainte », dont ce prodigue, qui ne voulait pas rentrer au bercail de l'Eglise, écrira si merveilleusement l'histoire. Lacordaire fut repoussé, non sans humeur.

De nouveau séparés par la distance, Lacordaire ne se découragea point, et c'est pour cette âme rebelle aimée qu'il dépensa plusieurs mois

durant, à l'insu du monde entier, les plus riches trésors de son éloquence.

Qu'on en juge par cette page, prise entre cent autres :

« L'Eglise ne te dit pas : *Vois*. Ce pouvoir ne
« lui appartient pas. Elle te dit : *Crois*. Elle te
« dit, à vingt-trois ans, attaché que tu es à cer-
« taines pensées, ce qu'elle te disait à ta pre-
« mière communion : Reçois le Dieu caché et in-
« compréhensible ; abaisse ta raison devant celle
« de Dieu et devant l'Eglise qui est son organe.
« Eh ! pourquoi l'Eglise nous a-t-elle été donnée,
« sinon pour nous ramener à la vérité, quand
« nous prenons l'erreur pour elle ?... Tu t'éton-
« nes de ce que le Saint-Père exige de M. de
« Lamennais... Certes, il est plus dur de se
« soumettre, quand on s'est prononcé devant les
« hommes, que lorsque tout se passe entre le
« cœur et Dieu. C'est là l'épreuve particulière
« aux grands talents. Les plus grands hommes
« de l'Eglise ont eu à briser leur vie en deux, et,
« dans un ordre inférieur, toute conversion n'est
« que cela... Ecoute cette voix trop dédaignée,
« car, qui t'avertira, si ce n'est moi ? Qui t'aimera
« assez pour te traiter sans pitié ? Qui mettra le
« feu dans tes plaies, si ce n'est celui qui les baise

« avec tant d'amour, et qui voudrait en sucer le
« poison au péril de sa vie ? »

L'âme, ainsi exhortée, conjurée, résistait toujours. « J'en parle avec confusion, avec remords » — ce sont les propres paroles de celui que Lacordaire aimait tant — « c'est alors, c'est ainsi
« que j'ai pu plonger dans les derniers replis de
« cette âme un regard d'abord distrait et irrité,
« mais depuis et aujourd'hui baigné des larmes
« d'une reconnaissance éternelle... Captif de
« l'erreur et de l'orgueil, j'ai été racheté par
« celui qui m'apparut alors l'idéal du prêtre, tel
« qu'il l'a lui-même défini : « Fort comme le dia-
« mant, et plus tendre qu'une mère ! »

Je n'ai pas besoin de dire que l'heureux racheté s'appelait Charles de Montalembert.

Ainsi, en s'exilant loin de l'Eglise, Lamennais n'était plus accompagné par aucun de ceux qui avaient partagé ses travaux.

Tous se rangèrent à la droite du vicaire de Jésus-Christ, et ils ne suivirent que de leurs regards tristes celui qui s'engageait à gauche. Est-ce là comme une scène du jugement dernier ?

Ah ! répondait Gerbet en pleurs, « Dieu lit
« dans le fond de notre âme. Il y voit le désir de
« donner, s'il le fallait, tout notre sang pour

« obtenir à Tertullien tombé la grâce d'une seule
« larme. »

Il nous faut reprendre les choses d'un peu haut et revenir en arrière.

## II.

A la suite de la déclaration du 11 décembre, l'âme de Grégoire XVI, longtemps anxieuse, s'était ouverte à l'espérance, à la joie.

Mais, les *Paroles d'un Croyant* vinrent tout à coup dissiper les paternelles illusions de son âme de Pontife.

« Dissimuler par notre silence un coup si
« funeste porté à la saine doctrine, dit-il, nous
« est défendu par celui qui nous a placés comme
« des sentinelles en Israël. »

En conséquence, dès le 15 juillet, il adressait à tous les évêques une seconde Encyclique, où, après avoir exhalé son amère douleur, il formulait la condamnation du livre, où, disait le chef de l'Eglise, « par un abus impie de la parole de
« Dieu, les peuples sont criminellement poussés à
« rompre les liens de tout ordre public. »

Cette Encyclique, connue dans le Bullaire sous la désignation de *Singulari nos*, improuvait, en même temps, le système du sens commun, enseigné par Lemennais comme unique moyen de certitude.

Quand il en eut connaissance, le solitaire de La Chesnaie écrivit :

« Je gémis qu'un pouvoir qûe j'ai tant aimé, « tant vénéré, soit descendu à un pareil degré « d'ignominie. »

A quelques jours de là, il répondait aux instances d'un ami :

« Vous vous trompez, en me supposant des « troubles de conscience au sujet de l'Encyclique « du pape ; je n'en éprouve pas l'ombre, et mon « projet est bien de recommencer à dire la sainte « messe ; dès que j'aurai l'assurance de ne pas « être chassé du seul asile que j'eusse en ce « monde, par une interdiction publique. »

Et il ajoutait, avec un superbe dédain : « Les « lignes tracées par Grégoire XVI, et qu'on ne « prend pas même la peine de lire, sont comme « les bandelettes qui enveloppent la momie : il « parle à un monde qui n'existe plus ; sa voix « ressemble à un de ces bruits vagues qui retentissent, solitaires, dans les tombeaux sacrés « des prêtres de Memphis. »

Nous sommes bien près de l'accomplissement de l'oracle, placé, comme une navrante prophétie, sur le premier volume de l'*Essai* : « L'impie, « arrivé au dernier terme, méprise ! »

Ne craignez pas pourtant que je me complaise à piétiner ce mort !

Si le poète a pu dire : « Ah ! n'insultez jamais « une femme qui tombe ! » ce n'est pas moï qui qui insulterai, non plus à une femme tombée, mais à cet astre, dont l'éclipse au firmament de l'Eglise sera à jamais un deuil et une déchirante douleur pour toute âme qui sait ce que valait cette âme !...

Lamennais vient de dire une parole qui n'aura pas échappé au lecteur. Elle réveille un souvenir. On me permettra de le faire revivre.

C'était le 7 avril 1833, le jour de Pâques.

Par une matinée radieuse, devant quelques jeunes gens, agenouillés près de l'autel, dans la chapelle de La Chesnaie, M. de Lamennais célébrait la messe pascale, — sa dernière messe !

Oh ! c'est un beau jour que celui où, les mains encore humides des onctions sacrées qu'il vient de recevoir, un jeune prêtre s'avance vers le sanctuaire, qu'il entrevoyait de loin, à travers les saintes ardeurs de sa foi et de ses pieux désirs. Tout à coup, sa voix a retenti dans le si-

lence du temple, et, tandis qu'autour de lui, son père, sa mère, ses frères, ses amis, sont agenouillés et pleurent de bonheur, lui a dit : « Je « monterai à l'autel de Dieu, du Dieu qui réjouit « ma jeunesse »

Jeunesse sacerdotale ! Saintes ivresses du jour vraiment divin où nous avons célébré pour la première fois le sacrifice, qui nous permit de dire, avec autorité, à Dieu lui-même, reposant entre nos mains tremblantes : « Mon Dieu, vous êtes « mon fils, je vous ai engendré aujourd'hui, sur « l'autel où ma voix vous a commandé de résider et de bénir ! » Souvenirs ineffaçables de la première messe ! Ne se représentèrent-ils pas, ces souvenirs, à l'âme aimante de ce prêtre, qui, descendant de l'autel, cacha sa tête dans ses mains, fondit en larmes amères, et se dit : « Je « n'y remonterai plus ! »

Il venait de communier de sa main les jeunes disciples, qui le croyaient encore fidèle, comme ils l'étaient eux-mêmes, Elie de Kertangui, Eugène Boré, François du Breil, Maurice de Guérin, et, regardant cette main : « Elle ne « touchera plus à l'hostie sainte. Le tabernacle « qu'elle vient de refermer, je ne le rouvrirai « plus jamais ! »

Ah ! la triste histoire !...

« Qui eût dit alors, » s'écrie Sainte-Beuve lui-même, « qui eût dit alors à ceux qui se grou-
« paient encore autour du maître, que celui qui
« venait de leur donner la communion ne la don-
« nerait plus à personne, qu'il la refuserait lui-
« même à tout jamais, et qu'il allait avoir pour
« devise trop vraie un *Chêne brisé par l'orage* avec
« cette légende altière : *Je romps et ne plie pas !*
« — Oh ! si l'on nous l'eut dit, écrivait l'un d'eux,
« quel frisson eût passé dans nos veines ! »

## III.

« On raconte que, quand les missionnaires de Rome, après avoir converti au christianisme les Saxons de Northumbrie, les engagèrent à renverser eux-mêmes les idoles que jusque-là ils avaient adorées, nul n'osa porter la main sur ces images, longtemps consacrées par la foi et la prière.

« Au milieu de l'hésitation générale, un prêtre se leva et abattit d'un coup de hache le dieu, dont il connaissait mieux que personne la vanité.

« L'attaque du prêtre a toujours ainsi un caractère particulier de froideur et d'assurance : on sent dans les coups qu'il porte une sûreté de main que le laïque n'atteint jamais. Celui-ci, habitué à regarder de loin le sanctuaire, ne s'en approche qu'avec respect, même quand la divinité l'a quitté ; mais le prêtre, qui en connaît les secrets, l'ouvre et le livre aux regards avec l'audace d'un familier. »

Mais, quand l'apologiste devient apostat, quand le prêtre laisse par testament une sanglante injure au dogme qu'il a servi, alors, c'est un trouble profond dans les âmes, et je ne sais si, depuis Tertullien, le monde a vu un signe de ce genre, aussi frappant que celui que Lamennais réservait à notre âge.

Ecoutez plutôt.

Quand il apprit la soumission de Montalembert, Lamennais poussa un cri de hyène, blessée aux sources de la vie. Pendant plus d'un an, il avait gardé un silence mutin. Il en sortit, pour en appeler du jugement du Pape à l'opinion publique, ou plutôt, pour citer le Pape devant le tribunal des peuples.

Son réquisitoire plein de fiel porte le nom d'*Affaires de Rome*, parce qu'il était censé y ra-

conter seulement les phases diverses des négociations qui aboutirent à l'Encyclique *Mirari vos.*

Au point de vue religieux, le nouveau christianisme, dont il se fait le prophète, aboutit à un fade déisme dans le genre de l'*Emile ;* la théorie politique n'est pas autre chose que la reproduction de ladoctrine du *Contrat Social.*

Quel châtiment ! Prêtre, l'abbé de Lamennais avait conquis une gloire éclatante, en réfutant Rousseau, et, lorsqu'il cesse d'être soumis, il en est réduit, comme expiation, à habiller d'un habit nouveau les sophismes du philosophe de Genève.

Déiste comme Jean-Jacques en religion, il devient à sa suite révolutionnaire et démagogue en politique.

On n'attend pas ici que j'expose en détail ces doctrines et ces livres : *Amschaspands et Darvans*, le *Livre du Peuple*, *Esquisse d'une philosophie*, et cent brochures, qui tous se résument, comme je le viens de le faire : Déisme et Démagogie !

Lorsque 48 arriva, il poussa la glorification et l'apothéose de son nouvel Evangile jusqu'à la frénésie, et, dans le *Peuple Constituant*, il devint l'apôtre de la licence et de la révolte, après avoir été le héraut de l'absolutisme le plus pur.

J'ai déjà raconté comment ils se rencontrèrent, à l'Assemblée, sur les mêmes bancs, avec son

ancien disciple, devenu le Père Lacordaire, député de Marseille à la Constituante de 1848.

Un contemporain, Armand de Pontmartin, qui l'a bien connu alors, en a tracé ce portrait :

« Bilieux, ombrageux et irascible, l'abbé Féli « devient, à chacun de ses pas vers l'abîme, plus « taciturne et plus sinistre En vain, semblable « aux poltrons pour se rassurer. écrit-il que ses « nouvelles convictions lui donnent plus de paix « et de bonheur qu'il n'en goûta jamais en aucun « temps de sa vie. » — Il s'inflige à lui-même, à « tout instant, les plus inflexibles démentis. Son « visage jaune et ridé porte le deuil de ses « croyances et refuse de se parer de ses men- « songes. Sa conscience le met à l'index comme « le Saint-Siège : le sceau de la réprobation « s'incruste peu à peu sur ce large front qu'illu- « minaient autrefois les clartés célestes de l'apo- « logétique chrétienne. Ce n'est plus un homme, « c'est un anathème qui marche ; son attitude « méfiante, son air farouche, serrent le cœur ; « il repousse les témoignages d'admiration et « de sympathie : il semble constamment re- « douter une allusion à ce qu'il a été, à ce « qu'il n'est plus ; les louanges lui font l'effet « d'un reproche, parce qu'il se demande avec « angoisse si elles s'adressent au Lamennais de

« l'*Essai sur l'indifférence* ou au Lamennais des
« *Affaires de Rome.* Il ne veut qu'on lui parle, ni
« de son passé qui le condamne, ni de son présent
« qui l'importune, ni de son avenir qui l'épou-
« vante. Il cherche dans les combinaisons méca-
« niques d'une partie d'échecs un moyen de ne
« rien dire, de ne rien entendre, de ne pas penser,
« de tout oublier. Son abord est si glacial et si
« lugubre, qu'il décourage l'amitié, et qu'on finit
« par l'éviter au lieu de le plaindre. Les rares
« compagnons de ses belles années, qui ne con-
« sentent pas à le délaisser absolument, ne savent
« plus si, pour persister à le revoir de loin en
« loin, ils ont à surmonter la répugnance que
« soulève le renégat ou l'effroi qu'inspire le dé-
« sespéré. »

Quel tableau et quelle chûte !...

Avec le *Livre du Peuple* et les dernières pages des *Affaires de Rome*, commence pour Lamennais une troisième phase intellectuelle. A la fin de ce dernier ouvrage, il se demande ce que la papauté va faire, maintenant qu'elle a rompu si radicalement avec la société moderne.

Continuera-t-elle à combattre les aspirations des peuples ?

Mais le mouvement qui les emporte est si irrésistible et si général que les résistances que

Rome y opposerait ne sauraient l'arrêter et qu'elle y perdrait le peu de popularité qui lui reste.

Renoncera-t-elle aux maximes qu'après un mûr examen elle a cru devoir embrasser ?

Mais, ce serait s'infliger à elle-même le plus éclatant démenti et donner à toutes les nations le signal du mépris de son autorité.

Confondant le dogme avec l'appréciation des formes politiques où l'assistance du Saint-Esprit n'a point eté promise au Pape, Lamennais conclut que l'Eglise est dans une impasse d'où il lui sera impossible de sortir, si le Christianisme ne subit pas quelque grande transformation.

On voit la progression.

Lamennais a passé successivement du catholicisme autoritaire et ultramontain de l'*Essai sur l'indifférence* au catholicisme libéral de l'*Avenir*, puis au christianisme révolutionnaire des *Paroles d'un Croyant*, pour aboutir à la religion progressive des *Affaires de Rome* et du *Livre du Peuple*.

## IV.

On se souvient de l'abbé Jean-Marie, ce frère tant aimé et si justement vénéré par Féli!

Sa douleur fut immense : « C'était plus qu'un « frère, c'était un fils qu'il avait enfanté à la foi, « c'était un génie qu'il avait donné à l'Eglise ; « c'était la gloire, la consolation de la moitié de « sa vie, qui venait de porter le dernier coup à « sa vieillesse. »

De semaine en semaine, il adresse à Féli des lettres éplorées ; Féli ne répond pas, et rise impitoyablement les derniers nœuds qui l'attachent à sa famille.

Il faut tout dire cependant, et le moment est venu de révéler ce mystère de honte, qui força les anges de Dieu à se voiler la face et les anges de la terre à pleurer des larmes de sang, parce que ce fut l'abomination de la désolation dans le lieu saint.

Je ne les nommerai pas pourtant, ces misérables insulteurs qui avaient oublié que le Christ est mort pour tous, surtout pour les plus grands péchèurs. Ils sont tous coupables, pour que je

prolonge, au-delà de leur vie, le scandale qu'ils ont donné.

Du moins, je le dirai, et, avec l'apôtre, je le dirai avec larmes, il y en eut, parmi nous, dans les rangs du sacerdoce, qui furent les ennemis de la croix du Christ.

Ils s'en allaient partout, se frottant les mains avec un ricanement satisfait : « Ah! nous l'avions « bien dit! »

Puis, de parti-pris, sans ménagement aucun, ils lançaient à l'envi l'anathème et l'outrage au génie tombé.

L'instinct jaloux, et non point l'intérêt du catholicisme, les poussait à vouloir écraser un homme, qui jusque-là avait dominé l'hysope de la hauteur du cèdre.

Détournons les yeux. C'est un évêque, celui de Nantes, ancien disciple de La Chesnaie, qui nous en conjure.

« Le génie, s'écriait Mgr de Hercé, est une « véritable royauté, et toute royauté déchue mé- « rite des égards. » Il ajoutait :

« Saint Jean était apôtre : il gouvernait toutes « les églises d'Asie, il avait reposé sur la poi- « trine adorable du Sauveur, et cependant nous « le voyons aux pieds d'un chef de brigands, « baisant sa main ensanglantée et l'arrosant de

« ses larmes... Ah ! certes, je ne ressemble à
« saint Jean, que par le caractère épiscopal :
« mais je suis disposé, pour l'imiter, à me trans-
« porter à Paris, à me jeter aux pieds de celui
« qui fut mon maître, et à les lui embrasser, en
« le conjurant de ne pas retourner ainsi le poi-
« gnard dans le sein maternel qui l'a porté. »

S'il n'eut rencontré sur sa route que ce langage sublime de la charité et de l'apostolat, peut-être serait-il revenu !

Mais, poursuivi par les diatribes offensantes d'hommes qu'il ne croyait autorisés, ni à le condamner, ni même à lui répondre, Félicité de Lamennais, par le fait même de ces grossières attaques, se retrancha de plus en plus dans l'orgueil de son génie, et l'aigle, ainsi harcelé, exagéra de plus en plus les écarts de son vol.

Qu'il entendait mieux sa mission, ce disciple cher entre tous, le Mélanchton du nouveau Luther, qui, forcé de réfuter les erreurs de son ancien Maître, écrivait :

« Grand Dieu ! pourquoi faut-il que ce soit
« moi qui sois chargé de montrer le fond de ce
« précipice ? »

Après ce cri du cœur, l'abbé Gerbet rappelait un touchant souvenir :

« Il y a dix ans, raconte-t-il, ayant accompa-

« gné M. de Lamennais devant un tribunal où il
« avait été cité à comparaître, je l'entendis déclarer
« qu'il conserverait et défendrait la foi de Rome
« jusqu'à son dernier soupir, et peu de temps
« après, étant tombé malade, il fut pendant
« quelques jours environné des ombres de l'ago-
« nie, et plus environné encore de ces clartés
« qui commencent à poindre dans les saintes
« morts. Et, pendant que je veillais sur lui, pen-
« dant une nuit que je croyais être la dernière,
« j'ouvris au hasard l'*Imitation*, ce livre de l'âme
« que son âme avait traduit peu de temps aupa-
« ravant ; j'y lus ces seules paroles : « Et vous
« aussi, apprenez donc à quitter pour l'amour
« de Dieu l'ami le plus cher ; » et toutefois, je
« priai, comme tout ami l'eut fait pour un ami
« dont il sentait la vie bien plus précieuse que la
« sienne, je priai Dieu d'accepter la mienne en
« échange, et j'offris à cette intention le saint
« sacrifice. » Après avoir rappelé cet émouvant
épisode, Gerbet, avec un accent où l'on sent
le prêtre, encore plus que l'ami, s'interrompt
pour s'écrier : « Cette intention, ô mon Dieu, ce
« vœu, cette prière, je vous la renouvelle en ce
« moment, où je vois dans une fatale vision sa
« foi pâle et épuisée, s'agitant convulsivement
« au sein de la révolte comme sur un lit de

« mort. Je vous renouvelle cette offrande, toute
« chétive qu'elle est, non plus seulement, com-
« me autrefois, pour vous demander que des
« jours soient ajoutés à des jours, mais pour
« appeler le vrai, l'unique jour, le jour de la mi-
« séricorde ; j'unis ma pauvre prière à ces gé-
« missements infinis des saintes âmes qui s'élè-
« vent vers vous de tous les coins du monde où
« son nom est parvenu, afin que la vraie vie lui
« revienne avec abondance et surabondance, afin
« qu'il porte le repentir si haut que les anges du
« ciel aient bien peu à descendre pour se réjouir
« près de lui, afin que le Père commun, de ses
« bras toujours ouverts, le pressant contre son
« cœur, le bénisse de ces bénédictions que saint
« Ambroise fit descendre sur Augustin repen-
« tant, que ses amis, dans la vivacité de leur
« joie, doutent de leur douleur passée comme
« un songe, et que son frère oublie même qu'il
« l'a pleuré. »

Le 27 juillet 1836, le même abbé Gerbet, écri-
vant à Albertine de la Ferronnais, la conjurait,
avec des accents déchirants, de prier avec lui
pour son ami obstiné : « Priez pour lui, chère
« enfant, recommandez-le à votre Albert.. Cette
« longue et profonde amitié brisée est chose bien

« amère... Cette conversion ferait tant de bien à
« mon cœur d'homme et de prêtre !... »

Que répondait donc Lamennais à toutes ces instances ?

Rien, absolument rien.

Vers 1835, il reçut une étrange visite.

C'était quelque temps après la publication des derniers livres, qui avaient si bruyammeut proclamé sa défection. Mais, ce bruit toutefois n'avait, paraît-il, pu pénétrer chez un brave juif allemand, en train de lire l'*Essai sur l'Indifférence.*

Or, il advint qu'ébranlé par les démonstrations de l'écrivain catholique, l'israélite quitta son pays pour venir chercher les derniers éclaircissements, auprès de l'homme qui avait si puissamment remué sa conscience. Mais quoi ! l'auteur de l'*Essai* était déjà l'auteur des *Paroles.*

Il écouta cependant avec tristesse son visiteur, et, au lieu de le détourner de son dessein, il le renvoya à l abbé Auger, vénérable prêtre de Notre-Dame.

Quand le visiteur fut sorti, Lamennais entra dans un morne silence, qu'il garda obstinément pendant plusieurs jours.

A dix ans de là, M. de Lammennais se trouva un jour dans l'abandon le plus complet. Ses amis d'autrefois n'osaient plus l'aborder, et les amis

du lendemain, ceux qui viendront bientôt surveiller sa vieillesse, ces amis des derniers jours n'étaient pas encore venus. Tout lui manquait : la gloire de la veille, la popularité du lendemain. Il y eut là des jours de vide et d'angoisse.

« On vint me dire, raconte M. Laurentie, « qu'il était cruel de laisser cette âme dans l'iso- « lement, et que tous ceux qui avaient aimé « M. de Lamennais devaient aller l'entourer « d'affections, que leur présence lui serait un « bon souvenir, et qu'elle suffirait pour réveiller « sa vieille foi. Un petit billet devait me donner « le droit de franchir les barrières de sa solitude, « et il attestait le désir de me revoir. J'allai donc « frapper à cette porte, qui depuis si longtemps « ne s'était pas ouverte pour moi, et ce fut M. de « Lamennais qui vint me l'ouvrir. Quelle entre- « vue ! et quel entretien ! Trois heures durant, « toutes les vieilles questions furent remuées, et « comme elles l'étaient en sens contraire de ma « croyance de chrétien et de catholique, j'étais « navré, et je dis à M. de Lamennais ma dou- « leur. Il se méprit à mes paroles, et s'écria avec « tendresse : — Oh ! mon ami, je serais le plus « malheureux des hommes, si ce que je vous dis « devait vous ôter votre foi ! — Mais, repris-je, « c'est sur vous que je gémis du fond du cœur,

« vous qui nous avez enseigné à défendre le chris-
« tianisme, et qui n'êtes plus chrétien ! — Vous
« vous trompez, je suis chrétien toujours. —
« Expliquez-moi donc comment vous l'êtes, je
« vous supplie ; car pour moi le christianisme est
« quelque chose de très-précis ; c'est un ensem-
« ble de vérités, ou, si vous voulez, de dogmes,
« de croyances, de mystères, de sacrements, et,
« pour vous tout dire en un mot, cet ensemble
« repose sur un dogme fondamental, celui de la
« Présence Réelle dans l'Eucharistie. — Et, il
« m'interrompit à ce mot. — Mais, dit-il, *je*
« *garde* l'Eucharistie ? — Comment ! vous gar-
« dez l'Eucharistie. — Oui, répondit-il, l'Eucha-
« ristie est partout : l'homme mange l'homme,
« il mange le fruit de son travail ; il mange sa
« sueur... »

Hélas ! tout était consommé ! A la place de la foi du prêtre, il n'y avait plus que la chimere du Panthéiste.

Un jour, à la Chesnaie, Berryer avait visité Lamennais.

Tous les deux, le grand écrivain et le grand orateur, penseurs et poètes l'un et l'autre, s'acheminèrent au loin, dans la campagne bretonne, et arrivés à un lieu d'où le regard s'étendait sur une nature resplendissante, ils s'assirent et se

mirent à échanger leurs pensées sur les richesses de la création. L'abbé de Lamennais prit alors son élan, et laissa voler son intelligence au travers des mondes. Il disait une partie des choses qu'il a depuis exposées dans les livres qui suivirent les *Paroles d'un Croyant*, et Berryer l'écoutait, surpris et captivé. Tout à coup, Berryer se lève, en criant avec cette voix vibrante, qui remuait les entrailles : « Mon ami, « vous me faites peur ! Vous serez sectaire, et je « pressens le mal que vous ferez, à l'empire qu'en « ce moment vous exercez sur moi » Lamennais le regarda : « Puissé-je, répondit-il à Berryer, « puissé-je rentrer plutôt dans le ventre de ma « mère !... »

## V.

Quand il eut soixante ans, Dieu lui ménagea une grande grâce, celle du recueillement que donne la solitude absolue.

C'était à Sainte Pélagie.

Au plus haut de la prison, sous les toits, dans une assez grande pièce basse, dans une sorte de

cachot aérien, Lamennais a passé sa soixante-unième année.

Il devait vivre encore treize ans.

Dans quelle tristesse, dans quelle amertume ! On peut en juger, en lisant les pages désolées, où dès longtemps auparavant il racontait l'état de son âme dans la dernière partie de sa vie.

Quels sombres retours sur lui-même ! Quelle peinture lugubre de « l'aridité de son âme, que « rien ne rafraîchit, que rien ne rassérène, ni le « soleil, ni le chant de l'oiseau, ni le bourdonne- « ment de l'insecte sur l'herbe !. .

« Mon âme, pourquoi es-tu triste ? s'écriait-il sans cesse. « Mon âme » pourquoi pleures-tu ?

Et il ajoutait : « Ah ! laissez, laissez pleurer « ceux qui n'ont pas de printemps. »

Il appelait la mort !...

La mort arriva !

Il habitait alors, et depuis longtemps, Paris.

Dans la rue du Grand-Chantier, parallèle à la rue du Temple, le vieillard occupait le troisième étage d'une maison, tout en pierres de taille, non loin de l'Hôtel Carnavalet , qu'habita Mme de Sévigné.

La porte cochère, large, mais noire et surbaissée, est ornée d'un grand médaillon qui la sur-

monte. Une sorte de casque phrygien vient s'y adapter et lui donne un aspect étrange. On dirait un reste de 93. Les conventionnels devaient habiter de ces maisons-là.

Au fond d'nne cour peu spacieuse et sévère, un auvent protége le perron et l'escalier d'honneur.

Vous montez au troisième étage, c'est-à-dire celui qui n'est séparé du toit que par les mansardes.

C'est là, dans une chambre, où il n'y avait ni crucifix, ni statuette de la Vierge, ni bénitier, rien de ce qu'on trouve dans les chaumières et les manoirs de Bretagne, dans une chambre froide et désolante, où rien n'annonçait le prêtre. C'est là que mourut Lamennais.

Un dimanche de février 1854, ses nouveaux amis entouraient la couche où le malade respirait à peine.

Il pressa leurs mains : « Ce sont les bons moments, » dit-il.

L'un d'eux répondit : « Nous serons toujours unis avec vous ! »

Il fit un signe de tête : « C'est bien : nous nous retrouverons. »

La nièce du moribond, appelée de l'Abbaye-

aux-Bois, arriva. Elle vit d'un coup-d'œil l'imminence de la mort.

« Féli, dit-elle, en s'agenouillant, veux-tu un
« un prêtre !..... Tu veux un prêtre, n'est-ce
« pas ?

« Non, » répondit Lamennais.

« Je t'en supplie, » reprit la nièce.

« Non, qu'on me laisse en paix ! »

On emmena la visiteuse éplorée dans le salon.
« Il est bien triste de le voir mourir comme ce-
« la, disait-elle, car enfin, c'est lui qui m'a faite
« chrétienne. »

Lamennais sembla se ranimer.

« Je veux être enterré, dit-il, au milieu des
« pauvres, et comme les pauvres. On ne mettra
« rien sur ma tombe, pas même une simple
« pierre. »

Le curé de la paroisse vint frapper à la porte du malade.

On l'éconduisit.

Il avait écrit dans son testament :

« Mon corps sera porté directement au cime-
« tière, sans être présenté à aucune église. »

Un des amis, qui veillaient autour de sa couche, lui dit :

« Comment vous trouvez-vous ?

« Toujours plus tranquille, » répondit-il.

Puis, la main d'un assistant ayant voulu écarter le rideau pour lui faire voir le jour une dernière fois.

« Laissez, dit-il, il vient me chercher ! »

Il vécut encore sept heures.

On lui dit que l'archevêque de Paris demandait à le voir.

Il voulut parler.

Mais, ne pouvant plus se faire comprendre, il se retourna vers la muraille avec un mouvement d'impatience découragée.

Que se passa-t-il, à ce moment, dans son âme?

C'est le secret de Dieu.

Il se retourna péniblement.

Il fit signe qu'il voulait parler. D'une voix éteinte, on l'entendit qui murmurait ces mots, les derniers qu'il a prononcés :

— « Où est Lacordaire ? »

Puis, il promena autour de lui un regard douloureux, et peut-être ne voyant pas ceux qu'il cherchait, il se prit à pleurer.

L'agonie vint. Le regard perdu dans le vague, il cherchait toujours, et, à travers les ombres, il interrogeait.

Une larme, la dernière, coula lentement sur sa joue creuse.

Il était mort !..,

Sa vie, comme il l'a définie lui-même, avait été une de ces vallées étroites et longues qui commencent par un beau ciel, par un sol fécond, et qui finissent par des nuages sombres, par un sol aride, par des rochers mornes et des arbres déracinés.

Ainsi disparut de ce monde cet homme né pour être grand ;

Ce rare esprit, victime de sa force de logicien impitoyable mise au service d'un principe faux ;

Ce prêtre, qui finit par être un sectaire, et un sectaire sans dogme ;

Ce philosophe, qui ne fut plus à la fin qu'un rêveur ;

Ce journaliste, qui n'était plus qu'un pamphlétaire ;

Ce politique, qui aboutit au démagogue.

Un ami courut chez Gerbet !

Il le trouva avec Salinis, alors évêque d'Amiens. Gerbet l'écouta, atterré, et, quand le récit lugubre fut fini, trop affecté pour pouvoir parler longuement, Gerbet tomba à genoux, fondant en larmes, et disant : « Seigneur, grâce et « miséricorde ! »

Les funérailles eurent lieu presque furtivement.

L'heure en fut avancée par la police qui craignait des troubles.

Six personnes suivaient le corbillard, dont la force armée écartait la foule. Mort le 27 février, il fut enterré le 1er mars 1854.

« Le cercueil, raconte son neveu, exécuteur testamentaire des volontés du défunt, fut descendu dans une de ces longues hideuses tranchées où l'ou enterre le peuple.

« Lorsqu'il fut recouvert de terre, le fossoyeur demanda :

« Y a-t-il une croix ?

Barbet répondit : « Non ! »

Et les amis partirent.

Ainsi finit, le prêtre qui était né pour être le Bossuet du XIXe siècle !

---

# TABLE DES MATIÈRES

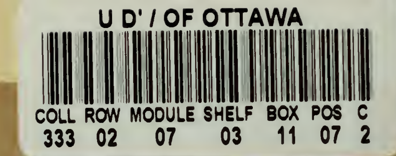


Marseille. — Imp. J. Chauffard, r. des Feuillants, 20










## DU MÊME AUTEUR

GERBET, SA VIE, SES ŒUVRES, 1 beau vol. in-18 angl.

*En préparation :*

LACORDAIRE ET SES ŒUVRES.
MONTALEMBERT.

MARSEILLE.— Imp. J. CHAUFFARD, r. des Feuillants, 20.